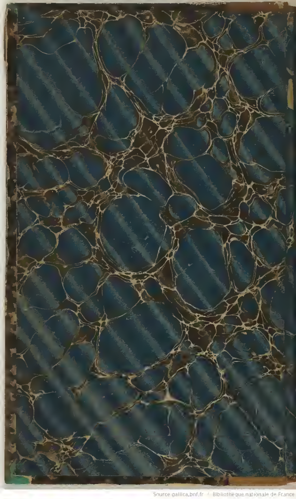
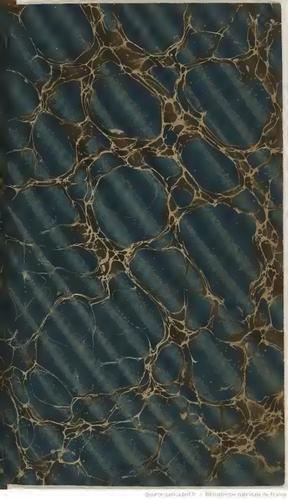


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

3513

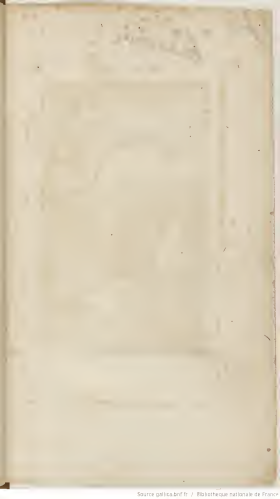
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES CRIMES
DE
L'AMOUR.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

V-2 Réserve

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES CRIMES DE L'AMOUR,

NOUVELLES HÉROÏQUES ET TRAGIQUES;

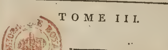
Précédés d'une Idée sur les Romans, et ornés de gravures.

Par D.A.F. SADE, auteur d'Aline et Valcour.

J'ouvre sous tes yeux le livre de la nature, j'en parcours devant toi les pages les plus étonnantes, je cherche à intéresser tes sens, à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur.

Nuits d'Young.

TOME III.



A Paris.

Chez MASSÉ, Éditeur propriétaire, rue Helvétius n°. 580.

AN VIII.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

RODRIGUE,

OU

LA TOUR ENCHANTÉE,

CONTE ALLÉGORIQUE.

RODRIGUE, roi d'Espagne, le plus savant de tous les princes dans l'art de varier ses plaisirs, le moins scrupuleux dans la façon de se les procurer, et regardant le trône comme un des moyens les plus sûrs à lui en promettre l'impunité, osa tout pour y parvenir; et n'ayant pour atteindre ce but que la tête d'un enfant à faire tomber, il la proscrivit sans remords; mais Anagilde, mére du malheureux Sanche, dont il s'agissait, et dont Rodrigue, oncle et tuteur, voulait aussi devenir le bourreau, fut assez heureuse pour démêler la conjuration

Bibliothèque nationale de France

projettée contre son fils, et assez adroite pour la prévenir; elle passe en Afrique, elle offre aux Mores l'héritier légitime du trône d'Espagne, leur apprend le dessein du crime qui l'en précipite, implore leur protection, et meurt avec ce malheureux enfant au moment où elle allait l'obtenir.

Rodrigue entièrement dégagé de tout ce qui peut nuire à sa félicité, Rodrigue, Roi, ne s'occupe plus que de ses jouissances; il imagine, pour multiplier les objets qui doivent les irriter, d'attirer à sa cour les filles de tous ses vassaux. Le prétexte de s'assurer d'eux, par des ôtages, est celui qu'il donne pour voiler ses coupables projets. Résiste-t-on? redemande-t-on ses enfans? Bientôt coupable de crimes d'état, il fait payer cette rebellion de sa tête, et sous ce régne cruel, entre la lâcheté et la perfidie il n'y a pas de milieu à prendre.

Dans le nombre des jeunes personnes qui par ce moyen embellissaient la cour corrompue de ce prince, Florinde, âgée d'environ seize ans, se distinguait parmi

ses compagnes, comme la rose au milieu des fleurs. Elle était fille du comte Julien, que Rodrigue venait d'employer en Afrique pour s'opposer aux négociations d'Anagilde; mais la mort de dom Sanche et de sa mère, rendant les opérations du comte inutiles, il aurait pu revenir sans doute, et cela aurait eu lieu sans la beauté de Florinde; Rodrigue n'eut pas plutôt apperçu cette créature enchanteresse, qu'il sentit que le retour du comte allait mettre obstacle à ses desirs; il lui écrivit de rester en Afrique, et pressé de jouir d'un bien que semblait lui assurer cette absence, indifférent sur les moyens de l'obtenir, il fit un jour conduire Florinde dans l'intérieur de son palais, et là, plus empressé de cueillir des faveurs, que de s'en rendre digne, Rodrigue heureux, ne songe plus qu'à d'autres larcins.

S'il arrive à celui qui outrage d'oublier promptement ses injures, celui qui vient d'en souffrir, jouit au moins du droit de se les rappeller.

Florinde au désespoir, ne sachant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

comment instruire son pére de ce qui vient de lui arriver, se sert d'une ingénieuse allégorie que nous ont transmis les historiens, elle écrit au comte : *que la baque dont il lui a tant recommandé le soin, vient d'être rompue par le roi lui-même; que s'étant jeté sur elle le poignard à la main, le prince avait brisé ce bijou dont elle déplorait la perte, et qu'elle sollicitait la vengeance*, mais elle expire de douleur avant la réponse.

Cependant le comte avait entendu sa fille : il était repassé en Espagne, il avait imploré ses vassaux. On lui avait promis de le servir, et de retour en Afrique, il intéresse les Mores à la même vengeance; il leur dit qu'un roi capable d'une telle horreur, est sûrement facile à vaincre, il leur prouve la faiblesse de l'Espagne, il leur peint sa dépopulation, la haine des sujets pour leur maître; il fait enfin valoir tous les moyens que lui suggère son cœur vivement ulcéré, et l'on ne balance pas à lui être utile..

L'empereur Muça qui régnait pour-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

lors dans cette contrée de l'Afrique, fit d'abord passer sourdement un petit corps de troupes, afin de vérifier ce qu'annonçait le comte. Ces troupes se joignent aux vassaux irrités de ce seigneur, elles en reçoivent des secours et sont à l'instant fortifiées par d'autres corps dont Muça croit devoir assurer les projets; insensiblement l'Espagne est remplie d'Africains, et Rodrigue est encore dans la sécurité. Que pourrait-il, d'ailleurs? Point de soldats, pas une place forte, toutes étaient démantelées, afin d'ôter aux espagnols les asiles dont ils eussent pu se prévaloir contre les vexations du prince; pour comble de malheur, pas un denier dans les coffres.

Cependant le danger s'augmente, le malheureux monarque est à la veille d'être culbuté de son trône; il se souvient alors d'un monument antique, dans le voisinage de Tolède, que l'on appellait la *Tour-Enchantée*; l'opinion commune y supposait des trésors, le prince y vole à dessein de les envahir, mais on n'entrait point dans ce ténébreux réduit;

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

une porte de fer garnie de mille serrures en défend si bien le passage, que nul mortel encore ne put y pénétrer; sur le haut de cette porte redoutable, se lit en caractères grecs : *N'approche pas si tu crains la mort.* Rodrigue n'est point effrayé, il s'agissait pour lui de ses états, tout autre espoir de trouver des fonds lui était absolument enlevé; il fait briser les portes, et s'avance.

Au second degré, un épouvantable géant se présente à lui, et dirigeant la pointe de son glaive sur l'estomac de Rodrigue, « arrête, lui crie-t-il; si tu » veux voir ces lieux, viens-y seul; qui » que ce soit ne t'y suivra... » Que m'importe, dit Rodrigue, en avançant et laissant sa suite; il me faut des secours ou la mort.... Tu trouveras peut-être tous les deux, répond le spectre, et la porte se ferme avec fracas. Le roi poursuit, sans que le géant qui le précède lui adresse une seule parole. Au bout de plus de huit cents marches, ils arrivent enfin dans une grande salle éclairée par un nombre infini de flambeaux. Tous les

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

malheureux sacrifiés par Rodrigue se trouvaient réunis dans celle salle ; là, chacun subissait le supplice auquel il avait été condamné. Reconnais-tu ces infortunés, dit le géant ? voilà comme les crimes des despotes devraient quelquefois s'offrir à leurs regards ; les seconds leur font oublier les premiers ; ils n'en voyent jamais qu'un à-la-fois.... ainsi présentés tous ensemble, peut-être les feraient-ils frémir ; considère les ruisseaux de sang répandus par ta main, seulement pour servir tes passions ; d'un mot, je peux rendre tous ces malheureux libres, d'un mot, je peux te livrer à eux. Fais ce que tu voudras, dit le fier Rodrigue ; je ne suis pas venu si loin pour trembler. Suis-moi donc, continue le géant, puisque ton courage égale tes forfaits. Rodrigue passe de là dans une seconde salle, où son conducteur lui fait voir toutes les jeunes filles qu'avaient deshonorées ses lâches plaisirs ; les unes s'arrachaient les cheveux, d'autres cherchaient à se poignarder, quelques-unes s'étant déjà donné la mort, na-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

geaient dans les flots de leur sang. Du sein de ces infortunées, le monarque voit s'élever Florinde, telle qu'elle était le jour qu'il en abusa.... « Rodrigue, lui » crie-t-elle, tes crimes épouvantables ont » attiré les ennemis dans ton royaume ; » mon père me venge, mais il ne me » rend ni l'honneur ni la vie ; j'ai perdu » l'un et l'autre ; toi seule en es la cause ; » tu me retrouveras encore une fois, » Rodrigue, mais redoute ce fatal ins- » tant, il sera le dernier de ta vie ; c'est » à moi seule qu'est réservée la gloire de » venger toutes les malheureuses que tu » vois ». Le fier espagnol tourne la tête, et passe avec son guide dans une troisième salle.

Au milieu de cette pièce était une statue énorme, qui représentait le Temps ; elle était armée d'une massue, et frappait la terre de minutes en minutes, avec un bruit si épouvantable, que toute la tour en était ébranlée. « Misérable » prince, s'écria cette statue, ton mau- » vais destin t'amène dans ces lieux ; ap- » prends-y du moins la vérité, sache

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» que tu seras bientôt dépossédé par des
» nations étrangères, afin que tu sois
» châtié de tes crimes ».

A l'instant la scène change, les voûtes disparaissent; Rodrigue les franchit; une puissance aérienne, qu'il n'apperçoit point, le transporte à côté de son guide, sur le haut des tours de Tolède. Vois ton sort, lui dit le géant; le prince jetant aussi-tôt les yeux sur la campagne, apperçoit les Mores aux prises avec ses peuples, et ceux-ci tellement défaits, qu'à peine voit-on des fuyards. Que décides-tu après ce spectacle, demande le géant au roi?... Je veux retourner dans la tour, dit le fier Rodrigue; je veux y enlever les trésors qu'elle renferme, et revenir tenter la fortune, dont cette vision ne me fait point craindre les revers. J'y consens, dit le spectre; réfléchis-y pourtant, il te reste de furieuses épreuves, et tu ne m'auras plus pour t'enhardir. J'entreprendrai tout, dit Rodrigue. Soit, répondit le géant, mais souviens-toi qu'en triomphant même de tout.... qu'en emportant les trésors que

tu cherches, la victoire ne t'est point encore assurée. Qu'importe, dit Rodrigue, elle l'est bien moins, si je ne peux mettre une armée sur pied, et si je suis attaqué sans pouvoir me défendre. Il dit, et dans un clin-d'œil, il se retrouve avec son guide au fond de la tour, dans la même salle où était la statue du Temps.

Je t'abandonne ici, dit le spectre, en disparaissant; demande à cette statue où est le trésor que tu cherches, elle te l'indiquera. Où faut-il que j'aille, demanda Rodrigue? Dans le lieu d'où tu es sorti pour le malheur des hommes, répond la statue. — Je ne t'entends point, parle plus clairement. — Il faut que tu ailles dans les enfers. — Ouvre-les, je m'y précipite.... La terre tremble et se fend; Rodrigue est précipité, comme malgré lui, à plus de dix mille toises de la surface du sol. Il se relève, il ouvre les yeux, et se trouve sur les bords d'un lac enflammé, où dans des barques de fer se promènent des créatures effroyables. Veux-tu traverser le fleuve, lui crie un de ces monstres. Le dois-je, demande

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Rodrigue? — Oui, si c'est le trésor que tu cherches; il est à seize mille lieues d'ici, au-delà des déserts du Ténare. Et où suis-je, demanda le roi? — Sur les bords du fleuve *Agraformikubos*, l'un des dix-huit mille de l'Enfer. Passe-moi donc, s'écria Rodrigue. Une voile s'avance, Rodrigue y saute, et cette barque brûlante, sur laquelle il ne peut poser les pieds sans des convulsions de douleurs, le transporte en un instant à l'autre bord; là, toujours une nuit obscure; jamais ces affreuses contrées n'avaient reçues les faveurs de l'astre bienfaisant. Rodrigue instruit de la route qu'il doit tenir, par le nocher qui le débarque, s'avance sur des sables brûlans, dans des sentiers bordés de haies toujours enflammées, d'où s'élançaient de temps en temps des animaux épouvantables, et dont on n'a point d'idée sur la terre; peu-à-peu le terrein se rétrécit, il ne voit plus devant lui qu'une barre de fer qui sert de pont pour gagner à plus de deux cents pieds de là l'autre partie du terrein, séparée de celle où il était par

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

des ravins de six cents toises de profondeurs, au fond desquels coulaient diverses branches du fleuve de feu, dont il paraissait qu'était là la source. Rodrigue considère un instant cet effrayant passage, il voit quelle est sa mort, s'il vient à se précipiter; rien ne peut assurer sa marche, rien ne s'offre pour le retenir. Après les dangers que j'ai déjà franchis, pense-t-il, je serais bien lâche de n'oser poursuivre.... avançons; mais à peine est-il à cent pas, que sa tête se trouble; au lieu de fermer les yeux sur les périls qui l'environnent, il les contemple avec effroi.... l'équilibre se perd, et le malheureux prince tombe dans les gouffres qui sont à ses pieds.... Après quelques minutes d'évanouissement, il se relève, il ne conçoit pas comment il peut exister, il lui paraît pourtant que sa chûte a été si douce et si heureuse, quelle ne peut être l'effet que d'une puissance magique. Cela pourrait-il être autrement, puisqu'il respire encore? il reprend ses sens, et le premier objet qui le frappe dans l'affreux vallon où il se trouve transporté, est une

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

colonne de marbre noir, sur laquelle il lit : « Courage, Rodrigue ; ta chûte était » nécessaire ; le pont où tu viens de pas- » ser, est l'emblême de la vie ; n'est-elle » pas comme ce pont entourée de dan- » gers ? le vertueux arrive au but sans » malheurs, les monstres comme toi suc- » combent ; poursuis néanmoins, puisque » ton courage t'y invite ; tu n'es plus qu'à » quatorze mille lieues du trésor, fais-en » sept mille au nord des Pleyades, et le » le reste en face de Saturne ».

Rodrigue s'avance sur les bords du fleuve de feu, qui serpentait de mille manières différentes dans ce vallon ; un de ces replis tortueux l'arrête enfin, et nul moyen ne s'offre à lui pour le passer. Un épouvantable lion se présente...... Rodrigue le considère ; laisse-moi franchir ce fleuve sur tes reins, dit-il à l'animal ; à l'instant le monstre s'abaisse aux pieds du monarque ; Rodrigue y monte ; le lion se jette dans le fleuve, et conduit le roi à l'autre bord ; je te rends le bien pour le mal, dit le lion en le quittant. Que veux-tu dire, demande

Rodrigue? Tu vois sous mon emblême le plus mortel de tes ennemis, répond le lion; tu m'as persécuté dans le monde, et je te rends service dans les enfers.... Rodrigue, si tu parviens à conserver tes états, souviens-toi qu'un souverain n'est digne de l'être, que quand il rend heureux tout ce qui l'entoure; c'est pour soulager les hommes, et non pas pour les faire servir d'instrumens à ses vices, que le ciel les élève au-dessus des autres; reçois cette leçon de bienfaisance d'un des animaux de la terre que l'on croit le plus féroce; sache qu'il l'est bien moins que toi, puisque la faim, le plus impérieux des besoins, est la seule cause de ses cruautés, tandis que les tiennes ne te furent inspirées que par les plus exécrables passions. Prince des animaux, dit Rodrigue, tes maximes plaisent à mon esprit, mais elles ne conviennent point à mon cœur; je suis né pour être le jouet de ces passions que tu me reproches, elles sont plus fortes que moi... elles m'entraînent; je ne puis vaincre la nature.—Tu périras donc.—C'est le sort

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de tous les hommes ; pourquoi veux-tu qu'il m'effraie ? — Mais sais-tu ce qui t'attend dans une autre vie ? — Que m'importe ? il est en moi de tout braver. — Avance donc ; mais souviens-toi que ta fin est prochaine.

Rodrigue s'éloigne ; bientôt il perd de vue les bords du fleuve de feu, il entre dans un sentier étroit, resserré entre des rochers aigus, dont les cimes touchent les nuages ; à tout instant des quartiers immenses de ces roches, tombant à plomb dans le sentier, ou menaçaient la vie du prince, ou lui barraient le passage. Rodrigue affronte ces dangers, et parvient enfin dans une plaine immense où rien ne guide plus ses pas. Epuisé de fatigue, desséché par la soif et la faim, il se jette sur un monceau de sable. Tout fier qu'il est, il implore le géant qui l'avait descendu dans la tour ; six crânes humains s'offrent à l'instant à lui, et un ruisseau de sang coule à ses pieds ; « tyran, lui crie une voix inconnue, sans qu'il puisse distinguer de quelle créature elle émane, voilà ce qui assou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vissait tes passions quand tu étais dans le monde, use dans les enfers des mêmes alimens pour tes besoins » ; et Rodrigue, l'orgueilleux Rodrigue, révolté sans être ému, se lève et poursuit sa course ; le ruisseau de sang ne le quitte plus, il s'élargit à mesure que le roi avance, et paraît lui servir de guide dans ces déserts affreux. Rodrigue ne tarde pas à voir errer des ombres sur la surface de ce ruisseau... il les reconnaît, ce sont celles de ces infortunées qu'il avait vu en entrant dans la tour. « Ce fleuve est ton » ouvrage, lui crie l'une d'entr'elles, » Rodrigue, vois-nous flotter sur notre » sang même... sur ce sang malheureux » répandu par tes mains, pourquoi re- » fuses-tu d'en boire, puisqu'il te ras- » sasiait sur la terre? Es-tu donc plus » délicat ici que sous les lambris dorés » de ton palais? Ne te plains pas, Ro- » drigue, le spectacle des crimes du ty- » ran; est la punition que lui destine l'é- » ternel ». D'énormes serpens s'élançaient du sein de ce fleuve, et venaient ajouter à l'horreur de ces ombres hideuses, voltigeans sur sa surface.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Deux jours entiers Rodrigue cotoya ces rives sanglantes, lorsqu'enfin éclairé par un léger crépuscule, il apperçoit le bout de la plaine ; un immense volcan la bornait, il paraissait impossible de passer outre. A mesure que Rodrigue avance, il est entouré de ruisseaux de laves, il voit des masses énormes, vomies du crater, s'élancer au-delà des nues, il n'est plus guidé que par les flammes qui l'entourent... il est couvert de cendres, à peine peut-il marcher.

Dans ce nouvel embarras, Rodrigue appelle son spectre : « Franchis la mon- » tagne, lui crie la même voix qui lui » avait parlé auparavant, tu trouveras de » l'autre côté des êtres auxquels tu » pourras parler. Quelle entreprise! cette montagne brûlante d'où s'exhalent à chaque instant des rochers et des flammes, paraît avoir plus de mille toises de haut, tous les sentiers en étaient bordés de précipices, ou remplis par des laves; Rodrigue s'encourage, son œil mesure le but, et sa fermeté le lui fait atteindre. Tout ce que les poëtes nous ont peint de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'Ethna, n'est rien, en comparaison des horreurs qu'apperçoit Rodrigue. La bouche de ce gouffre épouvantable avait trois lieues de circonférence. Rodrigue voit pleuvoir sur sa tête des masses énormes prêtes à l'anéantir; il se hâte de franchir cet horrible foyer, et trouvant de l'autre part une pente assez douce, il la redescend en hâte. Là des troupeaux de bêtes inconnues et d'une monstrueuse grandeur, entourent Rodrigue de toutes parts; que voulez-vous, demande l'espagnol, êtes-vous ici pour me servir de guide, ou pour m'empêcher de passer outre? Nous sommes les emblêmes de tes passions, lui crie un léopard énorme, elles t'assaillaient comme nous, elles t'empêchaient comme nous de voir le bout de ta carrière; dès que tu n'a pu les vaincre, comment triompherais-tu de nous? c'est encore une de tes passions qui te conduit dans ces lieux infernaux où jamais mortel ne pénétra; suis-en donc l'empétuosité et vole où la fortune t'appelle; elle t'attend pour t'y couronner; mais tu trouveras d'autres

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ennemis plus dangereux que nous, et dont tu deviendras peut-être la victime; avance Rodrigue, avance, les fleurs sont sous tes pas, suis cette plaine, encore six cents lieues, et tu verras ce qui est au bout... Infortuné, s'écrie Rodrigue, voilà bien le langage que ces cruelles passions me tenaient dans le monde, elles me flattaient, m'effrayaient tour-à-tour, et j'écoutais leurs malheureuses inspirations, sans jamais pouvoir les comprendre.

Rodrigue avance, peu-à-peu le terrein s'abaisse, et le conduit insensiblement à l'entrée d'un souterrain à la porte duquel il trouve une inscription qui lui dit de pénétrer; mais à mesure qu'il s'y introduit, le chemin se resserre, Rodrigue ne trouve plus qu'un passage d'un pied de largeur, hérissé de pointes de poignards, il en voit de suspendus sur sa tête, il est pressé par toutes ces pointes, à tout instant il se sent blessé, il est inondé de son sang, son courage est prêt à l'abandonner, quand une voix consolatrice l'invite à poursuivre « Tu

» touches au moment de découvrir le
» trésor, lui crie cette voix, et la for-
» tune que tu tenteras avec lui, ne dé-
» pendra plus alors que de toi. Si l'aiguil-
» lon des remords t'eût pressé au milieu
» des flatteurs qui te corrompaient, s'il
» t'eût déchiré comme ces pointes qui
« te pénètrent maintenant, tes finances
» en régles, et tes trésors remplis, tu ne
» serais pas exposé aux maux que tu en-
» dures, pour en réparer les désordres...
» Avance, Rodrigue, qu'il ne soit pas
» dit que ta fierté t'abandonne, et que ton
» courage te trahisse, ce sont les seules
» vertus qui te restent; mets-les en pra-
» tique, tu n'es pas loin du terme ».

Rodrigue apperçoit enfin un peu de jour, insensiblement la route s'élargit, les pointes disparaissent, et il est à l'embouchure de la caverne, là s'offre un torrent rapide sur lequel il lui devient impossible de ne pas s'embarquer, puisqu'aucun autre chemin ne se présente. Un léger canot se trouve prêt, Rodrigue y monte. Un instant de calme vient adoucir ses infortunes, le canal qu'il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

parcourt est ombragé des arbres fruitiers les plus agréables; l'orange, le muscat, la figue, la pêche, la noix de cocos, l'ananas, pendent indistinctement à ses yeux, et lui présentent à l'envie, leur fraiche nourriture; le monarque en profite, et jouit pendant ce tems des concerts délicieux de mille oiseaux divers qui voltigent sur les branches de ces arbres richement chargés. Mais comme le peu de plaisirs qui lui étaient encore réservés, devaient être mêlés de peines cruelles, et qu'il ne lui arrivait nulle chose qui ne fût l'image de sa vie, rien ne pouvait exprimer la vitesse de la barque qui lui faisait parcourir ces bords divins. Plus elle avançait et plus sa rapidité s'augmentait. Bientôt des cataractes d'une hauteur prodigieuse se montrent à Rodrigue, il reconnaît la cause de la rapidité de sa marche; il voit, que frêle jouet du torrent qui l'entraîne, il va tomber dans le plus effrayant abîme; à peine a-t-il le tems de la réflexion, que sa barque emportée à plus de cinq-cents toises de profondeur, se trouve

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

engloutie dans une vallée déserte où jaillissaient avec fracas les eaux qui venaient de le soutenir. Là se fait entendre à lui, cette même voix qui lui parlait de tems en tems. « O Rodrigue! s'écrie-t-elle, tu » viens de voir l'image de tes plaisirs » passés, ils naissaient devant toi comme » ces fruits qui t'ont un instant désal- » térés, où ces plaisirs t'ont-ils conduit? » roi superbe, tu le vois, tu t'es préci- » pité comme cette barque dans un » abîme de douleurs, dont tu ne sorti- » ras que pour y rentrer bientôt; suis » maintenant la route ténébreuse res- » serrée par ces deux montagnes dont » la cime se perd dans les nues; au bout » du défilé, après avoir fait deux mille » lieues, tu trouveras ce que tu desires».

O juste ciel! dit Rodrigue, passerai-je donc ma vie dans cette cruelle recherche! il lui semblait qu'il y avait plus de deux ans qu'il voyagait ainsi dans les entrailles de la terre, quoique depuis son entrée dans la tour, il n'y eût pas encore une semaine. Cependant le ciel qu'il avait continué de voir depuis sa sortie du sou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

terrain, se couvre insensiblement des voiles les plus obscures, d'affreux éclairs sillonent la nue, la foudre gronde, ses éclats retentissent dans les montagnes élevées qui dominent la route que suit le roi; on dirait que les élémens sont prêts à se confondre; à tout moment le feu du ciel frappant les roches d'alentour, en détache des quartiers immenses, qui roulant aux pieds de notre malheureux voyageur, lui offrent sans cesse de nouvelles barrières; une grêle épouvantable se joint à ces désastres, et vient tellement l'assaillir, qu'il est contraint de s'arrêter; mille spectres, plus effrayans les uns que les autres, descendent alors des nues enflammées, pour voltiger autour de lui, et chacune de ces ombres offre encore au malheureux Rodrigue l'image de ses victimes. « Tu nous verras » sous mille formes diverses, s'écrie l'une » d'entr'elles, et nous viendrons déchirer » ton cœur, jusqu'à ce qu'il soit devenu » la proie des furies qui t'attendent pour » nous venger de tes forfaits ». Cependant l'orage redouble, des tourbillons

gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de feu s'élancent à tout instant du ciel, pendant que l'horison est coupé transversalement par des éclairs qui se brisent et se croisent en tous les sens; la terre même enfante de toutes parts des trombes de feu, qui s'élevant en l'air, retombent en pluies brûlantes, de plus de deux mille toises; jamais la nature en courroux ne présenta de plus belles horreurs.

Rodrigue, la tête à couvert sous une roche, invective le ciel, sans le prier, ni se repentir. Il se lève, il regarde autour de lui, il frémit des désordres qui l'entourent, et n'y trouve qu'un nouveau sujet de blasphême. Etre inconséquent et cruel, s'écrie-t-il, en fixant les cieux, pourquoi nous blâmes-tu, quand l'exemple du trouble et du désastre nous est donné par ta main même? Mais où suis-je, continue-t-il, en n'appercevant plus de chemin, et que vais-je devenir au milieu de ces ruines? « Vois cet aigle accroupi sur la » roche qui te servait d'asyle, lui crie la » voix qu'il est accoutumé d'entendre; » aborde-le, assis-toi sur ses reins, il

t'emportera

Bibliothèque nationale de France

» te portera d'un vol rapide où tes pas se » dirigent depuis si long-temps ». Le monarque obéit, dans trois minutes il est au haut des airs. « Rodrigue, lui dit alors le » fier oiseau qui le porte, regarde si ton » orgueil était juste.... voilà toute la terre » à tes pieds; observe le chétif coin du » globe où tu dominais, devait-il te rendre » orgueilleux de ton rang et de ta puis- » sance? vois ce que doivent être aux » yeux de l'Eternel ces frêles potentats » qui se disputent le monde, et souviens- » toi que ce n'est qu'à lui qu'il appartient » d'exiger les hommages des hommes ».

Rodrigue s'élevant toujours, distingue enfin quelques-unes des planètes dont l'espacc est rempli; il reconnaît que la Lune, Vénus, Mercure, Mars, Saturne et Jupiter, auprès desquels il passe, sont des mondes comme la terre. Sublime oiseau, s'écrie-t-il, ces mondes sont-ils habités comme le nôtre? Ils le sont par des êtres meilleurs, répond l'aigle; modérés dans leurs passions, ils ne se déchirent point entre eux pour les assouvir; on n'y voit que des peuples heureux, et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'on n'y connaît point de tyrans. — Et qui donc gouverne ces peuples? — Leurs vertus : il ne faut ni loix, ni souverains, à qui ne connaît point les vices. — Les peuples de ces mondes sont-ils plus chéris de l'Eternel? — Tout est égal aux yeux de Dieu ; cette multitude de monde répandue dans l'espace, que produisit un seul acte de sa bienfaisance, qu'un second acte peut détruire, n'augmente ni sa gloire ni sa félicité; mais si la conduite de ceux qui les habitent lui est indifférente, en est-il moins nécessaire d'être juste; et la récompense de l'honnête homme, n'est-elle pas toujours dans son cœur?

Peu-à-peu nos voyageurs s'approchèrent du soleil, et sans la vertu magique dont le monarque était entouré, il lui serait devenu impossible de soutenir les rayons qui le dardaient. Combien ce globe lumineux me paraît plus grand que les autres, dit Rodrigue; donne-moi donc, roi des airs, quelques éclaircissemens sur un astre, où tu vas planer quand tu veux. Ce foyer sublime de lu-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mière, dit l'aigle, est à trente mille lieues de notre globe, et nous ne sommes plus qu'à un million de lieues de son orbite; vois comme nous nous sommes élevés en peu de temps; il est un million de fois plus gros que la terre, et ses rayons y arrivent en huit minutes (1). Cet astre, dont l'approche m'effraie, demanda le roi, a-t-il donc toujours sa même substance? est-il possible quelle soit toujours égale? Elle ne l'est point, reprit l'aigle; ce sont les comètes qui tombent de temps en temps dans sa sphère, qui servent à réparer ses forces. Explique-moi la méchanique céleste de tout ce qui frappe mes regards, continua Rodrigue; mes prêtres superstitieux et méchans ne m'ont appris que des fables, ils ne m'ont pas dit une vérité. — Et quelle vérité te

(1) Il faudrait vingt-cinq ans à un boulet de canon pour parcourir le même espace; mais tout cela est dans le systême de Newton, qui, comme l'on sait, trouve bien des contradicteurs aujourd'hui; car il faut bien, si nous ne savons rien, avoir au moins l'air d'en savoir plus que ceux qui nous ont précédés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

diraient des fourbes qui ne subsistent que par le mensonge? Ecoute-moi donc, poursuivit l'aigle en volant. Le centre commun vers lequel toutes les planètes gravitent, est presqu'au milieu du soleil; cet astre gravite vers les planètes; l'attraction que le soleil exerce sur elles, surpasse celles qu'elles exercent sur lui, autant de fois qu'il les surpasse en quantité de matière; cet astre sublime change de place à tout moment, à mesure qu'il est plus ou moins attiré par les planètes, et ce léger approchement du soleil rétablit le dérangement que les planètes opèrent les unes sur les autres. Ainsi donc, reprit Rodrigue, le dérangement continuel de cet astre entretient l'ordre dans la nature; voilà donc le désordre nécessaire au maintien des choses célestes; si le mal est utile dans le monde, pourquoi veux-tu le réprimer? et qui assure que de nos désordres journaliers, ne naît pas l'ordre général? Faible monarque de la plus petite portion de ces planètes, s'écria l'aigle, il ne t'appartient pas de sonder les vues de l'Eternel, encore moins de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

justifier tes crimes par les loix incompréhensibles de la nature; ce qui te paraît désordre en elle, n'est peut-être qu'une de ses manières d'arriver à l'ordre; ne tire de cette probabilité nulle espèce de conséquence en morale; rien ne prouve que ce qui te choque dans l'examen de la nature, soit véritablement du désordre, et ton expérience te convainc que les crimes de l'homme ne peuvent opérer que le mal. — Et ces étoiles sont-elles aussi habitées? de combien leur sphère augmente depuis que nous les approchons! — Ne doute pas que ce ne soient des mondes, et quoique ces globes lumineux se trouvent quatre cent mille fois plus éloignés de la terre, que ne l'est le Soleil, il se trouve encore des astres au-dessus d'eux, qu'il nous est impossible d'appercevoir, qui sont peuplés comme les étoiles, et comme toutes les planètes que tu vois. Mais nous approchons du terme; je ne m'éléverai plus, dit l'aigle, en redescendant vers la terre; que tout ce que tu as vu, Rodrigue, te donne une idée de la grandeur de l'Eter-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nel, et vois ce que tes crimes t'ont fait perdre, puisqu'ils te privent à jamais de l'approcher.... A ces mots l'aigle s'abat sur la cime d'une des plus hautes montagnes de l'Asie. Nous voilà à mille lieues de l'endroit où je t'ai pris, dit le céleste ami de Jupiter; descends tout seul cette montagne, c'est à son pied qu'existe ce que tu cherches, et il disparaît aussi-tôt. Rodrigue descend en peu d'heures la roche escarpée sur laquelle l'a déposé l'aigle. Il trouve au bas de la montagne une caverne fermée par une grille que gardaient six géans, de plus de quinze pieds de haut. Que viens-tu faire ici, demanda l'un d'eux? Emporter l'or qui doit être dans cette caverne, dit Rodrigue. Il faut, avant que tu y parviennes, nous détruire tous les six, reprit le géant. Cette victoire m'effraie peu, répond le roi; fais-moi prêter des armes. Des écuyers revêtent à l'instant Rodrigue. Le fier espagnol attaque vigoureusement le premier qui se présente, quelques minutes lui suffisent pour en triompher; un second s'approche, il l'abat de même, et en moins

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de deux heures, Rodrigue a vaincu tous ses ennemis.

Tyran, lui crie l'organe qu'il entendait par fois, jouis de tes derniers lauriers, les succès qui t'attendent en Espagne ne seront pas aussi brillans que ceux-ci; les destins du sort sont remplis, les trésors de la caverne sont à toi, mais ils ne serviront qu'à ta perte. — Eh quoi! je n'aurai triomphé que pour être vaincu? — Cesse de vouloir sonder l'éternel, ses décrets sont immuables; ils sont incompréhensibles; sache seulement que les prospérités inattendues, ne sont jamais pour l'homme que les pronostics certains de ses malheurs.

La caverne s'ouvre, Rodrigue y voit des millions. Un léger sommeil s'empare de ses sens, et quand il se réveille il se trouve à la porte de la tour enchantée, au milieu de toute sa cour, et de quinze fourgons chargés d'or. Le monarque embrasse ses amis; il leur dit qu'il est impossible à l'homme d'imaginer tout ce qu'il vient de voir; il leur demande combien il y a de tems qu'il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

est absent d'eux. Treize jours, lui répond-on. O juste ciel! dit le roi, il me semble qu'il y a plus de cinq ans que je voyage. En disant cela, il s'élance sur un andalous, et s'éloigne au galop pour regagner Tolède; mais à peine est-il à cent pas de la tour, qu'un coup de tonnerre se fait entendre; Rodrigue se retourne; et voit ce monument antique emporté comme un trait dans les airs; le roi n'en vole pas moins vers son palais; il était tems, toutes les provinces soulevées ouvraient déjà les portes de leurs villes aux mores. Rodrigue lève une armée formidable, marche à sa tête aux ennemis, les rencontre auprès de Cordoue, les attaque, et là, se livre un combat qui dura huit jours... combat le plus sanglant sans doute qui se fût jamais vu dans les deux Espagnes; vingt fois la victoire inconstante promet ses faveurs à Rodrigue, vingt fois elle les lui enlève cruellement. Sur la fin du dernier jour, au moment où Rodrigue ayant rassemblé toutes ses forces, va peut-être fixer sur lui les lauriers, un héros se présente,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

il lui propose de se battre corps-à-corps. Qui es-tu, lui demande fièrement le roi, pour que je t'accorde cette faveur? Le chef des Mores, répond le guerrier, je suis las du sang que nous versons; épargnons-le, Rodrigue, la vie des sujets d'un empire doit-elle être sacrifiée aux faibles intérêts de leurs maîtres? Que les souverains se battent eux-mêmes, quand des discussions les séparent, et leurs querelles ne seront plus aussi longues; prends du terrain, fier Espagnol, et viens mesurer ta lance à la mienne; à celui des deux qui triomphera seront les fruits de la victoire... y consens-tu? Je suis à toi, répond Rodrigue, j'aime bien mieux n'avoir à vaincre qu'un pareil adversaire, que de lutter plus long-tems contre ces flots innombrables de peuples. — Je ne te parais donc pas redoutable? — Je ne vis jamais de plus faible ennemi. — Il est vrai que tu m'as déjà vaincu, Rodrigue; mais tu n'es plus au jour de tes triomphes, tu ne languis plus au fond de ton palais dans le sein de tes indignes voluptés,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tu ne verses plus le sang de tes sujets pour les assouvir, tu ne ravis plus l'honneur de leurs filles... A ces mots les deux guerriers prennent champ, les armées ont les yeux sur eux... ils se rapprochent, ils se heurtent avec impétuosité... ils se portent des coups furieux; Rodrigue est enfin abattu, son valeureux ennemi lui fait mordre la poussière, et se jetant aussi-tôt vers lui : reconnais ton vainqueur avant que d'expirer, Rodrigue, dit le guerrier en relevant son casque. Oh ciel! dit l'Espagnol. — Tu frémis lâche, ne t'avais-je pas dit que tu reverrais Florinde au dernier instant de ta vie; le ciel outragé de tes crimes a permis que je sortisse du sein des morts pour venir t'en châtier et terminer tes jours; vois celle à qui tu as ravis l'honneur, flétrir ta gloire et tes lauriers; expire, ô trop malheureux prince! que ton exemple apprenne aux rois de la terre, que c'est à la vertu seule à consolider leur puissance, et que celui qui abuse de son autorité comme toi, trouve tôt ou
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tard dans la justice du ciel, la punition de ses forfaits.

Les Espagnols fuyent, les Mores s'emparent de toutes les places, et telle est l'époque qui les rendit maîtres de l'Espagne, jusqu'à ce qu'une révolution nouvelle, causée par un crime semblable, vînt les en chasser pour jamais.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LAURENCE

ET

ANTONIO,

NOUVELLE ITALIENNE.

Les malheurs de la bataille de Pavie, le caractère atroce et fourbe de Ferdinand, la supériorité de Charles-Quint, le crédit singulier de ces fameux marchands de laine, prêts à partager le trône Français, et déjà sur celui de l'église (1). La situation de Florence assise au centre de l'Italie et paraissant faite pour la dominer; la réunion de toutes ces causes, en faisant desirer le sceptre de cette capitale, ne semblait-elle pas le desti-

(1) C'est Léon X, de la maison de Médicis, dont il s'agit ici.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ner plus particulièrement, sans doute, à celui des princes de l'Europe, dont l'éclat était le plus brillant; Charles-Quint qui le sentait, et que ces vues devaient conduire, se comporta-t-il néanmoins comme il aurait dû, en préférant à dom Philippe, à qui ce trône était si nécessaire pour maintenir ces possessions en Italie, en lui préférant, dis-je, celle de ses bâtardes, qu'il maria à Alexandre de Médicis? et pouvant rendre son fils duc de Toscane, comment se contenta-t-il de ne donner qu'une princesse à cette belle province?

Mais ni ces évènemens, ni le crédit qu'il assurait aux Florentins ne parvinrent à éblouir les Strozzi; puissans rivaux de leur prince, rien ne leur fit perdre l'espoir de chasser tôt ou tard les Médicis d'un trône, dont ils se supposaient plus dignes, et où ils prétendaient depuis long-temps.

Nulle maison, en effet, ne tenait en Toscane un rang plus élevé que celle des Strozzi.... qu'une meilleure conduite eût bientôt rendu possesseurs de ce sceptre envié de Florence.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ce fut lors du plus grand éclat de cette famille (1), lorsque tout prospérait autour d'elle, que Charles Strozzi, frère de celui qui soutenait la splendeur du nom, moins livré aux affaires du gouvernement qu'à ses fougueuses passions, profitait du crédit immense de sa famille pour les assouvir plus impunément.

Il est rare que les moyens de la grandeur, en flattant les desirs dans une âme mal née, ne deviennent bientôt ceux du crime; que n'entreprendra point le scélérat heureux qui se voit au-dessus des loix par sa naissance, qui méprise le Ciel par ses principes, et qui peut tout par ses richesses?

Charles Strozzi, l'un de ces hommes dangereux, à qui rien ne coûte pour se satisfaire, atteignait sa quarante-cinquième année, c'est-à-dire, l'âge où les forfaits n'étant plus la suite de l'impétuosité du sang, se raisonnent, se combinent avec plus d'art, et se commettent avec moins de remords. Il venait de

(1) De 1528 à 1537.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

perdre sa seconde femme, et l'on était à-peu-près sûr dans Florence, que la première étant morte victime de la multitude des mauvais procédés de cet homme, la seconde devait avoir eu le même sort.

Charles avait peu vécu avec cette seconde épouse, mais il avait de la première un fils, pour-lors âgé de vingt ans, dont les excellentes qualités dédommageaient cette maison des travers de son second chef, et consolaient Louis Strozzi, l'aîné de la famille, celui qui soutenait la guerre contre les Médicis, et de n'avoir plus lui-même d'épouse et de n'avoir jamais été pére. Tout l'espoir de cette illustre race n'existait donc que dans le jeune Antonio, fils de Charles, et neveu de Louis; on le regardait généralement comme celui qui devait hériter des richesses, et de la gloire des Strozzi, comme celui qui pouvait même régner un jour dans Florence, si la fortune inconstante retirait ses faveurs aux Médicis. On comprend aisément, d'aprés cela, et combien cet enfant devait être

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

chéri, et quels soins on prenait de son éducation.

Rien n'égalait la manière heureuse dont Antonio répondait à ces vues; vif, pénétrant, plein d'esprit et d'intelligence, n'ayant d'autres torts qu'un peu trop de candeur et de bonne-foi, heureux défaut des belles âmes, déjà très-instruit, d'une figure charmante, nullement corrompu par les mauvais exemples et les dangereux conseils de son père, brûlant du desir de s'immortaliser, enthousiaste de la gloire et de l'honneur; humain, prudent, généreux, sensible, Antonio, comme on le voit, devait à bien des titres mériter l'estime générale; et si quelque inquiétude naissait sur lui dans l'esprit de son oncle, c'était de voir un jeune homme aussi rempli de vertus, sous la conduite d'un tel père; car, Louis, toujours dans les camps, Louis pénétré d'ambition, ne pouvant se charger qu'à peine de ce précieux enfant, l'avait laissé malgré tant de risques, s'élever dans la maison de Charles.

Qui le croirait! le caractère méchant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et jaloux de ce mauvais pére, ne voyait pas sans une sombre envie, tant de belles qualités chez Antonio; et dans la crainte d'en être éclipsé tôt ou tard, bien loin de les encourager, il ne tâchait qu'à les flétrir. Ces procédés n'eurent heureusement point de suite, l'excellent naturel d'Antonio le mit à l'abri des séductions de Charles; il sut distinguer les crimes de son pére et les haïr, sans cesser d'aimer celui que ces vices souillaient; mais sa trop grande confiance, le rendit néanmoins quelquefois dupe d'un homme, qu'il devait à la fois chérir et mésestimer; le cœur l'emporta souvent sur l'esprit, et voilà ce qui rend les mauvais conseils d'un pére si dangereux; ils séduisent le cœur en domptant la raison, ils s'emparent à la fois de toutes les qualités de l'âme, et l'on est déjà corrompu, croyant n'avoir fait qu'aimer ou qu'obéir.

« Mon fils, disait un jour Charles à Antonio, le vrai bonheur n'est point où l'on vous le dit; qu'attendez-vous de ce vain éclat du parti des armes, où votre

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

oncle veut vous engager? Cette considération acquise par la gloire, est comme ces feux folets qui trompent le voyageur; elle séduit l'imagination et n'apporte pas une volupté de plus aux sens; vous êtes assez riche, mon fils, pour vous passer du trône, laissez aux Médicis le poids fatiguant de l'empire; le second de l'état est toujours plus heureux que le premier, rarement les myrthes de l'amour croissent aux pieds du laurier de Mars. Ah! mon ami, une caresse de Cypris vaut mille fois mieux que toutes les palmes de Bellonne, et ce n'est pas au milieu des camps que la volupté nous enchaîne, le bruit des armes l'effarouche; le zéle et la valeur, ces fanatiques vertus de l'homme sauvage, en roidissant notre âme contre les séductions du plaisir, lui ôtent cette molesse délicieuse si propre à le goûter; on a fait le métier d'un barbare, on est inscrit dans des fastes qu'on ne lira jamais; on a quitté les roses du temple de Cythère, en préférant celui de l'Immortalité, où l'on n'a cueilli que des ronces. Votre fortune surpasse celle

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

d'aucun citoyen; tous les plaisirs vont vous environner, vous n'aurez d'autre étude que leur choix, et c'est pour les chagrins du sceptre que vous renoncez à tant d'attraits? Au milieu des soucis de l'administration, s'offrira-t-il une heure à vos amusemens? et naissons-nous pour d'autres soins que pour ceux du plaisir? Ah! crois moi cher Antonio, la pourpre est loin des charmes qu'on lui suppose; veut-on conserver son éclat, on perd en soucis fâcheux les plus beaux instans de sa vie; néglige-t-on de le rehausser, nos envieux le flétrissent bientôt; leurs mains nous arrachent un sceptre que les nôtres ne peuvent plus soutenir; ainsi toujours entre l'ennui de régner, et la crainte de n'en être pas dignes, nous arrivons au bord du tombeau, sans avoir connu de jouissances; une nuit obscure nous enveloppe alors comme le dernier de nos sujets, et nous avons follement sacrifié pour y survivre, ce qui sans réussir, nous y plonge avec le remords déchirant d'avoir tout perdu pour des illusions.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» Qu'est-ce d'ailleurs que ce fragile empire où tu prétends, mon fils? les tyrans de Florence peuvent-ils jouer un rôle en Italie, quand ils n'auront d'antre énergie que la leur? Jette un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de l'europe, sur les intérêts de ses rois... sur les rivaux qui nous entourent; un prince altier (1) veut envahir la monarchie de l'univers.... tous les autres doivent s'y opposer; dans cette hipothèse, Florence ne doit-il pas être le premier objet de leurs desirs? N'est-ce pas des bords de l'Arno, que ce prince ambitieux ou ses concurrens, doivent donner des fers à l'Italie? Florence sera donc le foyer de la guerre; son trône, le temple de la discorde. François Ier. se relevera des malheurs de Pavie; une bataille perdue n'est rien pour les Français; il rentrera en Italie, il y rentrera avec des troupes si nombreuses, que les Sforces n'imagineront même plus de pouvoir lui disputer le Milanez, il se rendra maître de Florence... Char-

(1) Charles-Quint.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

les-Quint s'y opposera, il sentira la faute qu'il a commise de ne pas assurer ce trône à Dom Philippe, il fera tout pour l'en rendre maître; que nous restera-t-il contre de si grands intérêts ? le pape ?... Médicis lui-même, et dont les négociations plus dangereuses que les armes, n'auront pour objet que de replacer sa maison dans Florence, en l'asservissant au plus fort?... Venise, dont la sage politique ne tendant qu'au maintien de l'équilibre en Italie, ne souffrira jamais en Toscane de ces petits souverains qui, toujours à charge dans la balance, et sans en maintenir aucun côté, ne travaillent qu'à faire pencher pour eux l'un ou l'autre. Tout mon fils, tout nous suscitera des ennemis, ils écloront de toutes parts, sans qu'aucun allié se présente; nous aurons ruiné notre fortune, écrasé notre maison pour ne plus nous trouver dans Florence un jour, que les plus faibles et les moins opulens... Laisse donc là tes chimères, te dis-je, et ramenant tes desirs sur des objets d'une possession plus facile et plus agréable, vole

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

oublier dans les bras du plaisir, la folle ambition de tes vastes desseins ».

Mais ces discours, ni d'autres plus dangereux encore, parce qu'ils avaient pour but les mœurs, ou la religion, ne parvenaient à corrompre Antonio; il plaisantait sur les sentimens de son père, et le suppliait de lui permettre de ne pas s'y rendre, l'assurant que, si jamais il parvenait au trône, il saurait s'y maintenir avec tant d'art et de sagesse, que ce serait lui qui illustrerait la couronne, bien plus qu'il n'en recevrait d'éclat. Alors Charles emp'oyait d'autres moyens pour ternir des vertus qui l'éblouissaient; il tendait des piéges aux sens d'Antonio, il l'entourait de tout ce qu'il croyait susceptible de le séduire plus certainement; il le plongeait de sa main même, dans un océan de voluptés, l'encourageait à ces désordres par des leçons et des exemples. Antonio jeune et crédule, cédait un instant par faiblesse, et la gloire se ranimant bientôt dans son âme fière, dès que le calme des passions le rendait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à lui-même, il secouait avec horreur toutes les entraves de la mollesse, et retournait vaincre auprès de Louis.

Un motif plus puissant encore que l'ambition, entretenait dans le cœur d'Antonio le soin des mœurs et le goût des vertus; qui ne connaît les miracles de l'amour!

L'intérêt des Pazzi s'accordait fort aux sentimens d'Antonio pour l'héritière de cette maison, également rivale des Médicis; et pour fortifier le parti des Strozzi, et pour culbuter plus aisément les ennemis communs, on ne demandait pas mieux que d'accorder à Antonio, Laurence, cette héritière, dont notre jeune héros était aimé dès ses plus tendres ans, et qu'il adorait lui-même depuis que son jeune cœur avait su parler. Fallait-il voler aux combats, c'était des mains de Laurence qu'Antonio recevait des armes; ces mêmes mains couvraient Antonio de lauriers, dès qu'il en avait su cueillir; un seul mot de Laurence enflammait Antonio, il eut conquis pour elle la couronne du monde, qu'en la plaçant à ses genoux,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

genoux, il n'aurait encore cru rien faire.

Laurence réunissant sur sa tête tous les biens des Pazzi, que de nouveaux titres acquéraient les Strozzi par ces liens! ils furent donc décidés. Peu aprés, cette belle fille, qui n'avait encore que treize ans, perdit son pére, et comme elle n'avait plus de mère depuis longtemps, que Louis, toujours à l'armée, ne pouvait se charger de cette précieuse niéce, on ne trouva rien de mieux que d'achever son éducation dans le palais de Charles, où plus rapprochée de son mari futur, elle serait à même d'acquérir les talens, les vertus qui pourraient plaire à celui dont elle allait partager le sort, et d'entretenir dans ce jeune cœur les sentimens d'amour et de gloire qu'elle y avait nourris jusqu'alors.

L'héritière des Pazzi est donc aussi-tôt conduite chez son beau-pére, et là, voyant tous les jours Antonio, elle se livre, plus qu'elle n'avait fait encore, aux sentimens délicieux que les charmes de ce jeune guerrier avaient fait naître dans son cœur.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cependant il faut se séparer; Mars appelle son enfant chéri, Antonio doit aller combattre; il n'a pas encore assez cueilli de palmes pour être digne de Laurence; c'est sur les ailes de la gloire qu'il veut être couronné par l'hymen; de son côté, Laurence est trop jeune pour subir les loix de ce dieu, tout nécessite donc des délais.

Mais quelqu'empire que l'ambition ait sur Antonio, il ne peut s'arracher sans des larmes, et Laurence ne voit point partir son amant sans en verser de bien amères.

O! maîtresse adorée de mon cœur, s'écrie Antonio en ce fatal instant, pourquoi faut-il que d'autres soins que ceux de vous plaire, m'enlèvent au bonheur d'être à vous? Ce cœur où j'aspire à régner bien plus que sur aucun peuple, me suivra-t-il au moins dans mes conquêtes? et plaindrez-vous votre amant, si des revers, imprésumables alors que l'on combat pour vous, viennent à ralentir un instant ses succès? Antonio, répondait modestement Laurence, en

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tournant ses beaux yeux remplis de larmes sur ceux de l'objet de sa flamme, douteriez-vous d'un cœur qui doit vous appartenir à jamais ?... Que ne me conduisez-vous sur vos traces, perpétuellement sous vos regards, ou combattant à vos côtés, en vous prouvant si je suis digne de vous, j'allumerais bien mieux ce flambeau de la gloire qui va guider vos pas : ah ! ne nous quittons point, Antonio, j'ose vous en conjurer ; le bonheur ne peut exister pour moi qu'où vous êtes.

Antonio tombant aux pieds de sa maîtresse, ose mouiller de ses pleurs les belles mains qu'il couvre de baisers ; non, dit-il à Laurence, non, ma chère âme, restez près de mon père ; mes devoirs, votre âge, tout l'exige.... il le faut ; mais aimez-moi, Laurence, jurez moi, comme si nous étions déjà aux pieds des autels, cette fidélité qui doit me rendre heureux, et mon cœur plus tranquille, n'écoutant plus que ses devoirs, me fera voler où sa voix m'appelle avec un peu moins de douleur. — Eh ! quels sermens

source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

faut-il que je vous fasse, ne les lisez-vous pas tous dans cette âme, qui n'est enflammée que pour vous?... Antonio, si une seule pensée étrangère pouvait l'occuper un instant, bannissez-moi pour jamais de vos yeux, et que jamais Laurence ne soit l'épouse d'Antonio. — Ces discours flatteurs me rassurent, j'y crois, Laurence, et pars moins agité. — Allez, Strozzi, allez combattre, allez, puisqu'il le faut, chercher d'autres douceurs que celles que ma tendresse vous prépare; mais croyez que toutes les jouissances de la gloire qui vont enivrer votre cœur, ne le flatteront jamais autant que le mien l'est, par l'espérance d'être bientôt digne de vous; et s'il est vrai que vous m'aimiez, Antonio, n'affrontez pas des dangers inutiles; songez que ce sont mes jours que vous allez exposer dans les combats, et qu'après le malheur de vous avoir perdu, je n'existerais pas un instant. — Eh bien! je le ménagerai ce sang qui doit brûler pour vous; enflammé par l'amour et la gloire, je renoncerais plutôt à celle-ci, que je n'im-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

molerai cet amour, où je puise mon bonheur et ma vie; et voyant sa maîtresse en larmes, calme-toi, Laurence, calme-toi, je reviendrai triomphant et fidèle, et les baisers de ta bouche de rose récompenseront à-la-fois l'amant et le vainqueur. Antonio s'arrache, et Laurence est évanouie dans les bras de ses femmes; elle croit encore dans son délire entendre les accens flatteurs qui viennent de l'enchanter.... elle étend ses bras, ne saisit qu'une ombre, et retombe dans les plus violens accès de la douleur.

Avec l'âme que l'on connaît à Charles Strozzi, avec ses principes et ses passions, il est aisé de sentir qu'il ne fut pas maître de la jeune beauté qu'on avait eu l'imprudence de laisser dans ses mains, sans concevoir au même instant le projet barbare de l'enlever à son fils.

Eh! qui sans l'adorer, pouvait en effet voir Laurence? Quel être eût pu résister à la flamme de ses grands yeux noirs, où la volupté même avait choisi son temple?.. Accours, fils de Vénus, prête-moi ton

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

flambeau, pour tracer, si je puis, des rayons dont il brûle, les séduisans appas que tu plaças dans elle; fais entendre toi-même les accens qu'il me faut employer pour offrir une idée des attraits dont ta puissance l'embellit; peindrais-je, hélas! sans ton secours, cette taille souple et déliée que tu dérobas chez les Grâces? esquisserai-je ce sourire fin où régnait la pudeur à côté du plaisir?... verra-t-on, sans tes soins, les roses de son teint s'animer au milieu des lys? ces cheveux du plus beau blond flotter au bas de sa ceinture.... cet intérêt dans tout l'ensemble, qui dispose si bien à ton culte.... oui, Dieu puissant, inspire-moi, mets dans mes mains le pinceau d'Apelles, guidé par tes doigts délicats.... c'est ton ouvrage que je veux rendre.....c'est Hébé enchaînant les dieux, ou plutôt c'est toi-même, amour, caché par coquéterie sous les traits de la plus belle des femmes, pour mieux connaître ton empire et l'exercer plus sûrement.

Charles, enivré déjà du poison séduisant qu'il a puisé dans les yeux de Lau

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rence, ne songe plus qu'à troubler le bonheur du malheureux qu'il a mis au jour. L'horreur de ce projet inquiète peu Strozzi; ce n'est pas avec son âme qu'on peut être effrayé du crime; cependant il se déguise; la ruse est l'art du scélérat, elle est le moyen de tous ses forfaits. Les premiers soins de Charles sont de consoler Laurence; cette innocente fille témoigne de la gratitude a des bontés qu'elle croit sincères, et loin du motif qui les inspire, elle ne songe qu'à en rendre grâces. Strozzi voit bien que ce n'est pas à son âge qu'il détruira dans cette jeune fille les sentimens qu'a fait naître son fils; il révoltera s'il parle d'amour; il faut donc user de finesse. La première idée qui s'offre à l'esprit de Charles, est d'employer avec cette belle personne une partie des séductions dont il a fait usage avec son fils, quand il a voulu le détourner de la gloire: des fêtes se donnent journellement dans son palais; Charles a soin d'y réunir tout ce que la jeunesse de Florence peut offrir de plus délicieux; elle ne peut m'aimer, se

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

disait-il, mais si elle en aime un autre que mon fils, voilà une diversion déjà favorable pour moi, voilà un outrage aux sentimens qu'elle lui a jurés, et de ce moment une facilité qu'elle m'offre pour l'entraîner dans d'autres travers. Même distraction dans l'intérieur, Laurence n'était servie que par les pages de Charles, et on avait soin de l'entourer des plus beaux (1).

Parmi ceux-ci, un préféré par Charles, âgé de seize ans, et qu'on nommait Urbain, parut bien innocemment fixer un peu plus les regards de Laurence. Urbain était d'une figure délicieuse, l'air de la santé et de l'embonpoint, quoique sa taille et tous ses membres fussent d'une régularité parfaite ; il avait de l'esprit, de la gentillesse, de l'effronterie, et tout cela mêlé de tant de grâces, qu'on lui pardonnait toujours tout : sa vivacité, ses saillies, la plaisante tournure de son ima-

(1) Il ne faut pas oublier qu'alors, ces pages sortis des plus grandes maisons, se trouvaient souvent parens de leurs maîtres.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

gination, amusèrent Laurence.... Bien éloignée de prendre garde à ses autres charmes, et c'était à lui qu'elle devait les premiers ris qu'on eût vu sur ses lèvres depuis l'absence d'Antonio.

Urbain reçoit aussi-tôt l'ordre de Charles de voler au-devant des desirs de Laurence.... Plais-lui, fais-lui ta cour.... va plus loin, dit le perfide Strozzi, ta fortune est faite, si tu peux l'enflammer.... Ecoute-moi, mon cher Urbain, je vais t'ouvrir mon cœur; quoique jeune, je connais ta discrétion, et tu dois savoir combien je t'aime; il s'agit de me servir; le mariage qu'on m'a proposé pour Antonio me déplaît, il n'y a d'autres façons de le rompre que de lui enlever le cœur de Laurence; fais réussir ce projet, fais-toi chérir de la maîtresse de mon fils, et je te rends un des plus grands seigneurs de Toscane; ta naissance est élevée, tu peux, comme mon fils, prétendre à la main de Laurence.... séduis-là, tu l'épouses, mais que sa défaite soit constatée; pourrai-je te la donner sans cela?... il faut qu'elle

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

succombe.... n'achève pas cependant ta conquête sans me prévenir.... Dès que Laurence aura cédé.... aussi-tôt que tu te seras rendu maître de sa personne, entraîne-là dans un de ces cabinets qui entourent mon appartement.... tu m'avertiras.... je serai témoin de ta victoire.... Laurence, confondue, sera forcée de te donner la main.... et si tout réussit.... si tu sais joindre l'adresse à la témérité.... ah! cher Urbain, quel bonheur sera ta récompense.

Il était difficile que de tels discours ne produisissent pas les plus grands effets sur un enfant de l'âge et du caractère d'Urbain; il se jette aux pieds de son maître, il le comble de remerciemens, il lui avoue qu'il n'a pas attendu jusqu'à présent à ressentir pour Laurence la flamme la plus vive, et que le plus beau de ses jours sera celui où cette passion se couronnera. Eh bien! dit Charles, travailles-y, sois assuré de ma protection; ne négligeons rien de ce qui peut assurer des desseins qui te flattent, et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qui font de même le plus doux espoir de ma vie.

Charles, malgré ce premier succès, comprit qu'il fallait mettre en jeu plus d'un ressort; après avoir sondé plusieurs des femmes de Laurence, il démêla que celle dont il devait le plus attendre, était une certaine Camille, première duègne de la jeune Pazzi, et qu'elle avait près d'elle depuis le berceau. Camille était belle encore, elle pouvait inspirer des desirs; il était vraisemblable qu'elle se rendrait à ceux de son maître. Strozzi, dont le suprême talent était la connaissance la plus profonde du cœur humain.... Strozzi, qui savait que la meilleure manière de faire accepter la complicité d'un crime à une femme, était de l'avoir, n'attaqua d'abord Camille que dans cette première intention; l'or, plus puissant encore que ses discours, la lui amena bientôt. Par un hazard des plus heureux pour Charles, l'âme de cette détestable créature était aussi noire, aussi perverse que celle de Strozzi; ce que l'une enfantait, l'autre se faisait un

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

charme de l'exécuter : l'on eut dit que ces cœurs horribles étaient l'ouvrage de l'Enfer.

Camille n'avait nulle raison de jalousie qui pût légitimer les horreurs dont elle consentait à se charger ; n'ayant jamais été dans le cas d'aucune rivalité avec sa maîtresse, pourquoi l'aurait-elle enviée ? Mais on proposait à Camille des atrocités, il n'en fallait pas davantage pour une femme qui, de son propre aveu, n'était jamais plus contente que quand on la mettait à même de mal faire.

Strozzi parfaitement au fait du caractère de ce monstre, ne lui cache plus que son plan est d'abuser de Laurence; que ce dessein, au reste, n'alarme point Camille, c'est une simple fantaisie qui n'empêchera pas Charles de laisser à la fidelle duègne l'entière possession de son amour. Camille effrayée d'abord, se rassure néanmoins après; elle desire le cœur de Strozzi, sans doute; mais comme c'est bien plutôt par intérêt ou méchanceté que par délicatesse, dès que Charles sa-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tisfait l'une de ces passions et amuse l'autre, les sentimens qu'il aura vraiment pour elle, l'intéressent moins ; qu'on lui commande des horreurs, et qu'on la paie, Camille est la plus heureuse des femmes. Strozzi parle du projet de faire séduire Laurence par le jeune page ; Camille approuve ce plan, elle répond de le suivre, et l'on ne songe plus qu'à l'exécution. Chaque soir dans l'appartement de Charles se tenaient des assemblées secrètes sur la manière de tendre ou de diriger les piéges concertés ; on se rendait compte des différentes entreprises, on combinait de nouvelles ruses ; Urbain, Camille, sont les principaux agens de ces perfides négociations, où les furies président à côté des bacchantes.

Que d'écueils pour la malheureuse Pazzi ! sa candeur.... sa naïveté.... sa franchise.... son extrême confiance, y résisteront-elles ?... Est-ce la vertu qui désarme le crime ? ne l'irrite-t-elle pas, au contraire, soit en lui donnant plus de moyens de s'exercer, soit en raison de la hauteur des barrières qu'elle lui pré-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sente ? quel dieu préservera donc Laurence de tant de trames ourdies pour l'entraîner dans l'abîme !

Urbain fit bientôt valoir tous ses charmes et tous les agrémens de son esprit ; mais quand au lieu d'amuser, il s'avisa de vouloir plaire...... il ne réussit pas ; eh ! quel autre qu'Antonio pouvait régner dans le cœur de Laurence ? Ce cœur honnête et délicat, qui trouvait sa félicité dans ses devoirs, pouvait-il un moment s'éloigner de son objet ? Cette innocente fille n'eût pas même l'air de s'appercevoir qu'Urbain eût d'autre desir que celui de la distraire ; il est du caractère de la vertu de ne jamais soupçonner le mal.

Charles s'était flatté de réussir avant l'époque convenue, du mariage d'Antonio... il se trompa ; l'envie de ne rien brusquer, pour mieux assurer ses succès, lui avait fait perdre beaucoup de tems. Antonio revint ; Louis l'accompagnait ; Laurence avait atteint l'âge prescrit ; elle entrait dans sa quatorzième année, le mariage se consomma.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

S'il est difficile de peindre la joie naïve de Laurence, en se trouvant au comble de ses vœux... l'excessif transport d'Antonio... le contentement de Louis, il l'est sans doute davantage d'exprimer la douleur de Charles, en voyant que toutes les démarches qui devaient assurer son crime, allaient devenir bien plus difficiles à présent?... Laurence au pouvoir d'un époux, dépendrait-elle aussi intimement de lui? mais les obstacles enflamment les scélérats, Charles n'en devint que plus furieux, et jamais la perte de sa belle fille ne fut plus constamment jurée.

L'ascendant des Médicis l'emportant toujours dans Florence, il fallut donc qu'Antonio renonça aux douceurs de l'hymen pour aller combattre encore. Louis presse lui-même son neveu; il lui représente qu'il ne peut se passer de lui, et qu'il n'est point de raisons personnelles qui doivent lui faire négliger les intérets généraux.

Ah ciel! je vous perds une seconde fois, Antonio, s'écria Laurence; à peine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

connaissons-nous le bonheur, qu'on se plaît à nous séparer ! Hélas ! qui sait si le sort nous sera toujours favorable !... il vous a déjà préservé, j'en conviens, mais vous comblera-t-il toujours de ses dons ? Ah ! Strozzi, Strozzi, je ne sais, mille affreux pressentimens que je n'éprouvais pas à notre première séparation, viennent m'alarmer aujourd'hui, j'entrevois des malheurs prêts à fondre sur nous, sans qu'il me soit possible de discerner la main qui doit s'appesantir... Antonio, m'aimeras-tu toujours ?... songe que tu dois bien plus maintenant à l'épouse, que tu ne devais jadis à l'amante... Que de titres t'enchaînent à moi... — Qui les sent mieux que ton époux, Laurence, multiplie les sans cesse à mes yeux tous ces droits enchanteurs, et mon âme encore plus exigeante t'en découvrira de nouveaux. — Mais Strozzi, pourquoi nous quitter cette fois ; ce qui ne se pouvait l'an passé, n'a plus aujourd'hui nul obstacle, ne suis-je pas ton épouse ? quelque chose au monde peut-il m'empêcher d'être auprès de toi ? —

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le tumulte et le danger des camps, conviennent-ils à ton sexe, à ton âge?.... Non chère âme, non, demeure, cette absence-ci sera moins longue que l'autre, une campagne va décider du succès de nos armes, nous sommes pour jamais anéantis, ou nous régnons avant six mois.

Laurence accompagna son époux jusqu'à San-Giovan, peu distant du quartier de Louis, continuant de l'assurer toujours qu'elle présageait des malheurs qu'il lui était impossible de désigner... lui disant qu'un voile obscur s'étendait pour elle sur l'avenir, sans qu'elle pût le percer. A ces sombres idées, les pleurs de la jeune épouse d'Antonio coulaient avec abondance, et c'est ainsi qu'elle se se sépara de tout ce qu'elle aimait au monde.

La pieuse Laurence ne voulut pas quitter les environs de la célèbre abbaye de Valombroza, sans y aller faire un vœu pour les succès des armes de son mari. En arrivant dans cette ténébreuse retraite, située au fond d'une forêt obs-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cure où pénètrent à peine les rayons du soleil... où tout inspire cette sorte de terreur religieuse qui plaît tant aux âmes sensibles, Laurence ne put s'empêcher de répandre de nouvelles larmes, elles inondèrent l'autel du Dieu qu'elle allait implorer... Là, au sein des pleurs et de la douleur, prosternée près du sanctuaire, ses cheveux flottans en désordre, ses deux bras élevés vers le ciel..; la componction, l'attendrissement, prêtant à ses beaux traits plus d'intérêt encore; là, dis-je, il semble que cette sublime créature élancée vers son Dieu, reçoive des rayons de ce même Dieu saint, les vertus qui la caractérisent... On eut accusé l'éternel d'injustice, s'il n'eût pas exaucé les vœux de l'ange céleste, où se peignait aussi bien son image.

Charles qui avait accompagné sa belle fille, mais qui plein de mépris pour ces actes pieux, n'avait pas même voulu pénétrer au temple, après avoir chassé dans les environs, vint la reprendre et la conduisit à une terre qu'il possédait assez près de là dans une situation plus

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

agreste encore. Il avait été convenu que l'été se passerait dans cette maison; les troubles qui allaient agiter Florence, en rendaient l'habitation dangereuse; cette solitude, d'ailleurs, était du goût de Charles. Le crime se plaît dans ces sites affreux, l'obscurité des vallons, le sombre imposant des forêts, en enveloppant un coupable des ombres du mystère, semblent le disposer plus énergiquement aux complots qu'il médite; l'espèce d'horreur que ces situations jettent dans l'âme; l'entraîne à des actions, ayant cette même teinte de désordre qu'imprime la nature à ces lieux effrayans; on dirait que la main de cette incompréhensible nature, veuille asservir tout ce qui vient la contempler dans ses caprices... aux mêmes irrégularités qu'elle présente.

Oh dieu! quel désert, dit Laurence effrayée, en appercevant un amas de tours au fond d'un précipice, tellement couronné de sapins et de mélézes (1) que

(1) Espèce de sapin commun dans les Alpes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'air y circulait à peine, y a-t-il, poursuivit-elle, d'autres êtres que des bêtes féroces qui puissent habiter ce séjour? que les abords ne vous révoltent pas, répondit Charles, les dedans vous dédommageront.

Après bien des peines et des fatigues, puisqu'aucune voiture ne pouvait parvenir dans ce lieu, Laurence y arrive enfin, et reconnaît qu'effectivement rien ne manque dans ce séjour solitaire, de tout ce qui peut y rendre la vie agréable; une fois descendu dans ce bassin, indépendamment d'un château commode et parfaitement meublé, on trouvait des parterres, des bosquets, des potagers et des pièces deau (1).

Les premiers instans se passèrent à

---

et dans l'Appenin, singulièrement triste et sombre.

(1) Cette habitation n'est point prise dans le pays des chimères, l'auteur l'a vue et d'écrite sur les lieux même; elle est à quatre mille au nord de Valombroza, dans la même forêt; elle n'appartient plus aux Strozzi.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

s'établir; mais l'épouse d'Antonio, quoiqu'au milieu du luxe et de l'abondance, ne voyant absolument personne venir dans ce réduit obscur, s'apperçut promptement que sa retraite n'était qu'une honnête prison; elle témoigne un peu d'inquiétude, Charles allègue les malheurs du tems, les difficultés, le danger des chemins... la décence qui paraît exiger que pendant qu'Antonio est à l'armée sa femme vive dans la solitude.... Cet ennui s'égayera pourtant, dit Charles avec fausseté; vous le voyez, ma fille, je n'ai rien épargné de ce qui peut vous plaire; Camille qui vous est attachée, Urbain qui vous amuse, sont du voyage et s'empressent à vous prévenir... Vos desseins... votre guittare, un assez bon nombre de livres, parmi lesquels je n'ai point oublié Pétrarque que vous chérissez, tout est ici... tout va servir à vous distraire, et six mois s'écoulent bien vite. Laurence s'informe des moyens d'écrire à son mari. Vous me donnerez vos lettres, répond Charles, et chaque semaine elles partiront dans mon paquet.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cet arrangement qui paraissait gêner les pensées de Laurence, fut très-éloigné de lui plaire; elle n'en témoigna pourtant rien... Dans le fait, elle n'avait point encore à se plaindre; elle dissimula donc et les jours s'écoulèrent.

Tout reprit le même cours que dans la capitale; mais l'extrême pudeur de Laurence s'alarma promptement des libertés d'Urbain; vivement excité par son maître, et bien autant sans doute par ses propres dispositions, l'imprudent page avait enfin osé convenir de ses feux; cette hardiesse surprit étonnemment l'épouse d'Antonio; vivement alarmée, elle vole aussi-tôt vers Charles, elle lui porte les plaintes les plus amères contre Urbain... Strozzi l'écoute d'abord avec attention... « Ma chère fille, lui dit-il ensuite, je crois que vous mettez trop d'importance à des dissipations conseillées par moi-même. Considérez tout cela avec infiniment plus de philosophie; vous êtes jeune, ardente, dans l'âge des plaisirs, votre époux est absent; ah! chère fille, ne portez pas si loin une sé-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vérité de mœurs, dont vous ne recueillerez que des privations; la leçon d'Urbain est faite, mon enfant, vous ne courez avec lui nuls dangers. A l'égard de la lésion bizarre que vous craignez de faire aux sentimens dus à votre époux, elle est nulle; un mal qu'on ignore n'affecte jamais; m'alléguerez-vous l'amour? mais la satisfaction d'un besoin n'outrage en rien des sentimens moraux, réservez pour votre époux tout ce qui tient à la métaphysique de l'amour, et qu'Urbain jouisse du reste: je dis plus, quand même l'image de cet époux chéri, viendrait à s'oublier, quand même les plaisirs goûtés avec Urbain, parviendraient à éteindre l'amour, que vous conservez follement pour un être, que les dangers de la guerre vous raviront peut-être au premier moment, où serait donc le crime à cela? Eh Laurence!... Laurence, votre époux même instruit de tout, serait le premier à vous dire, que la plus grande de toutes les folies est de resserrer entre soi des desirs, qui, étendus... qui, multipliés, peuvent, de deux captifs volon-
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

taires, former les êtres les plus libres et les plus heureux de ce monde».

L'infâme, profitant alors du désordre que jette son affreux discours dans l'âme vertueuse de cette intéressante créature, ouvre un cabinet dans lequel est Urbain; tenez, s'écrie-t-il, femme trop crédule vous avez reçu de ma main un mari qui ne saurait vous satisfaire, acceptez pour vous consoler, un amant capable de tout réparer; et l'indigne page s'élançant aussi-tôt sur la triste et vertueuse épouse d'Antonio, veut la contraindre aux dernier excès... Malheureux, s'écrie Laurence, en rejetant Urbain avec horreur, fuis loin de moi, si tu ne veux courir le risque de tes jours... et vous, mon père... vous de qui je devais attendre d'autres conseils... vous qui deviez guider mes pas dans la carrière de la vertu... vous que je venais implorer contre les attentats de ce misérable...Je ne vous demande plus qu'une faveur... laissez-moi sortir dans l'instant de cette maison que je déteste; j'irai trouver mon époux dans les champs de la Toscane...

j'irai

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

j'irai partager son sort, et quelque soient les périls qui me menacent, ils seront toujours moins horribles que ceux dont je me vois entourée chez vous ; mais Charles furieux, se jetant au travers de la porte où la jeune femme s'élançait pour fuir... Non, lui dit-il, non créature aveuglée, tu ne sortiras point de cet appartement, qu'Urbain ne soit satisfait ; et le page enhardi, renouvelle ses indignes efforts, lorsque tout-à-coup un mouvement involontaire l'arrête... il considère Laurence... il n'ose achever... il est ému ; il verse des larmes... Merveilleux ascendant de la vertu... Urbain tombe aux pieds de celle qu'on veut lui faire outrager, il ne peut que lui demander grâce... il n'a que la force d'implorer son pardon... Strozzi s'emporte... sors, dit-il à son page, vas porter loin de chez moi tes remords et ta timidité, et vous madame, préparez-vous à tous les effets de mon ressentiment ; mais cette intéressante femme à qui la vertu prête des forces, se refugie dans une embrazure, en s'armant du poignard de Strozzi, im-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

prudemment laissé sur une table..... Approche, monstre, lui dit-elle, approche, si tu l'oses à présent, mes premiers coups seront pour toi, les seconds m'arracheront le jour. Une aussi courageuse action dans une femme qui touchait à peine à sa seizième année, en impose totalement à Strozzi; il n'était pas encore le maître de sa belle-fille, comme il espérait de le devenir un jour; il se calme, ou plutôt il feint. Quittez cette arme, Laurence, dit-il avec sang-froid, quittez-là je vous l'ordonne par toute l'autorité que j'ai sur vous... et lui ouvrant la porte de l'appartement... sortez, madame, continua-t-il, sortez, vous êtes libre, je vous donne ma foi, de ne plus vous contraindre... je me trompais, il est des âmes à la félicité desqu'elles il ne faut jamais travailler, trop de préjugés les offusquent, il faut les y laisser languir; sortez, vous dis-je, et laissez cette arme. Laurence obéit sans répondre, et dès qu'elle a franchi la porte de cet appartement fatal, elle jette le poignard et rentre chez elle.

L'unique consolation de cette malheu-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

reuse en de semblables crises, était l a perfide Camille, point encore démasquée aux yeux de sa maîtresse; elle se jette dans les bras de cette créature; elle lui raconte ce qui s'est passé, fond en larmes, et conjure sa duegne de tout mettre en usage pour faire parvenir secrètement une lettre à son mari; Camille enchantée de prouver son zèle à Charles en trahissant aussi-tôt Laurence, se charge de la commission; mais cette charmante femme trop circonspecte pour accuser le père de son époux, se plaint seulement à Antonio du mortel ennui qui la dévore dans la maison de Charles; elle peint le desir qu'elle a d'en être dehors, la nécessité dont il serait qu'elle pût l'aller joindre à l'instant, ou qu'il vînt au moins la voir un seul jour.

Cette lettre n'est pas plutôt écrite, qu'elle est remise à Charles par Camille; Strozzi l'ouvre avec précipitation, et ne peut s'empêcher, malgré toute sa fureur, d'admirer la sage retenue de cette jeune personne, qui vivement outragée

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sans doute, n'ose pourtant pas nommer son persécuteur. Il brûle la lettre de sa belle-fille, et en écrit promptement une à Antonio d'un style bien différent.

« Venez aussi-tôt ma lettre reçue, disait-il à son fils, pas un moment à perdre, vous êtes trahi, et vous l'êtes par le serpent que j'ai moi-même nourri dans ma maison. Votre rival est Urbain..... ce fils d'un de nos alliés, qui fut élevé près de vous, et presqu'avec les mêmes égards; je n'ai osé le punir, la circonstance était trop délicate...... Ce crime m'étonne et me révolte à tel point que j'imagine quelquefois me tromper; accourez-donc..... venez tout éclaircir; vous arriverez mystérieusement chez moi..... vous éviterez tous les yeux, et j'offrirai moi-même aux vôtres, l'affreux tableau de votre déshonneur,... mais ménagez cette infidelle, c'est la seule grâce que je vous demande; elle est faible, elle est jeune, je ne suis irrité que contre Urbain, c'est sur lui seul qu'il faut que notre vengeance éclate ».

Un courrier vole au camp de Louis,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et pendant l'intervalle, Strozzi achève de préparer ses ruses. D'abord il console Laurence, il la flatte..... et grâce à son art séducteur, il lui persuade que tout ce qu'il a fait, n'est que pour éprouver sa vertu, et la placer dans un plus grand jour..... Quel triomphe pour ton mari, Laurence, quand il apprendra ta conduite..... Ah! ne doute pas, chère enfant, de l'extrême plaisir qu'elle m'a fait; puissent tous les époux avoir des femmes qui te ressemblent, et l'amour conjugal, le plus beau présent de la divinité, rendrait bientôt tous les hommes heureux.

Rien n'est confiant comme la jeunesse, rien n'est crédule comme la vertu; la jeune épouse d'Antonio se jette aux pieds de son beau-père, elle lui demande pardon de ce qui a pu lui échapper de trop violent dans sa défense; Charles l'embrasse, et voulant encore mieux sonder ce jeune cœur, il demande à sa fille, si elle n'a point écrit à Antônio; mon père, répond Laurence, avec cette candeur qui la fait adorer,....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

puis-je vous cacher quelque chose? Oui; j'ai fait partir une lettre, j'en ai chargé Camille. — Elle aurait dû m'en faire part. — Ne la réprimandez-pas de son zéle pour moi. — Je la gronderai de sa discrétion. — Je vous demande sa grâce. — Elle est accordée, Laurence;.... et dans cette lettre? — Je prie Antonio de revenir, ou de me permettre de l'aller joindre; mais aucune plainte de cette scène, dont j'ignorais la cause, et dont je ne puis me fâcher à présent. — Nous ne lui en ferons point un mystère, ma fille, il faut qu'il connaisse votre amour, il faut qu'il soit instruit de son triomphe.

Tout s'appaise, et la plus grande intelligence règne maintenant dans une maison que venaient de troubler tant de désordres; mais ce calme ne devait pas régner long-temps, l'âme des scélérats laisse-t-elle respirer en paix la vertu? Semblables aux flots d'une mer inconstante, il faut que ses crimes perpétuels bouleversent tout ce qui ose se confier sur son élément, et ce n'est qu'au fond du tom-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

beau que l'innocence trouve un port assuré, aux écueils sans nombre de cet océan dangereux.

Charles machinait à-la-fois, et tout ce qui pouvait légitimer l'accusation dont il venait de charger l'épouse de son fils, et tout ce qui pouvait le débarrasser en même temps d'un complice timide, dont il voyait bien qu'il avait à se défier. Le machiavélisme commençait à faire des progrès en Toscane ; ce système (1) enfanté dans Florence, devait commencer par séduire les habitans de cette ville ; Charles était un de ses plus grands sectateurs, et à moins qu'il ne fût obligé de feindre, il en affichait toujours les maximes. Il avait lu dans ce grand système de politique : « Qu'il fallait amadouer les hommes, ou les sacrifier, » parce qu'ils se vengent des légéres offenses, et qu'ils ne peuvent se venger

(1) Ce fut à Laurent II de Médicis, père d'Alexandre, premier duc de Florence, que Machiavel dédia son ouvrage, intitulé *le prince* ; livre dont il est ici question.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» lorsqu'ils sont morts (1)». Il avait lu dans les discours du même auteur (2), « que l'affection du complice doit être » bien grande, si le danger où il s'expose » ne lui paraît encore plus grand, qu'en » conséquence, il fallait donc, ou ne » choisir que des complices intimement » liés à soi, ou s'en défaire dès qu'on s'en » était servi ».

Charles partant de ces funestes principes, donne donc des ordres analogues; il s'assure de Camille, r'enflamme le zèle d'Urbain, l'encourage par le nouvel espoir des plus sublimes récompenses, et laisse arriver Antonio.

Le jeune époux effrayé, accourt à la hâte; un instant de calme le lui permet; il entre de nuit chez Charles, et se jette en pleurant dans ses bras. — Eh quoi ! mon père, elle me trahit.... l'épouse que j'adorais.... elle.... elle.... mais êtes-vous bien sûr? vos yeux ne vous ont-ils pas trompé?... se peut-il que la vertu même...

(1) Page 15, Cap. 3.

(2) Lib. 3, Cap. 6.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ah ! mon pére. Puissai-je ne l'avoir jamais conduit dans cette maison, dit Charles, en pressant Antonio sur son sein; l'ennui, la solitude.... ton absence, toutes ces causes l'ont sans doute entraînée dans le crime affreux que mes yeux n'ont que trop découvert ! — Ah! gardez-vous bien de m'en persuader, mon père, dans la fureur où je suis.... je ne répondrais peut-être pas de ses jours.... Mais cet Urbain.... ce monstre! que nous comblions de bontés.... c'est sur lui que va retomber toute ma rage.... Me l'abandonnez-vous, mon pére? — Calme-toi, Antonio.... convains-toi, ta tranquillité l'exige; mais à quoi servirait ton courroux? — A me venger d'un traître, à punir une perfide. — Pour elle, non, je m'y oppose, mon fils.... au moins jusqu'à ce que tu sois éclairé; peut-être me trompai-je, ne condamne pas cette infortunée, et sans que tes yeux aient vu son crime, et sans que tu aies entendu ce qu'elle peut dire pour le justifier. Passons la nuit tranquille, Antonio, et demain tout s'éclaircira. — Mais, mon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

père, si je la voyais dès le même instant? si j'allais tomber à ses pieds... ou lui percer le cœur! — Appaise ce désordre, Antonio, et je te le répète, ne prends aucun parti que tu n'aies tout vu, ne te décide à rien que tu n'aies entendu Laurence. — Oh dieu! habiter la même maison qu'elle .... passer une nuit près d'elle, ne pas la punir si elle a tort...; ne pas jouir de ses chastes embrassemens si elle est innocente! — Infortuné jeune homme, cette alternative de ton aveugle amour ne peut t'être permise, ton épouse est criminelle sans doute, et ce n'est pas l'instant de te venger. — Ah! trouverai-je jamais celui de la haïr! Laurence, sont-ce là ces sermens de m'adorer toujours! que t'ai-je fait pour m'outrager ainsi?... les lauriers que j'allais cueillir.... n'était-ce pas pour te les présenter?... si je desirais d'illustrer ma maison, c'était pour t'embellir de son éclat.... pas une seule pensée d'Antonio qui ne s'adressât à Laurence.... pas une seule de ses actions qui ne l'eût pour principe... et quand je t'idolâtre, quand tout mon sang versé

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pour toi, ne m'eût pas encore paru suffisant à te convaincre de mon amour.... quand je te comparais aux anges du ciel!... quand le bonheur dont ils jouissent était l'image de celui que j'attendais dans tes bras.... tu me trahissais donc aussi cruellement!.... non, il ne sera point de supplice assez effrayant.... il n'en sera point d'assez horrible!... qui, moi, me venger de Laurence!... la supposer coupable.... je le verrais sans le croire.... elle me le dirait, que j'accuserais mes sens d'erreur, bien plutôt qu'elle d'inconstance.... Non, non, ce n'est que moi qu'il faut punir, mon père.... c'est dans mon cœur que s'enfoncera le poignard.... O Laurence ! Laurence, que sont devenus ces jours délicieux où les sermens de ton amour s'imprimaient si bien dans mon âme.... N'était-ce donc que pour me tromper que l'amour t'embellissait, en prononçant ces promesses flatteuses ! ta douce voix n'augmentait-elle de charmes que pour me séduire avec plus d'art ? et toutes les expressions de ta tendresse devaient-elles se changer

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dans mon cœur en autant de serpens qui le dévorent!... Mon pere.... mon pére.... sauvez-moi de mon désespoir.... il faut ou que j'expire, ou que Laurence soit fidelle.

Il ne pouvait y avoir au monde que la seule âme du féroce Strozzi, que de tels accens ne déchirassent pas; mais les méchans se plaisent au spectacle des maux qu'ils causent, et chacune des gradations de la douleur dont ils absorbent leurs victimes, est une jouissance pour eux. Ceux qui connaîtront l'espèce d'âme où le crime établit son empire, imagineront aisément que celle de Charles devait être loin de s'ébranler à cette douloureuse scène; le barbare, au contraire, est enchanté de voir son fils dans la situation où il le veut, pour s'assurer du crime qu'il ose en attendre. A force de prières, Antonio consentit pourtant à passer le reste de la nuit sans voir Laurence; il s'abîma dans sa douleur sur un fauteuil près du lit de Charles, et le jour vint enfin éclairer la scène horrible qui allait convaincre Antonio.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Il faut patienter jusqu'à cinq heures, dit Charles en s'éveillant, tel est l'instant où ton indigne épouse attend Urbain au parc dans le cabinet d'orangers.

Il vient enfin ce moment affreux. Suis-moi, dit Charles à son fils.... pressons-nous, Camille vient de m'avertir, et ton déshonneur se consomme.... Les deux Strozzi s'avancent au fond des jardins.... plus on approche, moins Antonio peut se contenir.... Arrêtons-nous, dit Charles.... de ce lieu nous pourrons tout voir..... A ces mots il entr'ouve à son fils une charmille,... à dix pieds au plus du fatal cabinet.... Oh juste ciel! quel spectacle pour un époux adorant sa femme! Antonio voit Laurence étendue sur un lit de verdure, et le traître Urbain dans ses bras.... Il ne se contient plus; franchir le feuillage qui lui sert de rempart.... voler sur le couple adultère, et poignarder l'infâme qui le déshonore, tout cela n'est pour lui que l'ouvrage d'un instant.... Son bras se lève sur sa coupable épouse; mais l'état dans lequel il croit que sa présence l'a mis, le désarme.... La mal-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

heureuse a les yeux fermés, elle ne respire plus.... la pâleur de la mort couvre ses belles joues.... Antonio menace...: on ne l'entend point.... il frémit, il pleure, il chancèle.... Elle est morte, s'écrie-t-il.... elle n'a pu soutenir ma vue.... La nature m'enlève la douceur de me venger moi-même; je verserais en vain son sang ... elle ne sentirait plus mes coups.... Qu'on la secoure.... qu'on rende cette perfide à la lumière.... qu'on me donne le cruel plaisir de déchirer ce cœur ingrat qui put me trahir à ce point... je veux qu'elle respire, par chacun de ses sens, la mort affreuse que je lui prépare... oui, qu'on lui rende le jour.... peut-être que.... O Laurence ! Laurence, puis-je douter encore.... Qu'on la ranime, mon père.... qu'on la ranime, je veux l'entendre, je veux savoir d'elle-même quelles raisons ont pu la porter à ce comble d'horreur.... je veux voir s'il lui restera assez de fausseté pour justifier son parjure.... de quel œil elle en soutiendra toute la honte.

Il n'était plus besoin de secours pour

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le malheureux page; noyé dans son sang près de Laurence, il rendit l'âme sans proférer une parole; et ce ne fut pas sans une joie maligne que Charles vit expirer ce mal-adroit complice, dont il n'avait presque rien à espérer pour le crime, et tout à craindre pour la délation On rapporte Laurence dans son appartement; elle ouvre les yeux.... elle ignore ce qui s'est passé.... elle demande raison à Camille de cet assoupissement subit qui s'est emparé d'elle dans le berceau d'orangers.... l'a-t-on quittée?.... a-t-elle été seule? elle apperçoit du trouble.... qu'est-il arrivé?... elle éprouve un mal-aise dont la cause lui est inconnue; dans le rêve affreux de cette léthargie, elle a cru voir Antonio s'élancer sur elle et menacer ses jours.... est-il vrai?... son mari serait-il dans ces lieux? Toutes les questions de Laurence se croisent et se multiplient; elle en commence vingt, et n'en finit aucune. Cependant Camille est loin de la rassurer; vos crimes sont connus, madame, lui dit-elle, préparez-vous à les expier. —

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Mes crimes!... oh ciel!... vous m'effrayez.... Camille, quel crime ai-je commis? quel est ce sommeil magique dans lequel je suis tombé malgré moi?... en aurait-on profité pour renouveller des horreurs?... mais Charles m'a désabusée, il préparait un triomphe à ma vertu... il ne tendait point de piège à mon innocence.... il me l'a dit.... m'aurait-il trompée? Dieu! quel est mon état.... Ah! je vois tout.... je suis trahie.... pendant cet affreux sommeil... Urbain.. le monstre... et Strozzi, tous deux d'accord sans doute... Ah! Camille, dis-moi tout.... dis-moi tout, Camille, ou je te regarde comme ma plus mortelle ennemie. Epargnez-ces feintes, madame, répond la duègne, elles sont inutiles, tout est découvert.... vous aimiez Urbain, vous lui donniez des rendez-vous dans le parc.... vous ne l'avez rendu que trop heureux, et quel instant avez-vous choisi? le même où votre époux accouru, sur la lettre dont vous m'aviez chargé pour lui, venait vous témoigner son amour et son zèle, en profitant du seul jour que lui laissait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le soin des armes. — Antonio est ici? — il vous a vû, madame, il a surpris vos coupables amours, il en a poignardé l'objet.... Urbain n'est plus; l'évanouissement où vous a plongé la honte et le désespoir, vous ont sauvé la vie, vous ne devez qu'à cette seule cause de n'avoir pas suivi votre amant au tombeau. — Camille, je ne t'entends pas, un trouble affreux s'empare de ma raison.... je sens que je m'égare.... aie pitie de moi, Camille.... qu'as-tu dit?... qu'ai-je fait?... que veux-tu me persuader?... Urbain mort.... Antonio dans ces lieux.... O! Camille, secoure ta malheureuse maîtresse.... et Laurence à ces mots s'évanouit.

Elle r'ouvrait à peine les yeux, que Charles et Antonio entrent dans son appartement; elle veut se précipiter aux genoux de son mari. Arrêtez, madame, lui dit froidement Antonio; ce mouvement dicté par vos remords, est loin de m'attendrir; je ne viens pourtant point en juge prévenu, vous condamner avant de vous entendre, je ne prononcerai

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qu'après avoir appris, de vous-même, quelles raisons ont pu vous porter à l'infâme action que j'ai surprise.

Rien n'égale à ces mots le funeste embarras de Laurence ; elle voit bien qu'on a trompé ses sens,... mais que dire ? se défendra-t-elle, ainsi qu'elle le doit ? elle ne le peut, qu'en dévoilant les horribles complots de Charles.... qu'en armant le fils contre le père.... s'accusera-t-elle ? elle est perdue.... ce qui est pis, elle se rend indigne de regagner jamais le cœur de son époux. O ! funeste situation.... Laurence eut préféré la mort.... et cependant il faut répondre.

Antonio, dit-elle avec tranquillité, depuis que nous sommes unis, avez-vous vu quelque chose de moi qui dût vous faire croire que je fusse capable de passer, dans un instant, de la vertu au crime ? — *Antonio :* il est impossible de répondre d'une femme. — *Laurence :* j'avais l'orgueil de croire à l'exception, j'imaginais que le cœur où vous régniez, ne pouvait plus appartenir à d'autres. — *Charles :* quels détours !... quel artifice

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ingénieux ! est-il question de savoir si le mal a pu se commettre ou non?... doute-t-on de ce qu'on a vu? Nous vous demandons les motifs qui ont pu vous porter à cet excès, et non s'il est vrai que vous soyez coupable ou que vous puissiez être innocente? Que de raisons, mon père, dit Laurence à Charles, devraient vous engager à me traiter avec moins de rigueur ; à supposer que je fusse criminelle, n'est-ce pas à vous à prendre ma défense?... n'est-ce pas de vous que je dois attendre de la pitié?... ne devez-vous pas servir de médiateur entre votre fils et moi? ne vous ayant point quitté depuis l'absence de mon époux.... qui doit mieux croire que vous, à l'innocence d'une femme.... d'une femme qui fait de sa vertu son unique trésor?... Strozzi, accusez-moi vous-même, et je me croirai coupable. Il n'est pas nécessaire que mon père vous accuse, dit Antonio, le courroux dans les yeux; les témoins.... les délateurs, tout devient inutile après ce que j'ai vu. — *Laurence :* ainsi, Antonio me croit adultère.... il ose soupçonner

celle qu'il aime.... celle qui lui jure qu'elle eût préféré la mort au crime affreux dont on l'accuse.... et tendant ses beaux bras vers son époux, en versant un torrent de larmes.... Est-il vrai, mon époux m'accuse? il peut croire un moment que Laurence a cessé de l'adorer? Traîtresse! s'écrie Antonio, en repoussant les bras de son épouse.... ta séduction ne m'en impose plus.... n'imagine pas me désarmer par ces paroles doucereuses qui faisaient autrefois le charme de mes jours.... je ne les entends plus.... je ne saurais plus les entendre.... ce miel d'amour qui coule de tes lèvres ne peut plus enivrer mon cœur, je ne trouve plus, dans ce cœur endurci pour toi, que de la rage et de la haine. Oh ciel! je suis bien malheureuse, s'écria Laurence, en fondant en larmes, puisque celui de mes accusateurs qui devrait être le plus pénétré de mon innocence, est celui qui m'attaque le plus sévérement... et reprenant avec chaleur.... Non, Antonio, non, tu ne le crois pas.... il est impossible que j'aie pu me souiller de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ce crime, plus impossible encore que tu puisses le croire. Il est inutile, mon fils, d'entendre plus long-temps cette criminelle, dit Charles, en voulant éloigner Antonio, qu'il ne voyait que trop prêt à faiblir.... son âme, déjà corrompue, lui suggère d'affreux mensonges qui ne serviraient qu'à t'irriter davantage.... Allons prononcer sur son sort. Un moment.... un moment, s'écria Laurence, en se précipitant à genoux vers les deux Strozzi, et leur formant une barrière de son corps.... non, vous ne me quitterez pas que je ne soie justifiée... (et fixant Charles).... oui, seigneur, vous me justifierez.... (fièrement), c'est de vous que j'attends ma défense.... vous seul êtes en état de l'entreprendre; Levez-vous, Laurence, dit Antonio, tout ému.... levez-vous, et répondez plus juste, si vous voulez convaincre. Votre justification ne regarde pas mon pére, vous seule êtes en état de l'établir, et comment l'oserez-vous, après ce que j'ai vu? n'importe, répondez, étiez-vous ou non dans le jardin, il y a quelques

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

instans? — *Laurence :* j'y étais. — *Antonio :* vous y êtes-vous rendue seule? — *Laurence :* je n'y fus jamais de cette manière, Camille m'accompagnait, comme elle fait toujours. — *Antonio :* aviez-vous donné rendez-vous à quelqu'un dans cette promenade? — *Laurence :* à personne. — *Antonio :* qui donc a pu faire trouver Urbain dans le même lieu que vous? — *Laurence :* il est impossible que je puisse vous rendre compte de cela.... O! Charles, daignerez-vous l'expliquer à votre fils? — *Charles :* elle veut que je dise ce qui put l'entraîner au crime; je le dirai donc, mon fils, puisqu'elle l'exige. Dès le lendemain de votre mariage, cette créature perverse, ne cessa d'avoir des yeux pour Urbain; ils se sont écrit, je l'ai su, j'ai balancé pour vous l'apprendre.... était-ce à moi de vous la dénoncer?... j'ai rompu le commerce.... j'ai châtié Urbain, je l'ai menacé de toute ma colère; je respectais encore assez cette misérable pour ne pas lui parler de ses torts; j'imaginais qu'en contenant l'un

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

des deux, l'autre n'oserait faiblir.... ma bonté ma séduit, elle m'a trompé; arrête-t-on jamais une femme qui veut se perdre ! j'ai continué de les surveiller l'un et l'autre.... c'est Camille qui s'en est chargé, je ne voulais être instruit que par celle de ses femmes qui l'aimait le plus.... qui, ne l'ayant point quitté depuis son enfance, devait naturellement, ou l'accuser le moins, ou la défendre le mieux. C'est de Camille que j'ai su que cette intrigue commencée à Florence, se continuait dans cette campagne ; j'ai cru dès-lors devoir renoncer à toute considération, j'ai cru devoir vous avertir, je l'ai fait. Vous voyez comme elle se défend.... que voulez-vous davantage, mon fils, que vous faut-il de plus pour vous contraindre à punir cette malheureuse?... à venger votre honneur offensé ? Camille m'accuse, seigneur, dit Laurence à Charles, avec autant de surprise que de fierté ? Il faut l'entendre, dit Antonio, et s'adressant à la duegne : Vous à qui je me suis confié du soin de tout ce que j'aimais... ;

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

parlez, Laurence est-elle coupable? — *Camille :* seigneur..... — *Antonio :* parlez, vous dis-je, je le veux. — *Laurence :* répondez Camille, je l'exige aussi, quelle preuve avez-vous que je sois coupable? — *Camille :* madame peut-elle me faire cette question, après ce qu'elle sait elle-même, ignore-t-elle, ou ne se rappelle-t-elle plus qu'elle a voulu me charger de cette coupable correspondance, qu'elle m'a dit qu'elle était bien malheureuse de n'avoir pas connu le jeune Urbain avant Antonio, et que dès qu'il était d'une naissance qui pouvait assortir madame, elle n'eût jamais voulu d'autre époux. Exécrable créature, dit Laurence en voulant se précipiter sur cette femme et contenue par Charles, dans quel gouffre de l'enfer vas tu chercher les calomnies dont tu te souilles?... et se présentant à Antonio le sein découvert... Eh bien! seigneur, punissez-moi.... punissez-moi, dès l'instant, s'il est vrai que je sois aussi coupable qu'on ose me peindre à vos yeux....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

yeux... Voilà mon cœur, plongez y votre poignard, ne laissez pas subsister plus long-tems un monstre, qui a pu vous trahir à ce point; je ne suis plus digne que de votre haine et de votre vengeance... Arrachez-moi la vie, ou je vais moi-même prendre ce soin; et en prononçant ces paroles, elle se précipite sur le poignard d'Antonio; mais celui-ci s'opposant à cette fureur... Non Laurence, non lui dit-il, tu ne mourras point ainsi, il faut que tu sois réservée à de plus grandes douleurs... que chaque jour ton crime à tes yeux présenté, te fasse mieux sentir l'aiguillon du remords. — *Laurence :* Antonio, je ne suis point une adultère; au même instant où tu m'accuses, une secrète voix te parle en ma faveur... démêle la vérité... informe-toi; à quelque point que tu me croyes un monstre... il en respire ici de plus affreux que moi; connais-les avant de me condamner, démêle-les avant que de m'ôter ton cœur, et ne me méprise pas avant que d'être mieux éclairci; j'ai été au jardin, accompagnée

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de la seule Camille ; à peine étais-je arrivée sous le bosquet, qu'un assoupissement surnaturel est venu s'emparer de mes sens... On dit que tu m'as vue... que tu m'as vue dans les bras d'Urbain.... que tu as tué Urbain... j'ignore tout... je n'ai éprouvé que des rêves horribles, et le plus profond sommeil. — *Charles :* quelle effronterie ! Camille, auriez-vous plongé par quelque philtre, votre maîtresse dans cette létargie dont elle n'a pu se défendre... Urbain... le malheureux Urbain dénué de toute espèce de fortune, vous a-t il proposé de faire la votre pour obtenir de vous ce service ? et vous y êtes-vous prêtée ? — *Camille :* quelle que fortune que m'eût offert Urbain, seigneur, et m'eût-il rendue maîtresse d'un empire, eussai-je voulu l'obtenir au prix d'une telle infamie ?... mon âge... ma position, la confiance dont on m'honore dans cette maison, mon extrême attachement pour ma maîtresse, tout doit vous répondre de moi sans doute, et si vous cessiez de m'estimer, seigneur, je demanderais à me retirer sur-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le-champ. Que réponds-tu perfide, dit alors Antonio, en lançant des regards furieux sur Laurence, que réponds-tu à ces accusations où règnent la franchise et la vérité ? — *Laurence :* rien, seigneur, prononcez... ce n'était que de votre âme que j'attendais ma défense... prononcez, seigneur, j'ai tout dit, il me devient impossible d'ajouter à ma justification... tout parle contre moi... Antonio crédule, aime mieux m'accuser que d'ouvrir les yeux ; Antonio trompé par tout ce qui l'entoure, aime mieux croire ses plus dangereux ennemis que celle qui l'idolâtrera jusqu'au dernier soupir... je n'ai plus qu'à subir ma sentence... je n'ai plus qu'à prier mon époux... et celui qui aurait dû me servir de père... qui me charge quand il sait bien que je suis innocente, je n'ai plus qu'à les supplier l'un et l'autre de déterminer promptement mon sort. Ah ! Laurence, s'écria le jeune Strozzi en regardant encore avec tendresse, celle dont il se croyait si vivement outragé, Laurence est-ce donc là ce que tu m'avais juré dès

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mes plus tendres ans. Antonio, reprend Laurence avec vivacité, cède au mouvement qui te parle en ma faveur... N'arrête point ces larmes qui mouillent tes paupières, viens-les répandre dans mon sein... dans ce sein brûlé de ton amour... viens déchirer, si tu le veux, ce cœur que tu crois coupable, et qu'enflamme toujours ta tendresse... oui, j'y consens, anéantis des jours dont tu ne crois plus l'hommage digne de toi ; mais ne me laisse pas mourir dans l'affreuse idée d'être soupçonnée... d'être méprisée de mon époux... Pourquoi Urbain n'existe-t-il plus ?... moins fourbe... peut-être sa candeur ... Antonio que ne peux-tu m'entendre, pourquoi les expressions sont-elles enchaînées sur mes lèvres? pourquoi m'accuses-tu par préférence?... et qui doit t'aimer plus que moi ?

Mais Antonio n'entendait plus ces dernières paroles; entraîné par son père... convaincu du crime de sa femme, il va prononcer contre elle... il va, trop malheureusement séduit, consentir au

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

malheur de la plus vertueuse et de la plus infortunée des créatures.

Mon fils, dit Charles, cette jeune personne ne m'a jamais trompé, j'ai reconnu la fourberie de son caractère dès les premiers jours de son hymen. Bien moins ennemi des Médicis que ton oncle, je songeais à finir les troubles qui nous divisent, et qui déchirent le sein de la patrie, en te donnant une des nièces de Côme... il est encore tems ; c'est un ange de beauté, de douceur et de vertus ; mais il faudrait deux choses impossibles à obtenir de toi, que tu renonçasses à la vaine ambition qui t'aveugle... que content d'être le second dans Florence, tu laissasses le trône aux Médicis, qui maintenant soutenus par l'empereur, le conserveront infailliblement, et que tu susses te venger du monstre qui t'outrage. — L'immoler... moi, mon père, immoler Laurence!... elle qui malgré son crime, semble m'aimer encore avec autant d'ardeur! — Homme faible, des sentimens feints pour te mieux tromper, peuvent-ils t'en imposer toujours? Si

Laurence t'aimait, t'aurait-elle trahi? — La perfide, je ne lui pardonnerai de mes jours! — Et dans ce cas peux-tu la laisser vivre? dois-je le souffrir moi-même? puis-je permettre qu'une femme qui te déshonore trouve un asile dans ma maison?... et cette postérité que j'attends de toi... que je desire, qui doit faire ma consolation... peux-tu t'y soustraire mon fils?... il te faut une femme... il t'en faut une absolument, et ne pouvant en avoir deux, il faut donc sacrifier celle qui t'outrage, à celle de qui nous devons attendre notre mutuel bonheur. Que la femme que tu prendras soit le lien par lequel je voulais enchaîner la discorde et terminer nos différens, ou qu'une autre te convienne mieux, de toute manière, il te faut une épouse; ce devoir irrésistible est l'arrêt de Laurence. — Mais pouvons-nous prononcer seuls sur le sort de cette coupable? Assurément, dit Charles, il est inutile de publier notre infamie; et d'ailleurs la politique des princes sur cette matière, peut-elle jamais être celle des peuples? qu'espères-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tu de Laurence aujourd'hui ? revient-on jamais à la vertu, quand on s'est précipité si jeune dans le vice ? elle ne vivrait que pour perpétuer ton déshonneur, que pour multiplier tes chagrins, que pour te rendre chaque jour la fable et le mépris de nos compatriotes... Si tu règnes, Antonio!... éleveras-tu sur le trône de Florence celle qui souilla ton lit ? Pourras-tu présenter à l'hommage des peuples celle qui ne sera digne que de leur mépris ? Et cet amour que les sujets accordent si volontiers aux enfans de leur maître, oseras-tu l'exiger pour le résultat des honteux amours de ta perfide épouse ? Si les Florentins viennent à découvrir que l'enfant du Strozzi qu'ils auront couronné, n'est que le fruit illégitime de l'intempérance de sa mère, t'imagines-tu qu'ils en feront leur prince après toi ? Tu prépares dans tes états des discussions certaines, des révolutions inévitables, qui feront incessamment rentrer ta famille dans le néant, dont tu ne l'auras sorti qu'un jour. Ah! renonce à tes pro-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

jets d'ambition, si tu ne peux offrir au peuple, sur lequel tu prétends régner, une compagne qui en soit aussi digne que toi; mais que m'importent homme lâche et crédule, que m'importent ta honte et ta flétrissure! languis, languis en paix dans les fers où cette misérable te captive, aimes-là criminelle et coupable, respecte-la, t'accablant de sa haine et de son mépris... sois vil aux yeux de toute l'Europe, mais bannis de ce cœur faible l'ambition qu'en vain tu voudrais allier avec tant de bassesse; des sentimens de grandeur et de gloire peuvent-ils naître dans une âme de boue? Flétris-toi seul au moins, n'exige point que je partage ton déshonneur, n'imagine pas de m'y envelopper, je saurai fuir la présence d'un fils si peu digne de moi... expirer loin d'une infamie qu'il n'eut pas la force de venger.

De fausses larmes vinrent prêter encore plus d'énergie aux épouvantables discours de Charles; Antonio se laissa convaincre.... Laurence n'était plus sous ses yeux, tout la peignait infidelle; il

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

signa son arrêt. Il fut convenu, entre le père et le fils, que Camille serait chargé du soin de plonger la coupable dans l'éternelle nuit du tombeau; on statua que sa mort serait publiée comme le fruit d'une maladie; qu'Antonio irait finir la campagne commencée sous les ordres de son oncle, et qu'au retour, les deux frères conviendraient d'un nouveau mariage. Antonio aurait bien voulu voir encore une fois sa malheureuse épouse avant que de partir; un mouvement secret, dont il n'était pas maître, paraissait l'entraîner invinciblement vers cette victime infortunée de la scélératesse de Charles, mais il y résistait; son père avait soin de ne pas le quitter, et de le raffermir s'il chancelait. Antonio partit sans voir Laurence, il s'éloigna fondant en larmes.... tournant à chaque instant ses yeux sur le triste château qui allait servir de cercueil à celle qu'il avait tant aimée.... à celle qui était plus que jamais digne de tous les sentimens de son cœur.

Eh bien! Camille, dit Charles, dès

qu'il se vît certain du fruit de son forfait, elle nous appartient maintenant.... Ton imagination comprend elle-ce qui peut résulter de la situation où je la place!... et l'art avec lequel je me suis défait par les mains de mon fils, de ce complice mal-adroit, qui ne pouvait plus que me nuire, qu'en penses-tu? Mais écoute-moi, Camille, et continue de me servir avec le même zéle, si tu veux jouir de la fortune certaine que je t'assure; je ne veux pas devoir Laurence à la force; ce triomphe est trop faible pour mon cœur outragé, je veux la contraindre à me supplier d'être à elle.... je ne me rendrai qu'à ses instances, je veux qu'elle m'en fasse.... Ecoute-moi, Camille, je vais tout t'expliquer, tu vas voir combien ton secours m'est encore nécessaire. Laurence adore Antonio; c'est par cet amour même que tu dois te garder de détruire, que je vais l'obliger à me tout accorder. Il faut nourrir l'espoir dans ce cœur tout de feu; ton soin sera de l'embrâser sans cesse; nous allons consigner Laurence dans une prison de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mon château..... l'arrêt de son mari, dirons-nous, la condamne à la mort, ce n'est que par pitié que nous l'y soustrayons. Laurence devant périr, trouvera ce sort doux, en comparaison de celui qui lui était destiné ; là, tu l'entretiendras sans cesse de la possibilité de calmer son mari, et de faire éclater un jour son innocence aux yeux d'Antonio ; tu t'excuseras de lui avoir servi de délatrice, tu te rejeteras sur ce que tu as été toi-même dupe de tout ; en un mot, tu tâcheras de regagner sa confiance..... elle ne verra que toi, cela ne sera pas difficile ; tu ne cesseras de m'offrir comme le seul conciliateur qui puisse jamais réussir à lui rendre un jour le repos qu'elle a perdu. Elle te fera part de mes prétentions sur elle : elle n'a pas osé les dire à son mari, elle te les avouera, Camille ; de ces aveux-là même, naîtront tes séductions ; eh bien ! diras-tu, voilà les moyens de briser vos fers, ne résistez point aux vues de Charles, enchaînez-les par l'attrait des plaisirs, et ne doutez pas qu'un jour lui-même ne conduise Antonio

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à vos genoux ; tu attiseras sur-tout cette flamme dont elle brûle pour son mari, tu lui proposeras de te charger de ses lettres, tu modéreras toujours, en un mot, avec art, et cet amour pour mon fils, et la soumission que j'exige d'elle; de cette manière, mes vues seront remplies; elle m'invoquera pour finir son supplice, elle m'accordera tout pour revoir Antonio, elle exigera même que je me satisfasse, afin de la rendre plutôt à son époux..... et voilà le but de mes desirs.

Camille, aussi pervertie que son maître, ne s'effraya nullement de ces exécrables desseins, ces monstrueux discours ne la firent point frémir.... Stupide et méchante créature, qui ne sentait pas que les armes qu'elle allait aiguiser pouvaient la percer elle-même, et qu'avec un scélérat comme Strozzi.... (elle venait de le voir).... le complice avait autant à craindre que la victime, elle ne le vit pas, ou ne l'apperçut que trop tard ; c'est une permission de la providence, que l'aveuglement qui ac-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

compagne toujours le crime, et cette sécurité de celui qui s'y livre, devient l'arrêt du ciel, qui venge la nature.

Une prison est aussi-tôt préparée pour Laurence; Camille voulait qu'elle fût affreuse, Charles s'y oppose. Non, dit-il, ménageons nos coups par politique, ne frappons les plus forts qu'au besoin; je veux que Laurence trouve dans sa cellule tous les meubles qui peuvent adoucir sa situation, elle y sera splendidement servie, rien ne lui manquera.

Tout étant prêt dès le même soir, Strozzi, qui brûle d'être assuré de sa conquête, entre chez sa belle-fille, et lui déclare qu'il est muni de l'ordre de son mari de la faire mourir dans un bain. — Dans un bain, seigneur?... ce supplice est-il bien affreux? — C'est le moins douloureux de tous. — Oh! qu'importe, qu'importe, je n'ai plus de malheur à craindre, je n'ai plus de tourmens à redouter; la perte du cœur d'Antonio était le seul qui pût m'anéantir, je l'ai éprouvé dans toute son horreur; la vie m'est indifférente aujourd'hui, je

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

consens à la perdre.... Mais vous qui connaissiez aussi-bien mon innocence, d'où vient qu'il vous a plu de m'accuser.... de me couvrir de calomnies? pourquoi donc avez-vous souffert les atrocités de Camille? — Dès que vous eûtes connu mes desirs, que vous leur eûtes résisté avec tant de rigueur, pûtes-vous imaginer un instant que ma vengeance ne vous écraserait pas? — Vous me trompâtes donc bien cruellement, quand vous m'assurâtes que vos épreuves n'étaient que des piéges à ma vertu, dont le lustre ressortait avec plus d'éclat? — Ces récriminations deviennent superflues, il faut céder à votre étoile. — Ainsi donc je suis votre victime! C'est donc vous seul qui me sacrifiez.... vous dont j'attendais des secours dans mes jeunes ans, vous qui deviez assurer mes pas dans le sentier de la sagesse, vous qui deviez me tenir lieu du tendre père que m'ont ravi mes malheurs.... c'est vous, cruel, qui, parce que je n'ai plus d'appui dans le monde, qui, parce que je n'ai pas voulu céder au crime, allez

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

barbarement trancher mes tristes jours.... (et poursuivant avec des larmes), hélas! j'aurai bien peu vécu sans doute.... assez pourtant pour connaître les hommes et pour détester leurs horreurs.... O! mon pére, mon pére, daignez sortir du sein des morts.... que mes accens plaintifs puissent ranimer vos cendres, venez protéger encore une fois votre malheureuse Laurence.... venez la contempler sur le bord du cercueil, où tous les crimes réunis contre elle, la font descendre au printemps de ses jours.... vous l'éleviez, disiez-vous, pour s'asseoir sur un des plus beaux trônes de l'Italie, et vous n'avez fait que la vendre à des bourreaux. — Un moyen s'offre encore, pour vous sauver de l'infortune. — Un moyen, quel est-il? — Vous ne m'entendez pas, Laurence? — Ah! beaucoup trop, seigneur... mais n'espérez rien de l'état où vous me réduisez..... non, n'en attendez rien, Strozzi; je mourrai pure et innocente.... digne de toi, mon cher Antonio; cette idée me console, et j'aime mille fois mieux la mort à ce prix, qu'une vie in-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

fâme, qui m'avilirait à tes yeux. — Eh bien, Laurence, il faut me suivre. — Ne pourrais-je pas jouir des derniers adieux de mon époux?.... Pourquoi n'est-ce pas lui qui me donne la mort? elle serait moins affreuse pour moi, si je la recevais de sa main. — Il n'est plus ici. — Il est parti... sans me voir... sans écouter ma justification..... sans me permettre d'embrasser ses genoux!.... il est parti me croyant coupable,.... ô Charles..... Charles, vous n'avez plus la possibilité d'un tourment qui puisse déchirer mon cœur avec autant de furie.... frappez.... frappez, sans crainte, Antonio me méprise..... je n'ai plus que la mort à desirer, je la demande, je l'exige..... c'est au linceul à recevoir mes larmes, c'est à la tombe à les engloutir;..... (et après un accès de douleur affreux).... seigneur, continua cette infortunée, me sera-t-il permis d'avoir au moins en expirant le portrait d'Antonio sous mes yeux?... Ce portrait peint par Raphaël, dans des temps plus heureux pour moi.... cette image chérie que j'adore, et qui me

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rend aussi bien ses traits..... pourrai-je fixer mes derniers regards sur elle, et mourir en l'idolâtrant? — Ni ce portrait, ni la vie ne vous seront enlevés, Laurence, je vous dis qu'il faut me suivre, mais non pas à la mort. — Que ce soit au trépas, plutôt qu'à l'infamie, seigneur; souvenez-vous que je préfère la mort aux traitemens indignes que vous me destinez, sans doute. Entrez, Camille, dit Charles avec tranquillité, entrez, et conduisez vous-même votre maîtresse dans l'appartement qui lui est destiné, puisque sa défiance de moi, est encore plus affreuse, au moment même où je lui sauve la vie.

Laurence suivit Camille, et ne vit pas sans étonnement le nouveau séjour qu'on lui destinait..... Que veut-on faire de moi, s'écrie-t-elle, et pourquoi m'enfermer? Je suis innocente ou coupable, je ne mérite rien dans le premier cas; dans le second, je suis un monstre qu'il ne faut pas laisser vivre un instant. Que cette indulgence ne vous étonne, ni ne vous afflige, madame, répondit la duegne; je

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ne la vois que comme un augure très-favorable pour vous; Charles devenu le maître de votre destinée, Charles, qu'Antonio avait supplié de vous donner la mort, n'imagine ce moyen sans doute, que pour adoucir votre époux!..... que pour vous donner le temps de faire éclater votre innocence, et vous remettre ensuite avec lui. — Ce ne sont point là les desseins de Charles,... et qu'elle confiance puis-je prendre d'ailleurs, en celle qui les interprête....... en celle qui n'a payé mes bontés pour elle que par d'affreux mensonges et des calomnies... Perfide créature, toi seule es la cause de mes maux;.... ce n'est qu'à toi seule que je dois ma perte;.... quelles horreurs ne sont pas sorties de ta bouche! comment as-tu pu agir aussi indignement avec moi? — J'ai pu être trompée moi-même dans beaucoup de choses, madame, tout ceci est une énigme qu'il n'appartient qu'au temps de résoudre; que l'avenir seul vous occupe, songez que vous pouvez beaucoup, que vos jours, votre bonheur... que tout est en votre puissance....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

songez-y.... vous aimez Antonio, vous pouvez le revoir.... ô Laurence, Laurence! je n'en puis dire davantage: adieu.

Laurence très-agitée, passa huit jours dans cette situation, sans entendre parler ni de Camille, ni de son beau-père; elle était servie par un vieillard qui ne la laissait manquer de rien, mais duquel il était impossible de tirer aucune sorte d'éclaircissemens. Son état fut cruel pendant cette première partie de ses malheurs; la crainte, l'inquiétude.... le désespoir sur-tout, de ne plus se trouver peut être à même de prouver son innocence, le regret (à tel prix que cela eut pu être) de ne l'avoir pas fait éclater assez quand elle le pouvait, et d'avoir été contenue par des considérations trop délicates pour que le barbare qui la sacrifiait eût pu les sentir, tels étaient les sentimens confus qui la déchiraient tour-à-tour, tel était le cahos d'idées où flottait son imagination; l'infortunée se noyait dans ses larmes, elle les faisait couler avec une joie amère, sur ce portrait charmant d'un époux trop

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

crédule, trop prompt à l'accuser, et qu'elle n'adorait pas moins.

Comme rien encore ne lui était refusé, elle profita, dans des momens de calme, de ses talens pour adoucir ses maux; elle fit de sa main la copie de ce portrait si cher, et transcrivit de son sang au bas, ces vers que Pétrarque, son auteur favori, avait fait pour celui de Laure (1).

Però che'n vista ella (*) si mostra umile,
Prommettendomi pace nell' aspetto
Ma poi ch'i' vengo a ragionar con lei,
Benignamente assai par che m'ascolte;
Se risponder savesse a' detti miei.
Pigmalion, quanto lodar ti dei
Dell' immagine tua se mille volte
N'avesti quel ch'i' sol' una vorrei!

PÉTR., Son. 57.

(*) Ce féminin a rapport à l'image, et non pas à Laure à qui s'adressait Pétrarque; on n'a rien voulu changer au texte.

(1) Ce portrait de la belle Laure fut fait par le célèbre Simon de Sienne, élève du Giotto, que l'on peut regarder après le Cimabué comme le restaurateur de la peinture à Florence; ils furent l'un et l'autre les premiers qui firent refleurir en Italie cet art,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Camille parut le neuvième jour, et trouva sa maîtresse dans un grand abattement; elle lui fit sentir avec toute l'adresse dont sa fausseté la rendait susceptible, que le seul moyen qui put lui rester de rompre ses fers et d'être rendue à son mari, était de céder aux desirs de Charles: que ses titres vis-à-vis de vous, ne vous effrayent point madame, conti-

inconnu depuis les beaux siècles de Rome. Simon, pour plaire à son ami Pétrarque, multiplia beaucoup les portraits de Laure; il la peignit à Avignon, dans l'église de Notre-Dame de Dons, elle y est représentée vêtue de vert et délivrée du dragon, par Saint-Georges. On la voit également à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, une petite flamme lui sort de la poitrine; elle est de même vêtue de vert, avec des fleurs mêlées dans sa robe, et au nombre des femmes représentant les voluptés de ce monde. Simon la peignit encore à Sienne; là elle est en vierge, et c'est ce qui fit dire à quelques imbéciles, que l'objet célébré par Pétrarque était la Sainte-Vierge, mensonge absurde, suffisamment détruit de nos jours; ce n'était pas la Vierge que célébrait Pétrarque, mais Laure sous les traits de la Vierge.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nuait cette sirène, ce crime n'existe que par le mélange du même sang; mais ce ne sont ici que des liens de convention, vous ne tenez à Charles que par alliance. Ah! croyez-moi, ne balancez point, vous connaissez Charles, il n'est que trop certain qu'Antonio l'a laissé maître de vos jours, et je ne vous réponds pas des effets de sa vengeance, si vous continuez à l'irriter par des refus.

Mais aucun sophisme ne réussit; ces indignes propos révoltèrent Laurence, elle brava toutes les menaces, et rien ne put la déterminer. Camille, répondait en pleurant la jeune épouse de Strozzi, vous m'avez assez plongé dans le malheur, ne cherchez pas à m'y engloutir. De tous les fléaux qui m'écrasent, le plus affreux pour moi, serait de manquer à mon époux; non, Camille, non je ne conserverai point mes jours au prix d'un pareil crime De toute façon il faut que je périsse, mon arrêt est prononcé, je ne le sens que trop, la mort ne sera rien pour moi, si je la reçois innocente, elle me serait horrible, si j'étais coupable. —

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Vous ne mourrez pas Laurence ..... vous ne mourrez pas, je vous le jure, si vous accordez à Charles ce qu'il exige de vous ; je ne vous reponds de rien sans cela. — Eh bien! à supposer que je fusse assez faible pour céder à tes odieuses instances, et que je payasse ma liberté de mon honneur, t'imagines-tu malgré tes affreux raisonnemens, que j'oserais m'offrir à mon époux, souillée d'un crime aussi abominable.. En venant d'être la maîtresse du père, aurais-je le front de devenir la femme du fils? Crois-tu que cette horreur serait long-temps ignorée de lui; fussai-je même parvenue à vaincre toutes mes répugnances, de quel œil me verrait Antonio, quand il aurait su mon ignominie? Non, non, encore une fois Camille, j'aime mieux mourir honorée de lui, que de m'y conserver par une action faite pour mériter son mépris; c'est le cœur, c'est l'estime de mon époux qui font le charme de ma vie, toute la douceur en serait troublée, si je n'étais plus digne de l'un et de l'autre; dût-il même ignorer ce que j'aurais fait d'affreux pour me rendre à lui,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le trouble horrible de ma conscience ne me laisserait pas goûter un seul instant de calme, j'expirerais de même et dans un désespoir dont il aurait bientôt connu la source.

Ce ne fut pas sans d'affreux accès de fureur que Charles apprit le peu de succès des sollicitations de Camille; les obstacles conduisent à la cruauté dans une âme comme celle de Strozzi. Allons, dit Charles, changeons de route, ce que je n'obtiens pas de la ruse ... des tourmens me le vaudront peut-être; l'espoir la soutient, ses chimères la consolent, il faut en la traitant avec sévérité, anéantir toutes ses illusions ... elle me détestera, que m'importe.... elle me hait déjà..... Camille il faut la mettre dans une prison plus affreuse, il faut lui ôter toutes les douceurs dont elle jouit maintenant, lui arracher sur-tout ce portrait où elle puise les forces qui l'engagent à me résister, qui la console et la fortifie dans ses maux ... il faut lui rendre enfin sa situation si funeste, doubler tellement le poids

Bibliothèque nationale de France

poids de ses fers, qu'elle y succombe, où qu'elle m'implore.

La cruelle Camille exécute sur-le-champ les ordres de son maître, on traîne Laurence dans une chambre où pénètrent à peine les rayons du soleil, elle y est revêtue d'une robe noire ; on lui annonce qu'on n'entrera chez elle que tous les trois jours pour lui porter une nourriture bien inférieure à celle qu'elle a eue jusqu'alors. Ses livres, sa musique, les moyens de tracer ses idées, tout lui est ravi cruellement; mais quand Camille demande le portrait, quand elle veut l'enlever des mains de sa maîtresse, Laurence pousse des cris effrayans vers le Ciel — non, dit-elle, non, ne m'ôtez pas ce qui peut calmer mon sort, au nom de Dieu, ne me l'arrachez pas, prenez mes jours, vous en êtes les maîtres, mais que j'expire au moins sur ce portrait chéri, mon unique consolation est de lui parler, .. de le baigner à chaque instant de mes larmes... Ah ! ne me privez pas du seul bien qui me reste... je lui peins mes maux, il m'entend ... son doux regard les adou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cit, je le pénètre de mon innocence, il la croit, un jour rendu à mon époux, il lui dira ce que j'ai souffert, à qui m'adresserais-je si je ne l'avais plus..... ô Camille ne m'enlevez pas ce trésor.

Les ordres étaient précis, il fallut les exécuter; le portrait s'arrache de force, et Laurence s'évanouit. Tel est l'instant où Charles ose venir contempler sa victime ... la perfide, s'écrie-t-il, en tenant dans ses mains le portrait qu'on vient de lui remettre ... le voilà donc l'objet qui captive son cœur ... qui l'empêche de se rendre à moi, et jetant au loin ce bijou; mais que dis - je, hélas! que fais - je Camille? Sera-ce en la tourmentant que je pourrai fléchir sa haine?... Comme elle est belle ... et comme je l'idolâtre ..... ouvre les yeux Laurence, ose croire un moment ton époux à tes pieds, laisse-moi jouir de l'illusion ... Camille, pourquoi ne saisirais - je pas cet instant?.... qui empêche?...Non, non je veux exciter son courroux encore mieux, ne pouvant allumer son amour. Elle ne serait pas

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

assez malheureuse, si je n'en triomphais que dans les bras du sommeil.

Charles se retire; Camille à force de soins ranime les sens de sa maîtresse, et l'abandonne à ses réflexions.

Quand Laurence voit Camille entrer le troisième jour ensuite, elle étend les bras vers cette furie, elle la conjure d'obtenir sa mort; pourquoi veut-on me conserver plus long-temps dit-elle; puisqu'il est sûr que je n'accorderai jamais ce qu'on exige de moi? Qu'on abrége mes jours, je le demande avec instance; où surmontant à la fin les principes de religion qui m'ont retenus jusqu'ici, je me détruirai certainement moi-même; mes maux sont trop affreux pour que je puisse les endurer plus long-temps; dites à Charles qui se plaît à me faire souffrir, que le bonheur qu'il goûte est prêt à s'éteindre, que je le supplie de m'en sacrifier les derniers instans, en me plongeant tout de suite au tombeau.

Camille ne répond que par de nouvelles séductions; il n'est rien qu'elle ne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mette encore en usage; elle développe près de sa jeune maîtresse la plus adroite éloquence du crime, mais sans réussir; Laurence persiste à demander la mort, et seulement quelques secours religieux, si l'on veut les lui accorder. Charles prévenu par Camille, ose rentrer dans ce lieu d'horreur. Plus de pitié, dit-il à sa victime, mais apprends que tu ne périras pas seule; il est là ton indigne époux, et le sort qui l'attend, est le même que celui qui va t'arracher la vie, sa mort précédera la tienne; adieu, tu n'as plus qu'un instant à vivre... il se retire.

Dés que Laurence est seule, elle se livre aux égaremens les plus affreux... Cher époux, s'écrie-t-elle, tu mourras, mon bourreau me l'a dit; mais ce sera du moins près de moi... tu sauras peut-être que j'étais faussement accusée; nous volerons ensemble aux pieds d'un Dieu qui nous vengera; si le bonheur n'a pu luire à nos yeux sur la terre, nous le retrouverons dans le sein de ce Dieu juste, toujours ouvert aux malheureux.. Tu m'aimes, Antonio, tu m'aimes en-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

core, j'ai toujours dans mon cœur ces derniers regards que tu daignas jeter sur moi quand tu t'arrachas de mes bras... On t'aveuglait, on te séduisait, Antonio, je te pardonne; puis-je entrevoir tes torts quand mon âme s'occupe de toi; elle sera pure cette âme, elle sera digne de la tienne, je ne me serai point conservée par un forfait horrible, je n'aurai pas mérité ton mépris... mais s'il était vrai que tes jours fussent au prix du crime qu'on exige... s'il était vrai que je pusse te sauver en cédant... Non, tu ne le voudrais pas, Antonio, la mort t'effrayerait moins que l'infidélité de ta Laurence... Ah! renonçons ensemble à ces liens terrestres qui ne nous captivent que sur un océan de douleurs, brisons-les puisqu'il le faut, et périssons tous deux au sein de la vertu. Cette infortunée se jette à terre après cette invocation, elle y reste... elle y demeure inanimée, jusqu'à l'instant où son cachot se r'ouvre.

Cet intervalle avait été rempli par un événement singulier; Charles s'était

déterminé à deux crimes à-la-fois, à celui de ne pas attendre plus long-tems pour consommer ses projets sur l'épouse de son fils, que la force allait lui soumettre, puisqu'il lui devenait impossible de réussir autrement ; et à celui d'ensevelir la mémoire de toutes ses horreurs en se débarrassant du deuxième complice qui le servait. Il avait empoisonné Camille ; mais cette nouvelle victime n'avait pas plutôt senti les atteintes du venin, que le remords était venu la déchirer ; profitant de ses dernières forces, elle s'était hâté d'écrire à Antonio : elle lui dévoilait les trames de son père, lui demandait pardon d'avoir aidé à les ourdir, lui apprenait que Laurence respirait encore, qu'elle était innocente, et lui conseillait de ne pas perdre un instant pour venir l'arracher aux flétrissures et à la mort qui l'attendait inévitablement. Camille avait trouvé le secret de faire passer sa lettre au camp de Louis, et n'était venu s'étendre sur son lit de mort qu'après avoir calmé sa conscience par cette démarche ; Charles
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qui l'ignore, n'en suit pas moins ses desseins ; il se prépare à les exécuter.

Il est nuit ; le scélérat une lampe à la main, pénètre dans le cachot de sa fille, Laurence est à terre, elle y est étendue presque sans vie ; voilà l'objet... l'objet de la plus tendre compassion sur lequel ce monstre ose soupçonner d'exécrables plaisirs... il contemple cette infortunée.... mais le ciel est las de ses crimes, tel est l'instant qu'il choisit enfin pour poser un terme aux exécrations de cette bête farouche... Un bruit affreux se fait entendre... c'est Louis... c'est Antonio, tous deux se précipitent sur ce criminel ; Louis veut le poignarder, Antonio détourne le fer qui menace la vie de l'auteur de ses jours, laissons-le vivre, dit le généreux Antonio, voilà celle qui m'est chère, et je la retrouve innocente, laissons exister son bourreau, il sera bien plus malheureux que si nous lui ravissions le jour. J'en suis assez pénétré pour ne pas vous laisser cette jouissance, dit le féroce Charles en se poignardant lui même... O mon père, s'é-

F 4

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cria Antonio, voulant garantir encore une fois la vie de cet infortuné. Non, laisse-le, dit Louis, voilà comme devraient périr tous les traîtres; celui-ci n'eût vécu que pour redevenir encore l'horreur du monde et de sa famille, qu'il retourne aux enfers, dont il ne s'échappa que pour notre malheur, qu'il y retourne effrayer, s'il se peut, les ombres du Stix, par l'affreux récit de ses crimes, qu'il en soit repoussé comme il l'est de nous; c'est le dernier tourment que je lui souhaite.

Laurence est enlevée de son cachot... à peine peut-elle suffire à la surprise d'un tel événement. Des larmes, dans les bras de son cher époux, deviennent les seules expressions qui lui soient permises, dans l'état violent où elle se trouve.

Des embrassemens, des félicitations lui font bientôt oublier ses malheurs, et ce qui les efface entièrement de son âme innocente et pure, c'est la félicité qui l'entoure... c'est le bonheur que répandit sur elle ce vertueux époux, pendant les

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

quarante années que la Toscane put jouir de l'orgueil de posséder encore dans son sein une femme, à-la-fois si belle, si vertueuse, et si digne à tant de titres, de l'amour, du respect, et de la vénération des hommes.

NOTE.

C'est peut-être faire quelque plaisir aux amateurs de la poesie italienne, que de rétablir en entier ici le 57e. sonnet de Pétrarque, dont nous n'avions pu adapter que la moitié à notre sujet; on y verra que les premiers vers de ce sonnet prouvent la vérité de la note placée au bas, c'était à l'occasion de ce sonnet que le Vasari disait :

« Quel bonheur pour un peintre, quand il peut se » rencontrer avec un grand poéte ; il lui fera un petit » portrait qui ne durera qu'un certain nombre d'an- » nées, parce que la peinture est sujette à toute sorte » d'accidens, et il aura pour récompense des vers qui » dureront toujours, parce que le temps n'a point de » prise sur eux; Simon fut fort heureux de trouver » Pétrarque à Avignon. Un portrait de Laure lui a » valu deux sonnets qui le rendront immortel, ce que » toutes ses peintures n'auraient pu faire ».

Et voilà comme dans le siècle de la renaissance des arts, ceux qui les cultivaient, savaient établir entre eux une juste hiérarchie et se rendre une mutuelle justice; trouverait-on cette bonne-foi.... cette précieuse candeur aujourd'hui ?

Voici le sonnet dont il s'agit, avec une traduction littérale en vers français ; elle est bien loin d'atteindre à son original ; mais les gens de lettres savent que la poésie italienne ne se traduit point.

SONNET.

Quando giunse a Simon l'alto concerto
Ch'a mio nome gli pose in man lo stile;
S'avesse dato all' opera gentile
Con la figura voce, ed intellecto;
Di sospir molti mi s gombrava il petto:
Che cio altri han più caro, a me fan vile:

Pero ch'a vista ella si mostra umile,
Promettendomi pace nell' aspetto
Ma poi ch' i' vengo a raggionare con lei;
Benignamente assai par che m'ascolte
Se risponder s'avesse a' detti miei.
Pigmalion, quanto lodar' ti dei
Dell' imagine tua, se mille volte
N' avesti quel ch'i' sol' una vorreit

Traduction.

Lorsque Simon à ma prière,
Fit ce portrait si ressemblant;
A cette image qui m'est chère,
S'il eût donné la voix, le sentiment,
Ah! qu'il m'eût épargné de soupirs et de larmes!
Laure dans ce portrait déployant mille charmes,
Me traite avec douceur et m'annonce la paix:
Si j'ose lui parler, je crois voir dans ses traits,
Qu'elle est sensible à mes alarmes;
Pour me répondre, hélas! il lui manque la voix.
Heureux Pigmalion! tu reçus mille fois,
Cette faveur de ton ouvrage,
Qu'une seule fois je voudrais
Obtenir de ma chère image. (1)

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque, tome 1, page 400.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ERNESTINE,

NOUVELLE SUÉDOISE.

Après l'Italie, l'Angleterre et la Russie, peu de pays en Europe me paraissaient aussi curieux que la Suède; mais si mon imagination s'allumait au desir de voir les contrées célèbres dont sortirent autrefois les Alaric, les Attila, les Théodoric, tous ces héros enfin qui, suivis d'une foule innombrable de soldats, surent apprécier l'aigle impérieux dont les ailes aspiraient à couvrir le monde, et faire trembler les Romains aux portes même de leur capitale; si d'autre part mon âme brûlait du desir de s'enflammer dans la patrie des Gustave-Vasa, des Christine et des Charles XII... tous trois fameux dans un genre bien

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

différens sans doute, puisque l'un (1) s'illustra par cette philosophie rare et précieuse dans un souverain, par cette prudence estimable qui fait fouler aux pieds les systêmes religieux, quand ils contrarient et l'autorité du gouvernement, à laquelle ils doivent être subordonnés, et le bonheur des peuples, unique objet de la législation: la seconde par cette grandeur d'âme, qui fait préférer la solitude et les lettres au vain éclat du trône.... et le troisième par ces vertus héroïques, qui lui méritèrent à jamais le surnom d'Alexandre; si tous ces différens objets m'animaient, dis-je, combien ne desirais-je pas avec plus d'ardeur encore, d'admirer ce peuple sage, vertueux, sobre et magnanime,

(1) Gustave Vasa, ayant vu que le clergé romain naturellement despote et séditieux, empiétait sur l'autorité royale, et ruinait le peuple par ses vexations ordinaires, quand on ne le morigine pas, introduisit le luthérianisme en Suède, après avoir fait rendre au peuple les biens immenses que lui avaient dérobés les prêtres.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qu'on peut appeller le modèle du nord.

Ce fut dans cette intention que je partis de Paris le 20 juillet 1774, et après avoir traversé la Hollande, la Westphalie et le Dannemark, j'arrivai en Suède vers le milieu de l'année suivante.

Au bout d'un séjour de trois mois à Stockholm, mon premier objet de curiosité se porta sur ces fameuses mines, dont j'avais tant lu de descriptions, et dans lesquelles j'imaginais rencontrer peut-être quelques aventures semblables à celles que nous rapporte l'abbé Prévot, dans le premier volume de ses anecdotes; j'y réussis.... mais quelle différence!...

Je me rendis donc d'abord à Upsal, située sur le fleuve de Fyris, et qui partage cette ville en deux. Long-temps la capitale de la Suède, Upsal en est encore aujourd'hui la ville la plus importante, après Stockholm. Après y avoir séjourné trois semaines, je me rendis à Falhum, ancien berceau des Scythes, dont ces habitans de la capitale de la Dalécarlie conservent encore les mœurs et le costume. Au sortir de Falhum, je gagnai la

mine de Taperg, l'une des plus considérables de la Suède.

Ces mines, long-temps la plus grande ressource de l'état, tombèrent bientôt dans la dépendance des Anglais, à cause des dettes contractées par les propriétaires avec cette nation, toujours prête à servir ceux qu'elle imagine pouvoir engloutir un jour, après avoir dérangé leur commerce ou flétri leur puissance, au moyen de ses prêts usuraires.

Arrivé à Taperg, mon imagination travailla avant que de descendre dans ces souterrains, où le luxe et l'avarice de quelques hommes savent en engloutir tant d'autres.

Nouvellement revenu d'Italie, je me figurais d'abord que ces carrières devaient ressembler aux catacombes de Rome ou de Naples; je me trompais; avec beaucoup plus de profondeur, j'y devais trouver une solitude moins effrayante.

On m'avait donné à Upsal un homme fort instruit pour me conduire, cultivant les lettres et les connaissant bien. Heu-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

reusement pour moi, Falkeneim (c'était son nom) parlait on ne saurait mieux l'allemand et l'anglais, seuls idiômes du nord, par lesquels je pus correspondre avec lui; au moyen de la première de ces langues, que nous préférâmes l'un et l'autre, nous pûmes converser sur tous les objets, et il me devint facile d'apprendre de lui l'anecdote, que je vais incessamment rapporter.

A l'aide d'un panier et d'une corde, machine disposée de façon à ce que le trajet se fasse sans aucun danger, nous arrivâmes au fond de cette mine, et nous nous trouvâmes en un instant à cent-vingt toises de la surface du sol. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis là, des rues, des maisons, des temples, des auberges, du mouvement, des travaux, de la police, des juges, tout ce que peut offrir enfin le bourg le plus civilisé de l'Europe.

Après avoir parcouru ces habitations singulières, nous entrâmes dans une taverne, où Falkeneim obtint de l'hôte tout ce qu'il fallait pour se rafraîchir; d'assez bonne bierre, du poisson sec, et

une sorte de pain suédois fort en usage à la campagne, fait avec les écorces du sapin et du bouleau, mêlées à de la paille, à quelques racines sauvages, et paîtries avec de la farine d'avoine; en faut-il plus pour satisfaire au véritable besoin? Le philosophe qui court le monde pour s'instruire, doit s'accommoder de toutes les mœurs, de toutes les religions, de tous les temps, de tous les climats, de tous les lits, de toutes les nourritures, et laisser au voluptueux indolent de la capitale ses préjugés.... son luxe.... ce luxe indécent qui, ne contentant jamais les besoins réels, en crée chaque jour de factices aux dépends de la fortune et de la santé.

Nous étions sur la fin de notre repas frugal, lorsqu'un des ouvriers de la mine, en veste et culotte bleues, le chef couvert d'une mauvaise petite perruque blonde, vint saluer Falkeneim en suédois; mon guide ayant répondu en allemand par politesse pour moi, le prisonnier (car c'en était un) s'entretint aussitôt dans cette langue. Ce malheureux

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

voyant que le procédé n'avait que moi pour objet, et croyant reconnaître ma patrie, me fit un compliment français, qu'il débita très-correctement, puis il s'informa de Falkeneim, s'il y avait quelques nouvelles à Stockholm; il nomma plusieurs personnes de la cour, parla du roi, et tout cela avec une sorte d'aisance et de liberté qui me le firent considérer avec plus d'attention. Il demanda à Falkeneim s'il n'imaginait pas qu'il y eût un jour quelque rémission pour lui, à quoi mon conducteur lui répondit d'une façon négative, en lui serrant la main avec affliction; aussi-tôt le prisonnier s'éloigna, le chagrin dans les yeux, et sans vouloir rien accepter de nos mets, quelques instances que nous lui en fissions. Un instant après il revint, et demanda à Falkeneim s'il voudrait bien se charger d'une lettre qu'il allait se presser d'écrire; mon compagnon promit tout, et le prisonnier sortit.

Dès qu'il fut dehors; quel est cet homme, dis-je à Falkeneim? Un des premiers gentilshommes de Suède, me ré-

pondit-il. — Vous m'étonnez. — Il est bien heureux d'être ici, cette tolérance de notre souverain pourrait se comparer à la générosité d'Auguste envers Cinna. Cet homme que vous venez de voir, est le comte Oxtiern, l'un des sénateurs le plus contraire au roi dans la révolution de 1772. (1) Il s'est rendu depuis que tout est calme, coupable de crimes sans exemple. Dès que les loix l'eurent condamné, le roi se ressouvenant de la haine qu'il lui avait montré jadis, le fit venir, et lui dit : « Comte, mes juges vous livrent » à la mort... vous me proscrivites aussi » il y a quelques années, c'est ce qui » fait que je vous sauve la vie ; je veux » vous faire voir que le cœur de celui » que vous ne trouviez pas digne du » trône, n'était pourtant pas sans vertu ». Oxtiern tombe aux pieds de Gustave, en versant un torrent de larmes; je voudrais qu'il me fût possible de vous

(1) Il est bon de se rappeller ici, que dans cette révolution le roi était du parti populaire, et que les sénateurs étaient contre le peuple et le roi.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sauver tout-à-fait, dit le prince en le relevant, l'énormité de vos actions ne le permet pas ; je vous envoye aux mines, vous ne serez pas heureux, mais au moins vous existerez... retirez-vous; on amena Oxtiern en ces lieux, vous venez de l'y voir ; partons, ajouta Falkeneim, il est tard, nous prendrons sa lettre en passant. O monsieur, dis-je alors à mon guide, dussions-nous passer huit jours ici, vous avez trop irrité ma curiosité, je ne quitte point les entrailles de la terre, que vous ne m'ayez appris le sujet qui y plonge à jamais ce malheureux; quoique criminel, sa figure est intéressante ; il n'a pas quarante ans cet homme?... je voudrais le voir libre, il peut redevenir honnête. — Honnête, lui?... jamais... jamais. — De grâce, monsieur, satisfaite-moi. — J'y consens, reprit Falkeneim, aussi bien ce délai lui donnera le temps de faire ses dépêches ; faisons lui dire de ne se point presser, et passons dans cette chambre du fond, nous y serons plus tranquilles qu'au bord de la rue... je suis pourtant

fâché de vous apprendre ces choses, elles nuiront au sentiment de pitié que ce scélérat vous inspire, j'aimerais mieux qu'il n'en perdît rien, et que vous restassiez dans l'ignorance. Monsieur, dis-je à Falkeneim, les fautes de l'homme m'apprennent à le connaître, je ne voyage que pour l'étudier; plus il s'est écarté des digues que lui imposent les loix ou la nature, plus son étude est intéressante, et plus il est digne de mon examen et de ma compassion. La vertu n'a besoin que de culte, sa carrière est celle du bonheur... elle doit l'être, mille bras s'ouvrent pour recevoir ses sectateurs, si l'adversité les poursuit. Mais tout le monde abandonne le coupable... on rougit de lui tenir, ou de lui donner des larmes, la contagion effraye, il est proscrit de tous les cœurs, et on accable par orgueil, celui qu'on devrait secourir par humanité. Où donc peut être, monsieur, un mortel plus intéressant, que celui, qui du faîte des grandeurs, est tombé tout-à-coup dans un abîme de maux, qui né pour les faveurs de la

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

fortune, n'en éprouve plus que les disgrâces... n'a plus autour de lui que les calamités de l'indigence, et dans son cœur que les pointes acérées du remords, ou les serpens du désespoir? Celui-là seul, mon cher, est digne de ma pitié; je ne dirai point comme les sots... *c'est sa faute*, ou comme les cœurs froids qui veulent justifier leur endurcissement, *il est trop coupable*. Eh! que m'importe ce qu'il a franchi, ce qu'il a méprisé, ce qu'il a fait, il est homme, il dut être faible... il est criminel, il est malheureux, je le plains... Parlez Falkeneim, parlez, je brûle de vous entendre; et mon honnête ami prit la parole dans les termes suivans:

« Vers les premières années de ce siècle, un gentilhomme de religion romaine, et de nation Allemande, pour une affaire qui était bien loin de le déshonorer, fut obligé de fuir sa patrie; sachant que quoique nous ayons abjuré les erreurs du papisme, elles sont néanmoins tolérées dans nos provinces, il arriva à Stockholm. Jeune et bien fait, aimant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le militaire, plein d'ardeur pour la gloire, il plut à Charles XII, et eut l'honneur de l'accompagner dans plusieurs de ses expéditions; il était à la malheureuse affaire de Pultava, suivit le roi dans sa retraite de Bender, y partagea sa détention chez le Turc, et repassa en Suède avec lui. En 1718, lorsque l'état perdit ce héros sous les murs de Frédérikshall, en Norvége, Sanders (c'est le nom du gentilhomme dont je vous parle) avait obtenu le brevet de colonel, et c'est en cette qualité qu'il se retira à Nordkoping, ville de commerce, située à quinze lieues de Stockholm, sur le canal qui joint le lac Véter, à la mer Baltique, dans la province d'Ostrogothie. Sanders se maria, et eut un fils que Frédéric Ier. et Adolphe Frédéric, accueillirent de même; il s'avança par son propre mérite, obtint le grade de son père, et se retira, quoique jeune encore, également à Nordkoping, lieu de sa naissance, où il épousa comme son père, la fille d'un négociant peu riche, et qui mourut douze années après avoir

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mis au monde Ernestine, qui fait le sujet de cette anecdote. Il y a trois ans que Sanders pouvait en avoir environ quarante-deux, sa fille en avait seize alors, et passait avec juste raison pour une des plus belles créatures qu'on eût encore vu en Suède; elle était grande, faite à peindre; l'air noble et fier, les plus beaux yeux noirs, les plus vifs, de très-grands cheveux de la même couleur, qualité rare dans nos climats; et malgré cela, la peau la plus belle et la plus blanche; on lui trouvait un peu de ressemblance avec la belle comtesse de Sparre, l'illustre amie de notre savante Christine, et cela était vrai.

La jeune Sanders n'était pas arrivée à l'âge qu'elle avait, sans que son cœur eût déjà fait un choix; mais ayant souvent entendu dire à sa mère combien il était cruel pour une jeune femme qui adore son mari, d'en être à tout instant séparée par les devoirs d'un état qui l'enchaîne, tantôt dans une ville, et tantôt dans une autre, Ernestine avec l'approbation de son père, s'était déterminée

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

en faveur du jeune Herman (1) de la même religion qu'elle, et qui se destinant au commerce, se formait à cet état dans les comptoirs du sieur Scholtz, le plus fameux négociant de Nordkoping, et l'un des plus riches de la Suède.

Herman était d'une famille de ce même état; mais il avait perdu ses parens fort jeune, et son père en mourant l'avait recommandé à Scholtz son ancien associé; il habitait donc ce logis, et en ayant mérité la confiance par sa sagesse et son assiduité, il était, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans, à la tête des fonds et des livres de cette maison, lorsque le chef mourut sans enfans. Le jeune Herman se trouva dès-lors sous la dépendance de la veuve, femme arrogante, impérieuse, et qui, malgré toutes les recommandations de son époux, relatives à Herman, parais-

(1) Il est essentiel de prévenir que toutes les lettres se prononcent dans les noms du Nord, que l'on ne dit point négligemment Herman, Sander, Scholt, mais qu'il faut dire comme s'il y avait Hermane, Sander-*ce*, Scholt-*ce*, etc.

sait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sait très-résolue à se défaire de ce jeune homme, s'il ne répondait pas incessamment aux vues qu'elle avait formées sur lui. Herman absolument fait pour Ernestine, aussi bel homme pour le moins qu'elle était belle femme, l'adorant autant qu'il en était chéri, pouvait sans doute inspirer de l'amour à la veuve Scholtz, femme de quarante ans, et très-fraîche encore : mais ayant le cœur engagé, rien de plus simple qu'il ne répondit point à cette prévention de sa patrone, et que quoiqu'il se doutât de l'amour qu'elle avait pour lui, il affecta prudemment de ne s'en point appercevoir.

Cependant cette passion alarmait Ernestine Sanders ; elle connaissait madame Scholtz pour une femme hardie, entreprenante, d'un caractère jaloux, emporté ; une telle rivale l'inquiétait prodigieusement. Il s'en fallait bien d'ailleurs qu'elle fût pour Herman un aussi bon parti que la Scholtz, rien de la part du colonel Sanders, quelque chose à la vérité du côté de la mère ; mais cela pou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vait-il se comparer à la fortune considérable que la Scholtz pouvait faire à son jeune caissier ?

Sanders approuvait le choix de sa fille ; n'ayant d'autre enfant qu'elle, il l'adorait, et sachant qu'Herman avait du bien, de l'intelligence, de la conduite, et que de plus il possédait le cœur d'Ernestine, il était loin d'apporter obstacle à un arrangement aussi convenable ; mais la fortune ne veut pas toujours ce qui est bien. Il semble que son plaisir soit de troubler les plus sages projets de l'homme, afin qu'il puisse retirer de cette inconséquence, des leçons faites, pour lui apprendre à ne jamais compter sur rien dans un monde, dont l'instabilité et le désordre sont les loix les plus sûres.

Herman, dit un jour la veuve Scholtz au jeune amant d'Ernestine, vous voilà suffisamment formé dans le commerce pour prendre un parti ; les fonds que vos parens vous laissèrent, ont, par les soins de mon époux et les miens, profité plus qu'il ne faut pour vous mettre maintenant à votre aise ; prenez une maison,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mon ami, je veux me retirer bientôt, nous ferons nos comptes au premier moment. A vos ordres, madame, dit Herman; vous connaissez ma probité, mon désintéressement, je suis aussi tranquille sur les fonds que vous avez à moi, que vous devez l'être sur ceux que je régis chez vous. — Mais, Herman, n'avez-vous donc aucun projet d'établissement? — Je suis jeune encore, madame. — Vous n'en êtes que plus propre à convenir à une femme sensée; je suis certaine qu'il en est dont vous feriez bien sûrement le bonheur. — Je veux avoir une fortune plus considérable avant que d'en venir là. — Une femme vous aiderait à la faire. — Quand je me marierai, je veux qu'elle soit faite, afin de n'avoir plus à m'occuper que de mon épouse et de mes enfans. — C'est-à-dire qu'il n'est aucune femme que vous ayez distinguée d'une autre? — Il en est une dans le monde que je chéris comme ma mère, et mes services sont voués à celle-là, aussi longtemps qu'elle daignera les accepter. — — Je ne vous parle point de ces senti-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mens, mon ami, j'en suis reconnaissante, mais ce ne sont pas ceux-là qu'il faut en mariage, Herman, je vous demande si vous n'avez pas en vue quelque personne avec laquelle vous vouliez partager votre sort? — Non, madame. — Pourquoi donc toujours chez Sanders? qu'allez-vous éternellement faire dans la maison de cet homme? il est militaire, vous êtes commerçant; voyez les gens de votre état, mon ami, et laissez ceux qui n'en sont pas. — Madame sait que je suis catholique, le colonel l'est aussi, nous nous réunissons pour prier.... pour aller ensemble aux chapelles qui nous sont permises. — Je n'ai jamais blâmé votre religion, quoique je n'en soie pas; parfaitement convaincue de l'inutilité de toutes ces fadaises, de quelque genre quelles pussent être, vous savez, Herman, que je vous ai toujours laissé très-en paix sur cet article. — Eh bien! madame, la religion.... voilà pourquoi je vais quelquefois chez le colonel. — Herman, il est une autre cause à ces visites fréquentes, et vous me la cachez, vous aimez Ernes-
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tine.... cette petite fille qui, selon moi, n'a ni figure ni esprit, quoique toute la ville en parle comme d'une des merveilles de la Suède.... oui, Herman, vous l'aimez.... vous l'aimez, vous dis-je, je le sais. — Mademoiselle Ernestine Sanders pense bien à moi, je crois, madame.... sa naissance.... son état.... Savez-vous, madame, que son ayeul, le colonel Sanders, ami de Charles XII, était un très-bon gentilhomme de Westphalie. — Je le sais. — Eh bien ! madame, ce parti-là saurait-il donc me convenir ? — Aussi vous assurai-je, Herman, qu'il ne vous convient nullement; il vous faut une femme faite, une femme qui pense à votre fortune, et qui la soigne, une femme de mon âge et de mon état en un mot. Herman rougit, il se détourne.... Comme dans ce moment on apportait le thé, la conversation fut interrompue, et Herman, après le déjeûner, va reprendre ses occupations.

O ! ma chère Ernestine, dit le lendemain Herman à la jeune Sanders, il n'est que trop vrai que cette cruelle femme

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

a des vues sur moi, je n'en puis plus douter; vous connaissez son humeur, sa jalousie, son crédit dans la ville (1); Ernestine, je crains tout, et comme le colonel entrait, les deux amans lui firent part de leurs appréhensions.

Sanders était un ancien militaire, un homme de fort bon sens, qui ne se souciant pas de se faire des tracasseries dans la ville, et voyant bien que la protection qu'il accordait à Herman allait attirer contre lui la Scholtz et tous les amis de cette femme, crut devoir conseiller aux jeunes gens de céder aux circonstances; il fit entrevoir à Herman que la veuve dont il dépendait, devenait au fond un bien meilleur parti qu'Ernestine, et qu'à son âge, il devait estimer infiniment plus les richesses que la figure. Ce n'est pas, mon cher, continua le colonel, que je vous refuse ma fille.... je vous connais...

(1) Nordkoping est une ville absolument de commerce, où parconséquent une femme comme madame Scholtz à la tête d'une des plus riches maisons de la Suède, devait tenir le premier rang.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

je vous estime, vous avez le cœur de celle que vous adorez, je consens donc à tout, sans doute, mais je serais désolé de vous avoir préparé des regrets; vous êtes jeunes tous deux, on ne voit que l'amour à votre âge, on s'imagine qu'il doit nous faire vivre; on se trompe, l'amour languit sans la richesse, et le choix qu'il a dirigé seul, est bientôt suivi de remords. Mon père, dit Ernestine, en se jetant aux pieds de Sanders.... respectable auteur de mes jours, ne m'enlevez pas l'espérance d'être à mon cher Herman, vous me promîtes sa main dès l'enfance.... cette idée fait toute ma joie, vous ne me l'arracheriez pas sans me causer la mort; je me suis livrée à cet attachement, il est si doux de voir ses sentimens approuvés de son père; Herman trouvera dans l'amour qu'il a pour moi, toute la force nécessaire à résister aux séductions de la Scholtz.... O! mon père, ne nous abandonnez pas. Relève-toi, ma fille, dit le colonel, je t'aime.... je t'adore.... puisqu'Herman fait ton bonheur, et que vous vous convenez tous deux, ras-

sure-toi, chère fille, tu n'auras jamais d'autre époux.... et dans le fait, il ne doit rien à cette femme; la probité.... le zèle d'Herman, l'acquittent du côté de la rcconnaissance, il n'est pas obligé de se sacrifier pour lui plaire.... mais il faudrait tâcher de ne se brouiller avec personne.... Monsieur, dit Herman, en pressant le colonel dans ses bras, vous qui me permettez de vous nommer mon père, que ne vous dois-je pas pour les promesses qui viennent d'émaner de votre cœur?... oui, je mériterai ce que vous faites pour moi; perpétuellement occupé de vous et de votre chère fille, les plus doux instans de ma vie s'emploieront à consoler votre vieillesse... mon père, ne vous inquiétez pas... nous ne nous ferons point d'ennemis, je n'ai contracté aucun engagement avec la Scholtz; en lui rendant ses comptes dans le meilleur ordre, et lui redemandant les miens, que peut-elle dire?... Ah! mon ami, tu ne connais pas les individus que tu prétends braver, reprenait le colonel agité d'une sorte d'inquiétude dont il n'était pas le maître;

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

il n'y a pas une seule espèce de crime qu'une méchante femme ne se permette quand il s'agit de venger ses charmes des dédains d'un amant; cette malheureuse fera retomber jusques sur nous, les traits envenimés de sa rage, et ce seront des cyprès qu'elle nous fera cueillir, Herman, au lieu des roses que tu espères.

Ernestine et celui qu'elle aimait, passèrent le reste du jour à tranquilliser Sanders, à détruire ses craintes, à lui promettre le bonheur, à lui en présenter sans cesse les douces images; rien n'est persuasif comme l'éloquence des amans, ils ont une logique du cœur que n'égala jamais celle de l'esprit. Herman soupa chez ses tendres amis, et se retira de bonne heure, l'âme enivrée d'espérance et de joie.

Environ trois mois se passèrent ainsi, sans que la veuve s'expliquât davantage, et sans qu'Herman osât prendre sur lui de proposer une séparation; le colonel faisait entendre au jeune homme que ces délais n'avaient aucun inconvénient; Ernestine était jeune, et son père n'était

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pas fâché de réunir à la petite dot qu'elle devait avoir, la succession d'une certaine veuve Plorman, sa tante, qui demeurait à Stockholm, et qui déjà d'un certainâge, pouvait mourir à chaque instant.

Cependant la Scholtz impatiente, et trop adroite pour ne pas démêler l'embarras de son jeune caissier, prit la parole la première, et lui demanda s'il avait réfléchi sur ce qu'elle lui avait dit, la dernière fois qu'ils avaient causé ensemble. Oui, répondit l'amant d'Ernestine, et si c'est d'une reddition de compte et d'une séparation dont madame veut parler, je suis à ses ordres. — Il me semble, Herman, que ce n'était pas tout-à-fait cela dont il s'agissait. — Et de quoi donc, madame? — Je vous demandais si vous ne desiriez pas de vous établir, et si vous n'aviez pas fait choix d'une femme qui pût vous aider à tenir votre maison? — Je croyais avoir répondu que je voulais une certaine fortune avant de me marier. — Vous l'avez dit, Herman, mais je ne l'ai pas cru; et dans ce moment-ci, toutes les impres-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sions de votre figure annoncent le mensonge dans votre âme. — Ah! jamais la fausseté ne la souilla, madame, et vous le savez bien. Je suis près de vous depuis mon enfance, vous avez daigné me tenir lieu de la mère que j'ai perdue, ne craignez point que ma reconnaissance puisse ou s'éteindre ou s'affaiblir. — Toujours de la reconnaissance, Herman, j'aurais voulu de vous un sentiment plus tendre. — Mais, madame, dépend-il de moi....... — Traître, est-ce là ce qu'avaient mérité mes soins? ton ingratitude m'éclaire, je le vois.... je n'ai travaillé que pour un monstre.... je ne le cache plus, Herman, c'est à ta main que j'aspirais depuis que je suis veuve... l'ordre que j'ai mis dans tes affaires.... la façon dont j'ai fait fructifier tes fonds.... ma conduite envers toi..... mes yeux qui m'ont trahi sans doute, tout.... tout, perfide, tout te convainquait assez de ma passion, et voilà donc comme elle sera payée? par de l'indifférence et des mépris! ... Herman, tu ne connais pas la femme que tu outrages.... Non tu ne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sais pas de quoi elle est capable.... tu l'apprendras peut-être trop tard.... Sors à l'instant..... oui, sors.... prépare tes comptes, Herman, je vais te rendre les miens, et nous nous séparerons..... oui, nous nous séparerons.... tu ne seras point en peine d'un logement, la maison de Sanders est déjà sans doute préparée pour toi.

Les dispositions dans lesquelles paraissait madame Scholtz, firent aisément sentir à notre jeune amant, qu'il était essentiel de cacher sa flamme, pour ne pas attirer sur le colonel, le courroux et la vengeance de cette créature dangereuse. Herman se contenta donc de répondre avec douceur, que sa protectrice se trompait, et que le desir qu'il avait de ne point se marier avant d'être plus riche, n'annonçait assurément nul projet sur la fille du colonel. Mon ami, dit à cela madame Scholtz, je connais votre cœur comme vous-même; il serait impossible que votre éloignement pour moi fût aussi marqué, si vous ne brûliez pas pour une autre; quoique je

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ne sois plus de la première jeunesse, croyez-vous qu'il ne me reste pas encore assez d'attraits pour trouver un époux? Oui, Herman, oui, vous m'aimeriez sans cette créature que j'abhorre, et sur laquelle je me vengerai de vos dédains. Herman frémit.

Il s'en fallait bien que le colonel Sanders, peu à son aise, et retiré du service, eût autant de prépondérance dans Nordkoping que la veuve Scholtz; la considération de celle-ci s'étendait fort loin, pendant que l'autre déjà oublié n'était plus vu, parmi des hommes qui, en Suède comme partout, n'estiment les gens qu'en raison de leur faveur ou de leur richesse, n'était plus regardé, dis-je, que comme un simple particulier que le crédit et l'or pouvaient facilement écraser, et madame Scholtz, comme toutes les âmes basses, avait eu bientôt fait ce calcul.

Herman prit donc sur lui, bien plus encore qu'il n'avait fait; il se jeta aux genoux de madame Scholtz, il la conjura de s'appaiser, l'assura qu'il n'avait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

aucun sentiment dans le cœur qui pût nuire à ce qu'il devait à celle dont il avait reçu tant de biens, et qu'il la suppliait de ne point penser encore à cette séparation dont elle le menaçait. Dans l'état actuel où la Scholtz savait qu'était l'âme de ce jeune homme, il était difficile qu'elle pût en attendre mieux, elle espéra donc tout du temps, du pouvoir de ses charmes, et se calma.

Herman ne manqua point de faire part au colonel de cette dernière conversation, et cet homme sage redoutant toujours les tracasseries et le caractère dangereux de la Scholtz, essaya de persuader encore au jeune homme qu'il ferait mieux de céder aux intentions de sa patrone, que de persister pour Ernestine; mais les deux amans mirent en usage de nouveau tout ce qu'ils crurent de plus capable de rappeller au colonel les promesses qu'il leur avait faites, et pour l'engager à ne s'en jamais relâcher.

Il y avait environ six mois que les choses étaient en cet état, lorsque le comte Oxtiern, ce scélérat que vous

Bibliothèque nationale de France

venez de voir dans les fers, où il gémit depuis plus d'un an, et où il est pour toute sa vie, fut obligé de venir de Stockholm à Nordkoping, pour répéter des fonds considérables placés chez madame Scholtz, par son père, dont il venait d'hériter. Celle-ci connaissant l'état du comte, fils d'un sénateur, et sénateur lui-même, lui avait préparé le plus bel appartement de sa maison, et se disposait à le recevoir avec tout le luxe que lui permettaient ses richesses.

Le comte arriva; et dès le lendemain son élégante hôtesse lui donna le plus grand souper, suivi d'un bal, où devaient être les plus jolies personnes de la ville; on n'oublia point Ernestine; ce n'était pas sans quelqu'inquiétude qu'Herman la vit décidée à y venir; le comte verrait-il une aussi belle personne, sans lui rendre à l'instant l'hommage qui lui était dû; que n'aurait point Herman à redouter d'un tel rival; dans la supposition de ce malheur, Ernestine aurait-elle plus de force, refuserait-elle de devenir l'épouse d'un des plus grands sei-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

gneurs de Suède? De ce fatal arrangement ne naîtrait-il pas une ligue décidée contre Herman et contre Ernestine, dont les chefs puissans seraient Oxtiern et la Scholtz? et quels malheurs n'en devait pas redouter Herman, lui faible et malheureux, résisterait-il aux armes de tant d'ennemis conjurés contre sa frêle existence? Il fit part de ces réflexions à sa maîtresse; et cette fille honnête, sensible et délicate, prête à sacrifier de si frivoles plaisirs aux sentimens qui l'embrâsaient, proposa à Herman de refuser la Scholtz; le jeune homme était assez de cet avis; mais comme dans ce petit cercle d'honnêtes gens, rien ne se faisait sans l'aveu de Sanders, on le consulta, et il fut loin de cette opinion. Il représenta que le refus de l'invitation de la Scholtz, entraînait inévitablement une rupture avec elle; que cette femme adroite, ne serait pas long-temps à dévoiler les raisons d'un tel procédé, et que dans la circonstance où il paraissait le plus essentiel de la ménager

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

davantage, c'était l'irriter le plus certainement.

Ernestine ose demander alors à celui qu'elle aime, ce qu'il peut donc appréhender, et elle ne lui cache point la douleur où la plongent de pareils soupçons. O mon ami! dit cette intéressante fille, en pressant les mains d'Herman, les individus les plus puissans de l'Europe, fussent-ils tous à cette assemblée, dussent-ils tous s'enflammer pour ta chère Ernestine, doutes-tu que la réunion de ces cultes pût former autre chose qu'un hommage de plus à son vainqueur? Ah! ne crains rien, Herman, celle que tu as séduite ne saurait brûler pour un autre; fallut-il vivre avec toi dans l'esclavage, je préférerais ce sort à celui du trône même; toutes les prospérités de la terre peuvent-elles exister pour moi dans d'autres bras que ceux de mon amant!... Herman, rends-toi donc justice, peux-tu soupçonner que mes yeux apperçoivent à ce bal, aucun mortel qui puisse te valoir; laisse à mon cœur le soin de t'apprécier, mon ami, et tu seras toujours

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le plus aimable des êtres comme tu en es le plus aimé. Herman baisa mille fois les mains de sa maîtresse, il cessa de témoigner des craintes, mais il n'en guérit pas; il est dans le cœur d'un homme qui aime, de certains pressentimens qui trompent bien peu; Herman les éprouva, il les fit taire, et la belle Ernestine parut au cercle de madame Scholtz, comme la rose au milieu des fleurs; elle avait pris l'ajustement des anciennes femmes de sa patrie; elle était vêtue à la manière des Schites, ses traits nobles et fiers, singuliérement rehaussés par cette parure, sa taille fine et souple infiniment mieux marquée sous ce juste sans pli, qui dessinait ses formes, ses beaux cheveux flottans sur son carquois, cet arc qu'elle tenait à la main... tout lui donnait l'air de l'amour déguisé sous les traits de Bellonne, et l'on eut dit que chacune des flèches qu'elle portait avec tant de grâce, devait en atteignant les cœurs, les enchaîner bientôt sous son celeste empire.

Si le malheureux Herman ne vit pas

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ernestine entrer sans frémir, Oxtiern de son côté ne l'apperçut pas sans une émotion si vive, qu'il fut quelques minutes sans pouvoir s'exprimer. Vous avez vu Oxtiern, il est assez bel homme ; mais quelle âme enveloppa la nature sous cette trompeuse écorce. Le comte fort riche, et maître depuis peu de toute sa fortune, ne soupçonnait aucunes bornes à ses fougueux desirs, tout ce que la raison ou les circonstances pouvaient leur apporter d'obstacles, ne devenait qu'un aliment de plus à leur impétuosité ; sans principes comme sans vertu, encore imbu des préjugés d'un corps dont l'orgueil venait de lutter contre le souverain même, Oxtiern s'imaginait que rien au monde ne pouvait imposer de frein à ses passions ; or, de toutes celles qui l'enflammaient, l'amour était la plus impétueuse ; mais ce sentiment, presqu'une vertu dans une belle âme, doit devenir la source de bien des crimes dans un cœur corrompu comme celui d'Oxtiern.

Cet homme dangereux n'eut pas plu-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tôt remarqué notre belle héroïne, qu'il conçut aussi-tôt le perfide dessein de la séduire; il dansa beaucoup avec elle, se plaça près d'elle au souper, et témoigna si clairement enfin les sentimens qu'elle lui inspirait, que toute la ville ne douta plus qu'elle ne devînt bientôt ou la femme, ou la maîtresse d'Oxtiern.

On ne rend point la cruelle situation d'Herman pendant que toutes ces choses se passaient; il avait été au bal; mais voyant sa maîtresse dans une faveur si éclatante, lui avait-il été possible d'oser même un instant l'aborder? Ernestine n'avait assurément point changé pour Herman, mais une jeune fille peut-elle se défendre de l'orgueil? Peut-elle ne pas s'énivrer un instant des hommages publics, et cette vanité que l'on caresse en elle, en lui prouvant qu'elle peut être adorée de tous, n'affaiblit-elle pas le desir qu'elle avait avant, de n'être sensible qu'aux flatteries d'un seul? Ernestine vit bien qu'Herman était inquiet; mais Oxtiern était à son char, toute l'assemblée la louait, et l'orgueil-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

leuse Ernestine ne sentit pas comme elle l'aurait dû, le chagrin dont elle accablait son malheureux amant. Le colonel fut également comblé d'honneurs, le comte lui parla beaucoup, il lui offrit ses services à Stockholm, l'assura que trop jeune encore pour se retirer, il devait se faire attacher à quelques corps, et achever de courir les grades, auxquels ses talens et sa naissance devaient le faire aspirer, qu'il le servirait en cela comme dans tout ce qu'il pourrait desirer à la cour, qu'il le suppliait de ne le pas ménager, et qu'il regarderait comme autant de jouissances personnelles à lui, chacun des services qu'un si brave homme le mettrait à même de lui rendre. Le bal cessa avec la nuit, et l'on se retira.

Dès le lendemain le sénateur Oxtiern pria madame Scholtz de lui donner les plus grands détails sur cette jeune Scithe dont l'image avait été toujours présente à ses sens depuis qu'il l'avait apperçue. C'est la plus belle fille que nous ayons à Nordkoping, dit la négociante en-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

chantée de voir que le comte en traversant les amours d'Herman, lui rendrait peut-être le cœur de ce jeune homme; en vérité, sénateur, il n'est point dans tout le pays une fille qu'on puisse comparer à celle-là. Dans le pays, s'écria le comte, il n'y en a pas dans l'Europe, madame ... et que fait-elle? que pense-t-elle... qui l'aime ... qui l'adore cette créature céleste? quel est celui qui prétendra me disputer la possession de ses charmes? — Je ne vous parlerai point de sa naissance, vous savez qu'elle est fille du colonel Sanders, homme de mérite et de qualité; mais ce que vous ignorez peut-être, et ce qui vous affligera, d'après les sentimens que vous montrez pour elle, c'est qu'elle est à la veille d'épouser un jeune caissier de ma maison dont elle est éperduement amoureuse, et qui la chérit pour le moins autant—Une telle alliance pour Ernestine, s'écria le sénateur!...cet ange devenir la femme d'un caissier!... cela ne sera point, madame, cela ne sera point, vous devez vous réunir à

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

moi pour qu'une alliance aussi ridicule n'ait pas lieu. Ernestine est faite pour briller à la cour, et je veux l'y faire paraître sous mon nom. — Mais point de bien, comte... la fille d'un pauvre gentilhomme... d'un officier de fortune. Elle est la fille des Dieux, dit Oxtiern hors de lui, elle doit habiter leur séjour. — Ah! sénateur, vous mettrez au désespoir le jeune homme dont je vous ai parlé, peu de tendresses sont aussi vives... peu de sentimens aussi sincères. — La chose du monde qui m'embarrasse le moins, madame, est un rival de cette espèce, des êtres de cette infériorité, doivent-ils alarmer mon amour; vous m'aiderez à trouver les moyens d'éloigner cet homme, et s'il n'y consent pas de bonne grâce..... laissez-moi faire, madame Scholtz, laissez-moi faire, nous nous débarrasserons de ce faquin. La Scholtz applaudit, et bien loin de refroidir le comte, elle ne lui présente que de ces sortes d'obstacles, faciles à vaincre, et dont le triomphe irrite l'amour.

Mais pendant que tout ceci se passe

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

chez la veuve, Herman est aux pieds de sa maîtresse. — Eh! ne l'avais-je pas dit, Ernestine, s'écrie-t-il en larmes, ne l'avais-je pas prévu, que ce maudit bal nous coûterait bien des peines; chacun des éloges que vous prodiguait le comte, était autant de coups de poignards, dont il déchirait mon cœur, doutez-vous maintenant qu'il ne vous adore, et ne s'est-il pas assez déclaré? — Que m'importe, homme injuste, reprit la jeune Sanders en appaisant de son mieux l'objet de son unique amour, que m'importe l'encens qu'il plaît à cet homme de m'offrir, dès que mon cœur n'appartient qu'à toi; as-tu donc cru que j'étais flattée de son hommage? — Oui, Ernestine, je l'ai cru, et je ne me suis pas trompé, vos yeux brillaient de l'orgueil de lui plaire, vous n'étiez occupée que de lui. — Ces reproches me fâchent, Herman, ils m'affligent dans vous, je vous croyais assez de délicatesse, pour ne devoir pas même être effrayé; eh bien, confiez vos craintes à mon père, et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et que notre hymen se célèbre dès demain, j'y consens.

Herman saisit promptement ce projet; il entre chez Sanders avec Ernestine, et se jetant dans les bras du colonel, il le conjure, par tout ce qu'il a de plus cher, de vouloir bien ne plus mettre d'obstacles à son bonheur.

Moins balancé par d'autres sentimens, l'orgueil avait fait sur le cœur de Sanders, bien plus de progrès encore que dans celui d'Ernestine; le colonel rempli d'honneur et de franchise était bien loin de vouloir manquer aux engagemens qu'il avait pris avec Herman; mais la protection d'Oxtiern l'éblouissait. Il s'était fort bien apperçu du triomphe de sa fille sur l'âme du sénateur; ses amis lui avaient fait entendre que si cette passion avait les suites légitimes qu'il en devait espérer, sa fortune en deviendrait le prix infaillible. Tout cela l'avait tracassé pendant la nuit, il avait bâti des projets, il s'était livré à l'ambition; le moment, en un mot, était mal choisi, Herman n'en pouvait prendre un plus

mauvais; Sanders se garda pourtant bien de refuser ce jeune homme, de tels procédés étaient loin de son cœur; ne pouvait-il pas d'ailleurs avoir bâti sur le sable? Qui lui garantissait la réalité des chimères dont il venait de se nourrir? il se rejeta donc sur ce qu'il avait coutume d'alléguer.... la jeunesse de sa fille, la succession attendue de la tante Plorman, la crainte d'attirer contre Ernestine et lui, toute la vengeance de la Scholtz, qui maintenant étayée par le sénateur Oxtiern, n'en deviendrait que plus à redouter. Le moment où le comte était dans la ville était-il d'ailleurs celui qu'il fallait choisir? Il semblait inutile de se donner en spectacle, et si vraiment la Scholtz devait s'irriter de ce parti, l'instant où elle se trouvait soutenue des faveurs du comte serait assurément celui où elle pourrait être la plus dangereuse. Ernestine fut plus pressante que jamais, son cœur lui faisait quelques reproches de la conduite de la veille, elle était bien aise de prouver à son ami, que le réfroidissement n'entrait pour rien dans

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ses torts ; le colonel en suspens , peu accoutumé à résister aux instances de sa fille ne lui demanda que d'attendre le départ du sénateur, et promit qu'après, il serait le premier à lever toutes les difficultés et à voir même la Scholtz si cela devenait nécessaire, pour la calmer, ou pour l'engager à l'épurement des comptes, sans la reddition desquels le jeune Herman, ne pouvait pas décemment se séparer de sa patrone.

Herman se retira peu content, rassuré néanmoins sur les sentimens de sa maîtresse , mais dévoré d'une sombre inquiétude que rien ne pouvait adoucir ; à peine était-il sorti, que le sénateur parut chez Sanders; il était conduit par la Scholtz , et venait, disait-il, rendre ses devoirs au respectable militaire , qu'il se félicitait d'avoir connu dans son voyage, et lui demander la permission de saluer l'aimable Ernestine. Le colonel et sa fille reçurent ces politesses comme ils le devaient; la Scholtz déguisant sa rage et sa jalousie, parce qu'elle voyait naître en foule tous les moyens de servir

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ces crnels sentimens de son cœur, combla le colonel d'éloges, caressa beaucoup Ernestine, et la conversation fut aussi agréable qu'elle pouvait l'être dans les circonstances.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Sanders et sa fille, la Scholtz et le comte, se firent de mutuelles visites, mangèrent réciproquement les uns chez les autres, et tout cela sans que le malheureux Herman fut jamais d'aucune de ces parties de plaisir.

Oxtiern, pendant cet intervalle, n'avait perdu aucune occasion de parler de son amour, et il devenait impossible à mademoiselle Sanders de douter que le comte ne brûlât pour elle de la plus ardente passion; mais le cœur d'Ernestine l'avait garanti, et son extrême amour pour Herman ne lui permettait plus de se laisser prendre une seconde fois aux piéges de l'orgueil; elle rejetait tout, se refusait à tout, ne paraissait que contrainte et rêveuse, aux fêtes où elle était entraînée, et ne revenait jamais des unes,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sans supplier son père de ne plus l'entraîner aux autres; il n'était plus temps, Sanders qui, comme je vous l'ai dit, n'avait pas les mêmes raisons que sa fille pour résister aux appâts d'Oxtiern, s'y laissa prendre avec facilité; il y avait eu des conversations secrètes entre la Scholtz, le sénateur et le colonel, on avait achevé d'éblouir le malheureux Sanders, et l'adroit Oxtiern, sans jamais trop se compromettre, sans jamais assurer sa main, faisant seulement appercevoir qu'il faudrait bien qu'un jour les choses en vinssent là, avait tellement séduit Sanders, que non-seulement il avait obtenu de lui de se refuser aux poursuites d'Herman, mais qu'il l'avait même décidé à quitter le séjour solitaire de Nordkoping, pour venir jouir à Stockholm du crédit qu'il lui assurait, et des faveurs dont il avait dessein de le combler.

Ernestine qui voyait bien moins son amant depuis tout cela, ne cessait pourtant de lui écrire; mais comme elle le connaissait capable d'un éclat, et qu'elle

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

voulait éviter des scènes, elle lui déguisait de son mieux tout ce qui se passait; elle n'était pas encore bien certaine d'ailleurs de la faiblesse de son père; avant que de rien assurer à Herman, elle se résolut d'éclaircir.

Elle entre un matin chez le colonel; mon père, dit-elle avec respect, il paraît que le sénateur est pour long-temps à Nordkoping; cependant vous avez promis à Herman que vous nous réuniriez bientôt; me permettez-vous de vous demander si vos résolutions sont les mêmes?... et de quelle nécessité il est d'attendre le départ du comte pour célébrer un hymen que nous desirons tous avec autant d'ardeur? Ernestine, dit le colonel, asseyez-vous, et écoutez-moi.

Tant que j'ai cru, ma fille, dit le colonel, que votre bonheur et votre fortune pouvaient se rencontrer avec le jeune Herman, loin de m'y opposer sans doute, vous avez vu avec quel empressement je me suis prêté à vos desirs; mais dès qu'un sort plus heureux vous attend, Ernestine, pourquoi voulez-vous

que je vous sacrifie? — Un sort plus heureux, dites-vous? si c'est mon bonheur que vous cherchez, mon père, ne le supposez jamais ailleurs qu'avec mon cher Herman, il ne peut être certain qu'avec lui : n'importe, je crois démêler vos projets.... j'en frémis.... ah! daignez ne pas m'en rendre la victime. — Mais, ma fille, mon avancement tient à ces projets. — Oh ! mon père, si le comte ne se charge de votre fortune qu'en obtenant ma main.... soit, vous jouirez, j'en conviens, des honneurs que l'on vous promet, mais celui qui vous les vend, ne jouira pas de ce qu'il en espère, je mourrai avant que d'être à lui. — Ernestine, je vous supposais l'âme plus tendre.... je croyais que vous saviez mieux aimer votre père. — Ah! cher auteur de mes jours, je croyais que votre fille vous était plus précieuse, que... Malheureux voyage!... infâme séducteur!... nous étions tous heureux avant que cet homme ne parût ici.... un seul obstacle se présentait, nous l'aurions vaincu; je ne redoutais rien, tant que mon père

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

était pour moi ; il m'abandonne, il ne me reste plus qu'à mourir ... et la malheureuse Ernestine plongée dans sa douleur, poussait des gémissemens qui eussent attendri les âmes les plus dures. Ecoute, ma fille, écoute, avant que de t'affliger, dit le colonel, en essuyant par ses caresses les larmes qui couvraient Ernestine, le comte veut faire mon bonheur, et quoiqu'il ne m'ait pas dit positivement qu'il en exigeait ta main pour prix, il est pourtant facile de comprendre que tel est son unique objet. Il est sûr, à ce qu'il prétend, de me rattacher au service, il exige que nous allions habiter Stockholm, il nous y promet le sort le plus flatteur, et dès mon arrivée dans cette ville, lui-même veut, dit-il, venir au-devant de moi avec un brevet de mille ducats (1) de pension dû à mes services.... à ceux de mon père, et que la cour, ajoute-t-il, m'aurait accordé depuis long-temps, si nous eussions eu

(1) Le ducat en Suède, vaut quelques sols de moins que notre gros écu.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le moindre ami dans la capitale qui eût parlé pour nous. Ernestine.... veux-tu perdre toutes ces faveurs? prétends-tu donc manquer ta fortune et la mienne? Non, mon père, répondit fermement la fille de Sanders, non; mais j'exige de vous une grâce, c'est de mettre, avant tout, le comte à une épreuve à laquelle je suis sûre qu'il ne résistera pas; s'il veut vous faire tout le bien qu'il dit, et qu'il soit honnête, il doit vous continuer son amitié sans le plus léger intérêt; s'il y met des conditions, il y a tout à craindre dans sa conduite; de ce moment, elle est personnelle, de ce moment, elle peut être fausse; ce n'est plus votre ami qu'il est, c'est mon séducteur. — Il t'épouse. — Il n'en fera rien; d'ailleurs, écoutez-moi, mon père, si les sentimens qu'a pour vous le comte, sont réels, ils doivent être indépendans de ceux qu'il a pu concevoir pour moi; il ne doit point vouloir vous faire plaisir, dans la certitude de me faire de la peine; il doit, s'il est vertueux et sensible, vous faire tout le bien qu'il vous promet, sans exiger que j'en soie

le prix ; pour sonder sa façon de penser, dites-lui que vous acceptez toutes ces promesses, mais que vous lui demandez pour premier effet de sa générosité envers moi, de faire lui-même ici, avant que de quitter la ville, le mariage de votre fille avec le seul homme qu'elle puisse aimer au monde. Si le comte est loyal, s'il est franc, s'il est désintéressé, il acceptera ; s'il n'a dessein que de m'immoler en vous servant, il se dévoilera; il faut qu'il réponde à votre proposition, et cette proposition de votre part ne doit point l'étonner, puisqu'il ne vous a point encore, dites-vous, ouvertement demandé ma main ; si sa réponse est de la demander pour prix de ses bienfaits, il a plus d'envie de s'obliger lui-même, qu'il n'en a de vous servir, puisqu'il saura que je suis engagée, et que, malgré mon cœur, il voudra me contraindre; dès-lors, son âme est mal-honnête, et vous devez vous défier de toutes ses offres, quelque soit le vernis dont il les colore. Un homme d'honneur ne peut vouloir de la main d'une femme dont il

saît qu'il n'aura point l'amour ; ce ne doit pas être aux dépends de la fille qu'il doit obliger le pére. L'épreuve est sûre, je vous conjure de la tenter ; si elle réussit.... je veux dire, si nous devenons certains que le comte n'ait que des vues légitimes, il faudra se prêter à tout, et alors, il aura fait votre avancement sans nuire à ma félicité, nous serons tous heureux.... nous le serons tous, mon pére, sans que vous ayez de remords. Ernestine, dit le colonel, il est très possible que le comte soit un honnête homme, quoiqu'il ne veuille m'obliger qu'aux conditions de t'avoir pour femme. — Oui, s'il ne me savait pas engagée ; mais lui disant que je le suis, s'il persiste à ne vouloir vous servir qu'en me contraignant, il n'y a plus que de l'égoïsme dans ses procédés, la délicatesse en est totalement exclue ; dès-lors ses promesses doivent nous devenir suspectes.... et Ernestine se jetant dans les bras du colonel, ô, mon pére, s'écria-t-elle en larmes, ne me refusez pas l'épreuve que j'exige, ne me la refusez

pas, mon père, je vous en conjure, ne sacrifiez pas aussi cruellement une fille qui vous adore, et qui ne veut vivre que pour vous; ce malheureux Herman en mourrait de douleur, il mourrait en nous haïssant, je le suivrais de près au tombeau, et vous auriez perdu les deux plus chers amis de votre cœur. Le colonel aimait sa fille, il était généreux et noble; on ne pouvait lui reprocher que cette sorte de bonne-foi, qui quoiqu'elle rende l'honnête homme si facilement la dupe des fripons, n'en dévoile pas moins toute la candeur et toute la franchise d'une belle âme; il promit à sa fille de faire tout ce qu'elle exigeait, et dès le lendemain, il parla au sénateur.

Oxtiern, plus faux que mademoiselle Sanders n'était fine, et dont les mesures étaient déjà prises avec la Scholtz à tout événement sans doute, répondit au colonel de la manière la plus satisfaisante. -Avez-vous donc cru, mon cher, lui dit-il, que je voulusse vous obliger par intérêt? Connaissez mieux mon cœur; le desir de vous être utile le remplit, abstraction

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

faite de toute considération; assurément j'aime votre fille, vous le cacher ne servirait à rien; mais dès qu'elle ne me croit pas fait pour la rendre heureuse, je suis bien loin de la contraindre; je ne me chargerai point de serrer ici les nœuds de son hymen, comme vous paraissez le vouloir, ce procédé coûterait trop à mon cœur; en me sacrifiant au moins, puis-je bien desirer n'être pas immolé par ma propre main; mais le mariage se fera, j'y donnerai mes soins, j'en chargerai la Scholtz, et puisque votre fille aime mieux devenir la femme d'un caissier que celle d'un des premiers sénateurs de Suède, elle est la maîtresse; ne craignez point que ce choix nuise en rien au bien que je veux vous faire; je pars incessamment; à peine aurai-je arrangé quelques affaires, qu'une voiture à moi viendra chercher votre fille et vous. Vous arriverez à Stockholm avec Ernestine; Herman pourra vous suivre, et l'épouser là, ou attendre, si cela lui convient mieux, qu'ayant le poste où je veux

vous placer, son mariage en devienne meilleur.

Homme respectable, dit Sanders, en pressant les mains du comte, que d'obligations ! Les services que vous daignez nous rendre deviendront d'autant plus précieux, qu'ils seront désintéressés, et vous coûteront un sacrifice.... ah ! sénateur, c'est le dernier degré de la générosité humaine ; une si belle action devrait vous valoir des temples, dans un siècle où toutes les vertus sont si rares. Mon ami, dit le comte, en répondant aux caresses du colonel, l'honnête homme jouit le premier des bienfaits qu'il répand ; n'est-ce pas ce qu'il faut à sa félicité ?

Le colonel n'eut rien de plus pressé que de rendre à sa fille l'importante conversation qu'il venait d'avoir avec Oxtiern. Ernestine en fut touchée jusqu'aux larmes, et crut tout sans difficultés ; les belles âmes sont confiantes, elles se persuadent facilement ce qu'elles sont capables de faire ; Herman ne fut pas tout-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à-fait aussi crédule ; quelques propos imprudens échappés à la Scholtz, dans la joie où elle était sans doute de voir aussi-bien servir sa vengeance, lui firent naître des soupçons qu'il communiqua à sa maîtresse ; cette tendre fille le rassura ; elle lui fit sentir qu'un homme de la naissance et de l'état d'Oxtiern devait être incapable de tromper..... L'innocente créature, elle ne savait pas que des vices, étayés de la naissance et de la richesse, enhardis dès-lors par l'impunité, n'en deviennent que plus dangereux. Herman dit qu'il voulait s'éclaircir avec le comte lui-même ; Ernestine lui interdit les voies de fait ; le jeune homme se défendit de les vouloir prendre ; mais n'écoutant au fond que sa fierté, son amour et son courage, il charge deux pistolets ; dès le lendemain matin, il s'introduit dans la chambre du comte, et le prenant au chevet du lit, monsieur, lui dit-il audacieusement, je vous crois un homme d'honneur ; votre nom, votre place, votre richesse, tout doit m'en convaincre ; j'exige donc votre parole,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

monsieur, votre parole par écrit, que vous renoncez absolument aux prétentions que vous avez témoigné pour Ernestine, ou j'attends, sans cela, de vous voir accepter l'une de ces deux armes, afin de nous brûler la cervelle ensemble.

Le sénateur, un peu étourdi du compliment, commença d'abord par demander à Herman s'il réfléchissait bien à la démarche qu'il faisait, et s'il croyait qu'un homme de son rang dût quelque réparation à un subalterne comme lui?

Point d'invectives, monsieur, répondit Herman, je ne viens pas ici pour en recevoir, mais pour vous demander raison, au contraire, de l'outrage que vous me faites en voulant séduire ma maîtresse; un subalterne, dites-vous? Sénateur, tout homme à droit d'exiger d'un autre, la réparation ou du bien qu'on lui enlève, ou de l'offense qu'on lui fait; le préjugé qui sépare les rangs est une chimère; la nature a créé tous les hommes égaux, il n'en est pas un seul qui ne soit sorti de son sein pauvre et nud, pas un

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

quelle conserve ou quelle anéantisse différemment d'un autre ; je ne connais entr'eux d'autre distinction que celle qu'y place la vertu ; le seul homme qui soit fait pour être méprisé, est celui qui n'use des droits que lui accordent de fausses conventions, que pour se livrer plus impunément au vice. Levez-vous, comte ; fussiez-vous un prince, j'exigerais de vous la satisfaction qui m'est due ; faites-la moi, vous dis-je, ou je vous brûle la cervelle, si vous ne vous hâtez de vous défendre. Un instant, dit Oxtiern, en s'habillant; asseyez-vous, jeune homme, je veux que nous déjeûnions ensemble avant que de nous battre.... Me refuserez-vous cette faveur ? A vos ordres, comte, répondit Herman, mais j'espère qu'après, vous vous rendrez de même à mon invitation.... On sonne, le déjeûner se sert, et le sénateur ayant ordonné qu'on le laisse seul avec Herman, lui demande, après la première tasse de café, si ce qu'il entreprend est de concert avec Ernestine ? — Assurément non, sénateur, elle ignore que je suis chez

vous, elle a mieux fait, elle a dit que vous vouliez me servir. — Si cela est, quel peut donc être le motif de votre imprudence ? — La crainte d'être trompé, la certitude que quand on aime Ernestine, il est impossible de renoncer à elle, le desir de m'éclaircir enfin. — Vous le serez bientôt, Herman, et quoique je ne vous ne dusse que des reproches pour l'indécence de votre action.... que cette démarche inconsidérée dût peut-être, faire varier mes desseins en faveur de la fille du colonel, je tiendrai pourtant ma parole.... oui, Herman, vous épouserez Ernestine, je l'ai promis, cela sera; je ne vous la cède point, jeune homme, je ne suis fait pour vous rien céder, c'est Ernestine seule qui obtient tout de moi, et c'est à son bonheur que j'immole le mien. — O ! généreux mortel. — Vous ne me devez rien, vous dis-je, je n'ai travaillé que pour Ernestine, et ce n'est que d'elle, que j'attends de la reconnaissance. — Permettez que je la partage, sénateur, permettez qu'en même temps, je vous fasse mille excuses de ma viva-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cité.... Mais, monsieur, puis-je compter sur votre parole, et si vous avez dessein de la tenir, vous refuserez-vous de me la donner par écrit? — Moi, j'écrirai tout ce que vous voudrez, mais cela est inutile, et ces soupçons injustes ajoutent à la sottise que vous venez de vous permettre. — C'est pour tranquilliser Ernestine. — Elle est moins défiante que vous, elle me croit; n'importe, je veux bien écrire, mais en lui adressant le billet; tout autre manière serait déplacée, je ne puis à-la-fois vous servir et m'humilier devant vous.... et le sénateur prenant une écritoire, traça les lignes suivantes :

Le comte Oxtiern promet à Ernestine Sanders de la laisser libre de son choix, et de prendre les meilleures mesures pour la faire incessamment jouir des plaisirs de l'hymen, quelque chose qu'il en puisse coûter à celui qui l'adore, et dont le sacrifice sera bientôt aussi certain qu'affreux.

Le malheureux Herman, bien loin d'entendre le cruel sens de ce billet,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

s'en saisit, le baise avec ardeur, renouvelle ses excuses au comte, et vole chez Ernestine lui apporter les tristes trophées de sa victoire.

Mademoiselle Sanders blâma beaucoup Herman, elle l'accusa de n'avoir aucune confiance en elle, elle ajouta qu'après ce qu'elle avait dit, jamais Herman n'aurait dû se porter à de telles extrémités avec un homme si fort au-dessus de lui, qu'il était à craindre que le comte n'ayant cédé que par prudence, la réflexion ne le portât ensuite à quelques extrémités peut-être bien fatales pour tous deux, et dans tous les cas sans doute, extrêmement nuisibles à son père. Herman rassura sa maîtresse, il lui fit valoir le billet.... qu'elle avait également lu sans en comprendre l'ambiguité; on fit part de tout au colonel, qui désapprouva bien plus vivement encore que sa fille; la conduite du jeune Herman; tout se concilia néanmoins, et nos trois amis plein de confiance dans les promesses du comte, se séparérent assez tranquilles.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cependant Oxtiern, après sa scène avec Herman, était aussi-tôt descendu dans l'appartement de la Scholtz, il lui avait raconté tout ce qui venait de se passer, et cette méchante femme, encore mieux convaincue par cette démarche du jeune homme, qu'il devenait impossible de prétendre à le séduire, s'engagea plus solidement que jamais dans la cause du comte, et lui promit de la servir jusqu'à l'entière destruction du malheureux Herman. Je possède des moyens sûrs de le perdre, dit cette cruelle mégère.... j'ai des doubles clefs de sa caisse, il ne le sait pas; avant peu je dois escompter pour cent mille ducats de lettres de change à des négocians d'Hambourg, il ne tient qu'à moi de le trouver en faute; de ce moment, il faut qu'il m'épouse, ou il faut qu'il soit perdu. Dans ce dernier cas, dit le comte, vous me le ferez savoir sur-le-champ; soyez certaine qu'alors j'agirai comme il convient à notre mutuelle vengeance. Ensuite les deux scélérats, trop cruellement unis d'intérêt, renouvellérent leurs dernières mesures

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pour donner à leurs perfides desseins, toute la consistence et toute la noirceur qu'ils y desiraient.

Ces arrangemens décidés, Oxtiern vint prendre congé du colonel et de sa fille; il se contraint devant celle-ci, lui témoigne au lieu de son amour et de ses véritables intentions, toute la noblesse et le désintéressement que sa fausseté lui permet d'employer, il renouvelle à Sanders ses plus grandes offres de service, et convient avec lui du voyage à Stockholm; le comte voulait leur faire préparer un appartement chez lui; mais le colonel répondit qu'il préférait d'aller chez sa cousine Plorman, dont il attendait la succession pour sa fille, et que cette marque d'amitié deviendrait un motif à Ernestine pour ménager cette femme qui pouvait beaucoup augmenter sa fortune; Oxtiern approuva le projet, on convint d'une voiture, parce qu'Ernestine craignait la mer, et l'on se sépara avec les plus vives protestations de tendresse et d'estime réciproques, sans qu'il eût été question de la démarche du jeune homme.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La Scholtz continuait de feindre avec Herman ; sentant le besoin de se déguiser jusqu'à l'éclat qu'elle préparait, elle ne lui parlait point de ses sentimens, et ne lui témoignait plus comme autrefois, que de la confiance et de l'intérêt ; elle lui déguisa qu'elle était instruite de son étourderie chez le sénateur, et notre bon jeune homme crut, que comme la scène ne s'était pas trouvée très à l'avantage du comte, il l'avait cachée soigneusement.

Cependant Herman n'ignorait pas que le colonel et sa fille allaient bientôt quitter Nordkoping ; mais plein de confiance dans le cœur de sa maîtresse, dans l'amitié du colonel et dans les promesses du comte, il ne doutait pas que le premier usage qu'Ernestine ferait à Stockholm de son crédit près du sénateur, serait de l'engager à les réunir incessamment ; la jeune Sanders ne cessait d'en assurer Herman, et c'était bien sincèrement son projet.

Quelques semaines se passèrent ainsi ; lorsqu'on vit arriver dans Nordkoping,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

une voiture superbe accompagnée de plusieurs valets, auxquels il était recommandé de remettre une lettre au colonel Sanders de la part du comte Oxtiern, et de recevoir en même-temps les ordres de cet officier, relativement au voyage qu'il devait faire à Stockholm avec sa fille, et pour lequel était destinée la voiture que l'on envoyait chez lui. La lettre annonçait à Sanders que par les soins du sénateur, la veuve Plorman destinait à ses deux alliés le plus bel appartement de sa maison, qu'ils étaient l'un et l'autre les maîtres d'y arriver quand ils voudraient, et que le comte attendait cet instant, pour apprendre à son ami Sanders le succès des premières démarches qu'il avait entreprises pour lui; à l'égard d'Herman, ajoutait le sénateur, il croyait qu'il fallait lui laisser finir en paix les affaires qu'il avait avec madame Scholtz, à la conclusion desquelles sa fortune étant mieux en ordre, il pourrait avec plus de bienséance encore, venir présenter sa main à la belle Ernestine; que tout gagnerait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

gnerait à cet arrangement, pendant l'intervalle duquel le colonel lui-même honoré d'une pension, et peut-être d'un grade, n'en deviendroit que plus en état de faire du bien à sa fille.

Cette clause ne plut pas à Ernestine; elle éveilla quelques soupçons, dont elle fit aussitôt part à son père. Le colonel prétendit n'avoir jamais conçu les projets d'Oxtiern, d'une manière différente de celle-là; et quel moyen y aurait-il d'ailleurs, continuait Sanders, de faire quitter Nordkoping à Herman, avant qu'il n'eût fini ses comptes avec la Scholtz;Ernestine versa quelques larmes, et toujours entre son amour et la crainte de nuire à son père, elle n'osa insister sur l'extrême envie qu'elle aurait eue de ne profiter des offres du sénateur qu'à l'instant où son cher Herman se serait trouvé libre.

Il fallut donc se déterminer au départ; Herman fut invité par le colonel de venir souper chez lui pour se faire leurs mutuels adieux; il s'y rendit, et cette

cruelle scène ne se passa pas sans le plus vif attendrissement.

O ma chère Ernestine, dit Herman en pleurs, je vous quitte, et j'ignore quand je vous reverrai, vous me laissez avec une ennemie cruelle... avec une femme qui se déguise, mais dont les sentimens sont loin d'être anéantis ; qui me secourrera dans les tracasseries sans nombre dont va m'accabler cette mégère?... Quand elle me verra surtout plus décidé que jamais à vous suivre, et que je lui aurai déclaré que je ne veux jamais être qu'à vous... et vous-même où allez-vous, grand dieu?... sous la dépendance d'un homme qui vous a aimé.. qui vous aime encore ... et dont le sacrifice est bien douteux ; il vous séduira, Ernestine, il vous éblouira, et le malheureux Herman abandonné, n'aura plus pour lui que ses larmes. Herman aura toujours le cœur d'Ernestine, dit mademoiselle Sanders, en pressant les mains de son amant, peut-il jamais craindre d'être trompé avec la possession de ce bien? Ah! puissai-je ne le jamais perdre,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dit Herman en se jetant aux pieds de sa belle maîtresse, puisse Ernestine, ne cédant jamais aux sollicitations qui vont lui être faites, se bien persuader, qu'il ne peut exister un seul homme sur la terre dont elle soit aimée comme de moi ; et l'infortuné jeune homme osa supplier Ernestine de lui laisser cueillir sur ses lévres de rose, un baiser précieux qui pût lui tenir lieu du gage qu'il exigeait de ses promesses ; la sage et prudente Sanders qui n'en avait jamais tant accordé, crut devoir quelque chose aux circonstances, elle se pencha dans les bras d'Herman, qui brûlé d'amour et de desir, succombant à l'excés de cette joie sombre, qui ne s'exprime que par des pleurs, scella les sermens de sa flamme sur la plus belle bouche du monde, et reçut de cette bouche encore imprimée sur la sienne, les expressions les plus délicieuses et de l'amour et de la constance.

Cependant elle sonne cette heure funeste du départ ; pour deux cœurs véritablement épris, quelle différence y

a-t-il entre celle-là et celle de la mort? On dirait en quittant ce qu'on aime, que le cœur se brise, ou s'arrache; nos organes, pour ainsi dire enchaînés à l'objet chéri dont on s'éloigne, paraissent se flétrir en ce moment cruel; on veut fuir, on revient, on se quitte, on s'embrasse, on ne peut se résoudre; le faut-il à la fin, toutes nos facultés s'anéantissent, c'est le principe même de notre vie qu'il s'emble que nous abandonnions, ce qui reste est inanimé, ce n'est plus que dans l'objet qui se sépare, qu'est encore pour nous l'existence.

On avait décidé de monter en voiture en sortant de table, Ernestine jette les yeux sur son amant, elle le voit en pleurs, son âme se déchire... O mon pére, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, voyez le sacrifice que je vous fais, et se rejetant dans les bras d'Herman, toi que je n'ai jamais cessé d'aimer, lui dit-elle, toi que j'adorerai jusqu'au tombeau, reçois en présence de mon père le serment que je te fais de n'être jamais qu'à toi; écris-moi, pense à moi, n'é-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

coute que ce que je te dirai, et regarde moi comme la plus vile des créatures, si jamais d'autre homme que toi reçoit ou ma main ou mon cœur. Herman est dans un état violent, courbé à terre, il baise les pieds de celle qu'il idolâtre, on eut dit qu'au moyen de ces baisers ardens, son âme qui les imprimait, son âme entière dans ces baisers de feu eût voulu captiver Ernestine... Je ne te verrai plus... je ne te verrai plus, lui disait-il au milieu des sanglots... Mon père, laissez-moi vous suivre, ne souffrez pas qu'on m'enlève Ernestine, ou si le sort m'y condamne, hélas! plongez-moi votre épée dans le sein; le colonel calmait son ami, il lui engageait sa parole de ne jamais contraindre les intentions de sa fille; mais rien ne rassure l'amour alarmé, peu d'amans se quittaient dans d'aussi cruelles circonstances, Herman le sentait trop bien, et son cœur se fendait malgré lui; il faut enfin partir; Ernestine accablée de sa douleur..... les yeux inondés de larmes, s'élance à côté de son père, dans une

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

voiture qui l'entraîne aux regards de celui qu'elle aime. Herman croit voir en cet instant la mort envelopper de ses voiles obscures le char funèbre qui lui ravit son plus doux bien, ses cris lugubres appellent Ernestine, son âme égarée la suit, mais il ne voit plus rien... tout échappe... tout se perd dans les ombres épaisses de la nuit, et l'infortuné revient chez la Scholtz dans un état assez violent pour irriter davantage encore la jalousie de ce dangereux monstre.

Le colonel arriva à Stockholm le lendemain d'assez bonne heure, et trouva à la porte de madame Plorman, où il descendit, le sénateur Oxtiern, qui présenta la main à Ernestine; quoiqu'il y eût quelques années que le colonel n'eût vu sa parente, il n'en fut pas moins bien reçu; mais il fut aisé de s'appercevoir que la protection du sénateur avait prodigieusement influé sur cet excellent accueil; Ernestine fut admirée, caressée; la tante assura que cette charmante nièce éclipserait toutes les beautés de la capitale, et dès le même jour, les arran-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

gemens furent pris pour lui procurer tous les plaisirs possibles, afin de l'étourdir, de l'enivrer et de lui faire oublier son amant.

La maison de la Plorman était naturellement solitaire; cette femme, déja vieille, et naturellement avare, voyait assez peu de monde; et c'était peut-être en raison de cela, que le comte, qui la connaissait, n'avait été nullement fâché du choix d'habitation que le colonel avait fait.

Il y avait chez madame Plorman un jeune officier du régiment des Gardes, qui lui appartenait d'un degré de plus près qu'Ernestine, et qui, par conséquent, avait plus de droit qu'elle à la succession; on le nommait Sindersen, bon sujet, brave garçon, mais naturellement peu porté pour des parens qui, plus éloignés que lui de sa tante, paraissaient néanmoins former sur elle les mêmes prétentions. Ces raisons établirent un peu de froid entre lui et les Sanders; cependant il fit politesse à Ernestine, vécut avec le colonel, et sut déguiser

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sous ce vernis du monde, qu'on nomme politesse, les sentimens peu tendres qui devaient tenir la première place dans son cœur.

Mais laissons le colonel s'établir, et retournons à Nordkoping, pendant qu'Oxtiern met tout en œuvre pour amuser le pére, pour éblouir la fille, et pour réussir enfin aux perfides projets dont il espére son triomphe.

Huit jours après le départ d'Ernestine, les négocians d'Hambourg parurent, et réclamèrent les cent mille ducats dont la Scholtz leur était redevable; cette somme, sans aucun doute, devait se trouver dans la caisse d'Herman; mais la friponnerie était déjà faite, et par le moyen des doubles clefs, les fonds avaient disparus; madame Scholtz, qui avait retenu les négocians à dîner, fait aussi-tôt avertir Herman de préparer les espèces, attendu que ses hôtes veulent s'embarquer dès le même soir pour Stockholm. Herman depuis long-temps n'avait visité cette caisse, mais sûr que les fonds doivent y être, il ouvre avec confiance,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et tombe presqu'évanoui quand il s'apperçoit du larcin qu'on lui a fait; il court chez sa protectrice.... Oh ! madame, s'écrie-t-il éperdu, nous sommes volés. — Volés, mon ami.... personne n'est entré chez moi, et je réponds de ma maison. — Il faut pourtant bien que quelqu'un soit entré, madame, il le faut bien, puisque les fonds n'y sont plus.... et que vous devez être sûr de moi. — Je pouvais l'être autrefois, Herman, mais quand l'amour tourne l'esprit d'un garçon tel que vous, tous les vices, avec cette passion, doivent s'introduire dans son cœur.... Malheureux jeune homme, prenez garde à ce que vous avez pu faire; j'ai besoin de mes fonds dans l'instant; si vous êtes coupable, avouez-le moi.... mais si vous avez tort, et que vous ne vouliez rien dire, vous ne serez peut-être pas le seul que j'envelopperai dans cette fatale affaire.... Ernestine partie pour Stockholm au moment où mes fonds disparaissent.... qui sait si elle est encore dans le royaume?.... elle vous précède.... c'est un enlèvement

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

projeté. Non, madame, non, vous ne croyez pas ce que vous venez de dire, répond Herman avec fermeté.... vous ne le croyez pas, madame, ce n'est point par une telle somme qu'un fripon débute ordinairement, et les grands crimes dans le cœur de l'homme, sont toujours précédés par des vices. Qu'avez-vous vu de moi jusqu'à présent qui doive vous faire croire que je puisse être capable d'une telle malversation? Si je vous avais volé, serais-je encore dans Nordkoping? ne m'avez-vous pas averti depuis huit jours que vous deviez escompter cet argent? si je l'avais pris, aurais-je eu le front d'attendre paisiblement ici l'époque où ma honte se dévoilerait? Cette conduite est-elle vraisemblable, et devez-vous me la supposer? — Ce n'est pas à moi qu'il appartient de rechercher les raisons qui peuvent vous excuser quand je suis lésée de votre crime, Herman; je n'établis qu'un fait, vous êtes chargé de ma caisse, vous seul en répondez, elle est vuide quand j'ai besoin des fonds qui doivent s'y trouver,
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

les serrures ne sont point endommagées, aucun de mes gens ne disparaît, ce vol, sans effraction, sans vestiges, ne peut donc être l'ouvrage que de celui qui possède les clefs; pour la dernière fois, consultez-vous, Herman, je retiendrai ces négocians encore vingt-quatre heures; demain mes fonds.... ou la justice me répond de vous.

Herman se retire dans un désespoir plus facile à sentir qu'à peindre; il fondait en larmes, il accusait le ciel de le laisser vivre pour autant d'infortunes. Deux partis s'offrent à lui.... fuir ou se brûler la cervelle.... mais il ne les a pas plutôt formé, qu'il les rejette avec horreur.... Mourir sans être justifié.... sans avoir détruit des soupçons qui désoleraient Ernestine; pourrait-elle jamais se consoler d'avoir donné son cœur à un homme capable d'une telle bassesse? Son âme délicate ne soutiendrait pas le poids de cette infamie, elle en expirerait de douleur.... Fuir était s'avouer coupable; peut-on consentir à l'apparence d'un crime qu'on est aussi

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

loin de commettre? Herman aime mieux se livrer à son sort, et réclamer aussi-tôt par lettres la protection du sénateur et l'amitié du colonel; il croyait être sûr du premier, et ne doutait sûrement pas du second. Il leur écrit le malheur affreux qui lui arrive, il les convainc de son innocence, fait sur-tout sentir au colonel combien une pareille aventure devient funeste pour lui, avec une femme dont le cœur paîtri de jalousie ne manquera pas de saisir cette occasion pour l'anéantir. Il lui demande les conseils les plus prompts dans cette fatale circonstance, et se livre aux décrets du ciel, osant se croire sûr que leur équité n'abandonnerait pas l'innocence.

Vous imaginez aisément que notre jeune homme dut passer une nuit affreuse; dès le matin, la Scholtz le fit venir dans son appartement. Eh bien! mon ami, lui dit-elle, avec l'air de la candeur et de l'aménité, êtes-vous prêt à confesser vos erreurs, et vous décidez-vous enfin à me dire la cause d'un procédé si singulier de votre part? Je me

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

présente, et livre ma personne pour toute justification, madame, répond le jeune homme avec courage; je ne serais pas resté chez vous si j'étais coupable, vous m'avez laissé le temps de fuir, je l'aurais fait. — Peut-être n'eussiez-vous pas été loin sans être suivi, et cette évasion d'ailleurs achevait de vous condamner; votre fuite prouvait un fripon très-novice, votre fermeté m'en fait voir un qui n'est pas à son coup d'essai. — Nous ferons nos comptes quand vous voudrez, madame; jusqu'à ce que vous y ayiez trouvé des erreurs, vous n'êtes pas en droit de me traiter ainsi, et moi je le suis de vous prier d'attendre des preuves plus sûres, avant de flétrir ma probité. — Herman, est-ce là ce que je devais espérer d'un jeune homme que j'avais élevé, et sur qui je fondais toutes mes espérances? — Vous ne répondez point, madame; ce subterfuge m'étonne, il me ferait presque naître des doutes. — Ne m'irritez pas, Herman, ne m'irritez pas, quand vous ne devez chercher qu'à m'attendrir.... (et reprenant avec cha-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

leur).... Ignores-tu, cruel, les sentimens que j'ai pour toi? quel serait donc, d'après cela, l'être le plus disposé à cacher tes torts?... T'en chercherais-je, quand je voudrais au prix de mon sang anéantir ceux que tu as?... Ecoute, Herman, je puis tout réparer, j'ai dans la banque de mes correspondans, dix fois plus qu'il n'est nécessaire pour couvrir cette faute... avoue-la, c'est tout ce que je te demande..... consens à m'épouser, tout s'oublie. — Et j'achéterais le malheur de mes jours au prix d'un affreux mensonge? — Le malheur de tes jours, perfide? quoi! c'est ainsi que tu regardes les nœuds où je prétends, quand je n'ai qu'un mot à dire pour te perdre à jamais? — Vous n'ignorez pas que mon cœur n'est plus à moi, madame; Ernestine le possède en entier; tout ce qui troublerait le dessein que nous avons d'être l'un à l'autre, ne peut devenir qu'affreux pour moi. — Ernestine?... n'y compte plus, elle est déjà l'épouse d'Oxtiern. — Elle?... cela ne se peut, madame, j'ai sa parole et son

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cœur; Ernestine ne saurait me tromper. — Tout ce qui s'est fait était convenu, le colonel s'y prêtait. — Juste ciel ! eh bien ! je vais donc m'éclaircir moi-même, je vole de ce pas à Stockholm.... j'y verrai Ernestine, je saurai d'elle si vous m'en imposez ou non.... que dis-je? Ernestine avoir pu trahir son amant! non, non..,. son cœur ne vous est pas connu, puisqu'il vous est possible de le croire; l'astre du jour cesserait de nous éclairer, plutôt qu'un tel forfait eût pu souiller son âme. Et le jeune homme à ces mots veut s'élancer hors de la maison.... madame Scholtz le retenant, Herman, vous allez vous perdre; écoutez-moi, mon ami, c'est pour la dernière fois que je vous parle.... Faut-il vous le dire ? six témoins déposent contre vous, on vous a vu sortir mes fonds du logis, on sait l'emploi que vous en avez fait; vous vous êtes méfié du comte Oxtiern, muni de ces cent mille ducats, vous deviez enlever Ernestine et la conduire en Angleterre.... La procédure est commencée, je vous le répète, je puis tout

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

arrêter d'un mot.... voilà ma main, Herman, acceptez-la, tout est réparé. — Assemblage d'horreurs et de mensonge, s'écrie Herman, regarde comme la fraude et l'inconséquence éclatent dans tes paroles, si Ernestine est, comme tu le dis, l'épouse du sénateur, je n'ai donc pas dû voler pour elle les sommes qui te manquent, et si j'ai pris cet argent pour elle, il est donc faux qu'elle soit l'épouse du comte ; dès que tu peux mentir avec tant d'impudence, tout ceci n'est qu'un piége où ta méchanceté veut me prendre; mais je trouverai.... j'ose m'en flatter au moins, des moyens de rétablir l'honneur que tu veux m'enlever, et ceux qui convaincront de mon innocence, prouveront en même temps tous les crimes où tu te livres, pour te venger de mes dédains.

Il dit : et repoussant les bras de la Scholtz, qui s'ouvrent pour le retenir encore, il se jette aussi tôt dans la rue avec le projet d'aller à Stockholm.... Le malheureux, il est loin d'imaginer que ses chaînes sont déjà tendues.... dix hommes le saisissent à la porte du

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

logis, et le traînent ignominieusement dans la prison des scélérats, aux regards même de la féroce créature qui le perd, et qui semble jouir, en le conduisant des yeux, de l'excès du malheur où sa rage effrénée vient d'engloutir ce misérable.

Eh bien! dit Herman, en se voyant dans le séjour du crime.... et trop souvent de l'injustice, puis-je défier le ciel à présent, d'inventer des maux qui puissent déchirer mon âme avec plus de fureur? Oxtiern... perfide Oxtiern, toi seul a conduit cette trame, et je ne suis ici que la victime de la jalousie, de tes complices et de toi... Voilà donc comme les hommes peuvent passer en un instant, au dernier degré de l'humiliation et du malheur! j'imaginais que le crime seul pouvait les avilir jusqu'à ce point.... Non... il ne s'agit que d'être soupçonné pour être déjà criminel, il ne s'agit que d'avoir des ennemis puissans pour être anéanti! mais toi, mon Ernestine.... toi dont les sermens consolent encore mon cœur, le tien me reste-t-il au moins

dans l'infortune ? ton innocence égale-t-elle la mienne ? et n'as-tu pas trempée dans tout ceci?... O juste ciel! quels odieux soupçons! je suis plus oppressé d'avoir pu les former un instant, que je ne suis anéanti de tous mes autres maux... Ernestine coupable... Ernestine avoir trahi son amant!... jamais la fraude et l'imposture naquirent-elles au fond de cette âme sensible?... et ce tendre baiser que je savoure encore... ce seul et doux baiser que j'ai reçu d'elle, peut-il avoir été cueilli sur une bouche qu'aurait avili le mensonge?... Non, non chère âme, non... on nous trompe tous deux... comme ils vont profiter de ma situation, ces monstres, pour me dégrader dans ton esprit... Ange du ciel ne te laisse pas séduire à l'artifice des hommes, et que ton âme aussi pure que le dieu dont elle émane, soit à l'abri comme son modèle, des iniquités de la terre.

Une douleur muette et sombre s'empare de ce malheureux; à mesure qu'il se pénètre de l'horreur de son sort, le

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

chagrin qu'il éprouve devient d'une telle force, qu'il se débat bientôt au milieu de ses fers; tantôt c'est à sa justification qu'il veut courir, l'instant d'aprés, c'est aux pieds d'Ernestine; il se roule sur le plancher, en faisant retentir la voûte de ses cris aigus... il se relève, il se précipite contre les digues qui lui sont opposées, il veut les rompre de son poids, il se déchire, il est en sang, et retombant prés des barrières qu'il n'a seulement point ébranlé, ce n'est plus que par des sanglots et des larmes... que par les secousses du désespoir, que son âme abattue tient encore à la vie.

Il n'y a point de situation dans le monde qui puisse se comparer à celle d'un prisonnier, dont l'amour embrase le cœur; l'impossibilité de s'éclaircir, réalise à l'instant d'une manière affreuse tous les maux de ce sentiment; les traits d'un Dieu si doux dans le monde, ne sont plus pour lui que des couleuvres qui le déchirent; mille chimères l'offusquent à la fois; tour-à-tour inquiet et tranquille, tour-à-tour crédule et soupçon-

neux, craignant et desirant la vérité, détestant... adorant l'objet de ses feux, l'excusant, et le croyant perfide, son âme, semblable aux flots de la mer en courroux, n'est plus qu'une substance molle, où toutes les passions ne s'empreignent que pour la consumer plutôt.

On accourut au secours d'Herman; mais quel funeste service lui rendait-on, en ramenant sur ses tristes lèvres, la coupe amère de la vie, dont il ne lui restait plus que le fiel.

Sentant la nécessité de se défendre, reconnaissant que l'extrême desir qui le brûlait de revoir Ernestine, ne pouvait être satisfait qu'en faisant éclater son innocence, il prit sur lui; l'instruction commença; mais la cause trop importante pour un tribunal inférieur comme celui de Nordkoping, fut évoquée par devant les juges de Stockholm. On y transféra le prisonnier... content... s'il est possible de l'être dans sa cruelle situation, consolé de respirer l'air dont s'animait Ernestine; je serai dans la même ville, se disait-il avec satisfac-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tion, peut-être pourrai-je l'instruire de mon sort... on le lui cache sans doute!... peut-être pourrai-je la voir; mais quoiqu'il en puisse arriver, je serai là, moins en but aux traits dirigés contre moi; il est impossible que tout ce qui approche Ernestine ne soit épuré comme sa belle âme, l'éclat de ses vertus se répand sur tout ce qui l'entoure... ce sont les rayons de l'astre dont la terre est vivifiée... je ne dois rien craindre où elle est. Malheureux amans voilà vos chimères... elles vous consolent, c'est beaucoup; abandonnons-y le triste Herman pour voir ce qui se passait à Stockholm parmi les gens qui nous intéressent.

Ernestine toujours dissipée, toujours promenée de fête en fête, était bien loin d'oublier son cher Herman, elle ne livrait que ses yeux aux nouveaux spectacles dont on tâchait de l'enivrer; mais son cœur toujours rempli de son amant, ne respirait que pour lui seul; elle aurait voulu qu'il partageât ses plaisirs, ils lui devenaient insipides sans

Herman, elle le desirait, elle le voyait partout, et la perte de son illusion ne lui rendait la vérité que plus cruelle. L'infortunée était loin de savoir dans quel affreux état se trouvait réduit celui qui l'occupait aussi despotiquement, elle n'en avait reçu qu'une lettre, écrite avant l'arrivée des négocians de Hambourg, et les mesures étaient prises de manière à ce que depuis lors, elle n'en pût avoir davantage. Quand elle en témoignait son inquiétude, son pére et le sénateur rejetaient ces retards sur l'immensité des affaires dont se trouvait chargé le jeune homme, et la tendre Ernestine, dont l'âme délicate craignait la douleur, se laissait doucement aller à ce qui semblait la calmer un peu. De nouvelles réflexions survenaient-elles? on l'appaisait encore de même, le colonel de bien bonne foi, le sénateur en la trompant; mais, on la tranquillisait, et l'abime, en attendant, se creusait toujours sous ses pas.

Oxtiern amusait également Sanders, il l'avait introduit chez quelques mi-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nistres; cette considération flattait son orgueil, elle le faisait patienter sur les promesses du comte, qui ne cessait de lui dire que quelque bonne volonté qu'il eût de l'obliger, tout était fort long à la cour.

Ce dangereux suborneur qui, s'il eût pu réussir d'une autre manière que par les crimes qu'il méditait, se les fût peut-être épargné, essayait de revenir de tems en tems au langage de l'amour, avec celle qu'il brûlait de corrompre.

Je me repens quelquefois de mes démarches, disait-il un jour à Ernestine, je sens que le pouvoir de vos yeux détruit insensiblement mon courage; ma probité veut vous unir à Herman, et mon cœur s'y oppose; ô juste ciel! pourquoi la main de la nature plaça-t-elle à la fois tant de grâces dans l'adorable Ernestine, et tant de faiblesse dans le cœur d'Oxtiern, je vous servirais mieux si vous étiez moins belle, ou peut-être aurais-je moins d'amour, si vous n'aviez pas tant de rigueur. Comte, dit Ernestine allar-

mée, je croyais ces sentimens déjà loin de vous, et je ne concois pas qu'ils vous occupent encore! — C'est rendre à la fois bien peu de justice à tous deux, ou que de croire que les impressions que vous produisez puissent s'affaiblir, ou que d'imaginer que quand c'est mon cœur qui les reçoit, elles puissent n'y pas être éternelles. — Peuvent-elles donc s'accorder avec l'honneur? et n'est-ce point par ce serment sacré, que vous m'avez promis de ne me conduire à Stockholm, que pour l'avancement de mon père et ma réunion à Herman? — Toujours Herman, Ernestine; eh quoi! ce nom fatal ne sortira point de votre mémoire? — Assurément non, sénateur, il sera prononcé par moi, aussi long-tems que l'image chérie de celui qui le porte, embrâsera l'âme d'Ernestine, et c'est vous avertir que la mort, en deviendra l'unique terme; mais, comte, pourquoi retardez-vous les promesses que vous m'avez faites?... je devais, selon vous, revoir bientôt ce tendre et unique objet de ma flamme, pourquoi donc

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

donc ne paraît-il pas? — Ses comptes avec la Scholtz, voilà le motif assurément de ce retard qui vous affecte. — L'aurons-nous dès-après cela? — Oui... vous le verrez, Ernestine... je vous promets de vous le faire voir, à quelque point qu'il puisse m'en coûter.... dans quelque lieu que ce puisse être.... vous le verrez certainement... et quelle sera la récompense de mes services? — Vous jouirez du charme de les avoir rendu, comte, c'est la plus flatteuse de toutes pour une âme sensible. — L'acheter au prix du sacrifice que voux exigez, est la payer bien cher, Ernestine; croyez-vous qu'il soit beaucoup d'âmes capables d'un tel effort? — Plus il vous aura coûté, plus vous serez estimable à mes yeux. — Ah! combien l'estime est froide pour acquitter le sentiment que j'ai pour vous. — Mais si c'est le seul que vous puissiez obtenir de moi, ne doit-il pas vous contenter? — Jamais... jamais, dit alors le comte, en lançant des regards furieux sur cette malheureuse créature... et se levant aussi-tôt pour la quitter, tu ne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

connais pas l'âme que tu désespères ... Ernestine.... fille trop aveuglée ... non tu ne la connais pas cette âme, tu ne sais pas jusqu'où peuvent la conduire et ton mépris et tes dédains.

Il est facile de croire que ces dernières paroles alarmèrent Ernestine, elle les rapporta bien vîte au colonel, qui toujours plein de confiance en la probité du sénateur, fut loin d'y voir le sens dont Ernestine les interprêtait; le crédule Sanders toujours ambitieux, revenait quelquefois au projet de préférer le comte à Herman; mais sa fille lui rappelait sa parole; l'honnête et franc colonel en était esclave, il cédait aux larmes d'Ernestine, et lui promettait de continuer à rappeler au sénateur les promesses qu'il leur avait faites à tous deux, ou de ramener sa fille à Nordkoping, s'il croyait démêler qu'Oxtiern n'eût pas envie d'être sincère.

Ce fut alors que l'un et l'autre de ces honnêtes gens, trop malheureusement trompés, reçurent des lettres de la Scholtz, dont ils s'étaient séparé le

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mieux du monde. Ces lettres excusaient Herman de son silence, il se portait à merveille ; mais accablé d'une reddition de comptes où se rencontrait un peu de désordre, qu'il ne fallait attribuer qu'au chagrin qu'éprouvait Herman d'être séparé de ce qu'il aimait, il était obligé d'emprunter la main de sa bienfaitrice pour donner de ses nouvelles à ses meilleurs amis ; il les suppliait de n'être pas inquiets, parce qu'avant huit jours madame Scholtz elle-même, amènerait à Stockholm, Herman aux pieds d'Ernestine.

Ces écrits calmèrent un peu cette chere amante, mais ils ne la rassurérent pourtant pas tout-à-fait..... une lettre est bientôt écrite, disait-elle, pourquoi Herman n'en prenait-il donc pas la peine ? Il devait bien se douter, que j'aurais plus de foi en un seul mot de lui, qu'en vingt épîtres d'une femme dont on avait tant de raisons de se méfier. Sanders rassurait sa fille, Ernestine confiante cédait un instant aux soins que prenait le colonel pour la

calmer, et l'inquiétude en traits de feux revenait aussitôt déchirer son âme.

Cependant L'affaire d'Herman se suivait toujours; mais le sénateur qui voyait les juges, leur avait recommandé la plus extrême discrétion, il leur avait prouvé que si la poursuite de ce procès venait à se savoir, les complices d'Herman, ceux qui étaient muni des sommes, passeraient en pays étrangers, s'ils n'y étaient pas encore, et qu'au moyen des sûretés qu'ils prendraient, on ne pourrait plus rien recouvrer; cette raison spécieuse engageait les magistrats au plus grand silence; ainsi tout se faisait dans la ville même qu'habitaient Ernestine et son père, sans que l'un et l'autre le sussent, et sans qu'il fût possible que rien en pût venir à leur connaissance.

Telle était à-peu-près la situation des choses, lorsque le colonel pour la première fois de sa vie, se trouva engagé à dîner chez le ministre de la guerre. Oxtiern ne pouvait l'y conduire; il avait, disait-il, ving personnes lui-même ce jour-là, mais il ne laissa pas ignorer à

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sanders, que cette faveur était son ouvrage, et ne manqua pas en le lui disant, de l'exhorter à ne pas se soustraire à une telle invitation ; le colonel était loin de l'envie d'être inexact, quoiqu'il s'en fallut pourtant bien, que ce perfide dîner dût contribuer à son bonheur ; il s'habille donc le plus proprement qu'il peut, recommande sa fille à la Plorman, et se rend chez le ministre.

Il n'y avait pas une heure qu'il y était, lors qu'Ernestine vit entrer madame Scholtz chez elle, les complimens furent courts ; pressez-vous, lui dit la négociante, et volons ensemble chez le comte Oxtiern, je viens d'y descendre Herman, je suis venu vous avertir à la hâte, que votre protecteur et votre amant vous attendent tous deux avec une égale impatience.— Herman ?— Lui-même.— Que ne vous a-t-il suivi jusqu'ici ? — Ses premiers soins ont été pour le comte, il les lui devait sans doute ; le sénateur qui vous aime, s'immole pour ce jeune homme ; Herman ne lui doit-il pas de la reconnaissance ?..... Ne serait-il pas

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ingrat d'y manquer ?..... mais vous voyez comme tous deux m'envoient vers vous avec précipitation.... c'est le jour des sacrifices, mademoiselle, continua la Scholtz, lançant un regard faux sur Ernestine, venez les voir consommer tous.

Cette malheureuse fille partagée entre le desir extrême de voler où on lui disait qu'était Herman, et la crainte d'une démarche hasardée, en allant chez le comte pendant l'absence de son père, reste en suspens sur le parti qu'elle doit prendre; et comme la Scholtz pressait toujours, Ernestine crut devoir s'appuyer dans un tel cas, du conseil de sa tante Plorman, et lui demander d'être accompagnée d'elle ou au moins de son cousin Sindersen; mais celui-ci ne se trouva point à la maison, et la veuve Plorman consultée, répondit que le palais du sénateur était trop honnête, pour qu'une jeune personne eût rien à risquer en y allant; elle ajouta, que sa nièce devait connaître cette maison, puisqu'elle y avait été plusieurs fois avec son père, et que d'ailleurs, dés qu'Ernestine y

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

allait avec une dame de l'état et de l'âge de madame Scholtz, il n'y avait certainement aucun danger, qu'elle s'y joindrait assurément bien volontiers, si depuis dix ans, d'horribles douleurs ne la captivaient chez elle, sans en pouvoir sortir; mais vous ne risquez rien, ma niéce, continua la Plorman. Allez en toute sûreté où l'on vous desire, je préviendrai le colonel dès qu'il paraîtra, afin qu'il vous aille aussitôt retrouver.

Ernestine, enchantée d'un conseil, qui s'accordait aussi-bien avec ses vues, s'élance dans la voiture de la Scholtz, et toutes deux arrivent chez le sénateur, qui vient les recevoir à la porte même de son hôtel. Accourez, charmante Ernestine, dit-il, en lui donnant la main, venez jouir de votre triomphe, du sacrifice de madame, et du mien, venez vous convaincre, que la générosité dans des âmes sensibles, l'emporte sur tous les sentimens.... Ernestine ne se contenait plus, son cœur palpitait d'impatience, et si l'espoir du bonheur embellit, jamais Ernestine sans doute n'avait été plus

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

digne des hommages de l'Univers entier...... Quelques circonstances l'alarmèrent pourtant, et ralentirent la douce émotion dont elle était saisie ; quoiqu'il fit grand jour, pas un valet ne paraissait dans cette maison..... un silence lugubre y régnait; on ne disait mot, les portes se refermaient avec soin aussitôt, qu'on les avait dépassées; l'obscurité devenait toujours plus profonde, à mesure que l'on avançait; et ces précautions effrayérent tellement Ernestine, qu'elle était presque évanouie, quand elle entra dans la piéce où l'on voulait la recevoir; elle y arrive enfin; ce salon assez vaste donnait sur la place publique; mais les fenêtres étaient closes absolument de ce côté, une seule sur les derriéres faiblement entr'ouverte, laissait pénétrer quelques rayons à travers les jalousies baissées sur elle, et personne n'était dans cette pièce quand Ernestine y parut. L'infortunée respirait à peine : voyant bien pourtant que sa sûreté dépendait de son courage, monsieur, dit-elle, avec sang-froid, que signifient cette solitude, ce silence effrayant.... Ces portes que l'on

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ferme avec tant de soin, ces fenêtres qui laissent un léger accès à la lumière? tant de précautions sont faites pour m'alarmer; où est Herman? Asseyez-vous, Ernestine, dit le sénateur, en la plaçant entre la Scholtz et lui.... calmez-vous, et écoutez-moi.

Il s'est passé bien des choses, ma chère, depuis que vous avez quitté Nordkoping; celui à qui vous aviez donné votre cœur, a malheureusement prouvé qu'il n'était pas digne de le posséder. — Oh ciel! vous m'effrayez. — Votre Herman n'est qu'un scélérat, Ernestine, il s'agit de savoir si vous n'avez point participé au vol considérable qu'il a fait à madame Scholtz; on vous soupçonne. Comte, dit Ernestine en se levant, avec autant de noblesse que de fermeté, votre artifice est découvert, je sens mon imprudence... je suis une fille perdue.... je suis dans les mains de mes plus grands ennemis.... je n'éviterai pas le malheur qui m'attend.... et tombant à genoux les bras élevés vers le ciel.... Etre Suprême, s'écria-t-elle, je n'ai plus que toi pour

protecteur, n'abandonne pas l'innocence aux mains dangereuses du crime et de la scélératesse ! Ernestine, dit madame Scholtz en la relevant, et l'asseyant malgré elle sur le siége qu'elle venait de quitter, il ne s'agit pas de prier Dieu ici, il est question de répondre ; le sénateur ne vous en impose point, votre Herman m'a volé cent mille ducats, et il était à la veille de venir vous enlever, lorsque tout s'est heureusement su. Herman est arrêté, mais les fonds ne se trouvent pas, il nie de les avoir distrait ; voilà ce qui a fait croire que ces fonds étaient déjà dans vos mains ; cependant l'affaire d'Herman prend la plus mauvaise tournure, des témoins déposent contre lui ; plusieurs particuliers de Nordkoping l'ont vu sortir la nuit de ma maison avec des sacs sous son manteau ; le délit enfin est plus que prouvé, et votre amant est dans les mains de la justice. — *Ernestine* : Herman coupable, Ernestine soupçonnée, et vous l'avez cru, monsieur ?.... vous avez pu le croire ? — *Le comte :* nous n'avons, Ernestine, ni le temps de discuter cette affaire, ni

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

celui de songer à autre chose, qu'a y porter le plus prompt remède; sans vous en parler, sans vous affliger en vain, j'ai tout voulu voir avant que d'en venir à la démarche que vous me voyez faire aujourd'hui; il n'y a contre vous que des soupçons, voilà pourquoi je vous ai garanti l'horreur d'une humiliante captivité; je le devais à votre père, à vous, je l'ai fait; mais pour Herman, il est coupable.... il y a pis, ma chère, je ne vous dis ce mot qu'en tremblant.... il est condamné..... (et Ernestine pâlissant.)— Condamné, lui... Herman... l'innocence même.... ô juste ciel! Tout peut se réparer, Ernestine, reprend vivement le sénateur, en la soutenant dans ses bras, tout peut se réparer, vous dis-je.... ne résistez point à ma flamme, accordez-moi sur-le-champ les faveurs que j'exige de vous, je cours trouver les juges.... ils sont là, Ernestine, dit Oxtiern, en montrant le côté de la place, ils sont assemblés pour terminer cette cruelle affaire.... j'y vole.... je leur porte les cent mille ducats, j'atteste que l'erreur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vient de moi, et madame Scholtz, qui se désiste de toute poursuite envers Herman, certifie de même que c'est dans les comptes faits dernièrement ensemble, que cette somme à fait double emploi ; en un mot, je sauve votre amant.... je fais plus, je vous tiens la parole que je vous ai donnée, huit jours après je vous rends son épouse.... Prononcez, Ernestine, et sur-tout ne perdons pas de temps.... songez à la somme que je sacrifie.... au crime dont vous êtes soupçonnée... à l'affreuse position d'Herman.... au bonheur qui vous attend enfin, si vous satisfaites mes desirs. — *Ernestine :* moi, me livrer à de telles horreurs ! acheter à ce prix la rémission d'un crime dont Herman ni moi, ne furent jamais coupables ! — *Le comte :* Ernestine, vous êtes en ma puissance; ce que vous craignez peut avoir lieu sans capitulation; je fais donc plus pour vous que je ne devrais faire, en vous rendant celui que vous aimez, aux conditions d'une faveur que je puis obtenir sans cette clause... Le moment presse... dans une heure, il ne sera plus temps....

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

dans une heure, Herman sera mort, sans que vous en soyez moins déshonorée.... songez que vos refus perdent votre amant, sans sauver votre pudeur, et que le sacrifice de cette pudeur, dont l'estime est imaginaire, redonne la vie à celui qui vous est précieux.... que dis-je, le rend dans vos bras à l'instant.... Fille crédule et faussement vertueuse, tu ne peux balancer sans une faiblesse condamnable.... tu ne le peux sans un crime certain; en accordant, tu ne perds qu'un bien illusoire.... en refusant, tu sacrifies un homme, et cet homme immolé par toi, c'est celui qui t'est le plus cher au monde.... Détermine-toi, Ernestine, détermine-toi, je ne te donne plus que cinq minutes. — *Ernestine :* toutes mes réflexions sont faites, monsieur; jamais il n'est permis de commettre un crime pour en empêcher un autre. Je connais assez mon amant pour être certaine qu'il ne voudrait pas jouir d'une vie qui m'aurait coûté l'honneur, à plus forte raison ne m'épouserait-il pas après ma flétrissure; je me serais donc rendue coupable, sans qu'il en devînt plus heu-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

reux, je le serais devenue sans le sauver, puisqu'il ne survivrait assurément pas à un tel comble d'horreur et de calomnie; laissez-moi donc sortir, monsieur, ne vous rendez pas plus criminel que je ne vous soupçonne de l'être déjà... j'irai mourir près de mon amant, j'irai partager son effroyable sort, je périrai du moins digne d'Herman, et j'aime mieux mourir vertueuse que de vivre dans l'ignominie.... Alors le comte entre en fureur.... Sortir de chez moi, dit-il, embrâsé d'amour et de rage, t'en échapper avant que je ne sois satisfait, ne l'espère pas, ne t'en flatte pas, farouche créature.... la foudre écraserait plutôt la terre, que je te ne rendisse libre avant que t'avoir fait servir à ma flamme, et de tenant cette infortunée dans ses bras.... Ernestine veut se défendre.... mais en vain.... Oxtiern est un frénétique dont les entreprises font horreur.... Un moment.... un moment.... dit la Scholtz, sa résistance vient peut-être de ses doutes. Cela se peut, dit le sénateur, il faut la convaincre, et prenant Ernestine par la
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

main, il la traîne vers une des fenêtres qui donnaient sur la place, ouvre avec précipitation cette fenêtre. Tiens, perfide, lui dit-il, vois Herman et son échafaud; là se trouvait effectivement dressé ce théâtre sanglant, et le misérable Herman prêt à perdre la vie, y paraissait aux pieds d'un confesseur.... Ernestine le reconnaît.... elle veut faire un cri.... elle s'élance... ses organes s'affaiblissent... tous ses sens l'abandonnent, elle tombe comme une masse.

Tout précipite alors les perfides projets d'Oxtiern.... il saisit cette malheureuse, et sans effroi pour l'état où elle est, il ose consommer son crime, il ose faire servir à l'excès de sa rage la respectable créature que l'abandon du ciel, soumet injustement au plus affreux délire. Ernestine est déshonorée sans avoir recouvré ses sens ; le même instant a soumis au glaive des loix l'infortuné rival d'Oxtiern, Herman n'est plus.

A force de soins, Ernestine ouvre enfin les yeux; le premier mot qu'elle prononce, est *Herman*; son premier

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

desir est un poignard.... elle se lève, elle retourne à cette horrible fenêtre, encore entr'ouverte, elle veut s'y précipiter, on s'y oppose; elle demande son amant, on lui dit qu'il n'existe plus, et qu'elle est seule coupable de sa mort.... elle frémit.... elle s'égare, des mots sans suite sortent de sa bouche... des sanglots les interrompent... il n'y a que ses pleurs qui ne peuvent couler.... ce n'est qu'alors qu'elle s'apperçoit qu'elle vient d'être la proie d'Oxtiern.... elle lance sur lui des regards furieux. C'est donc toi, scélérat, dit-elle, c'est donc toi qui viens de me ravir à-la-fois l'honneur et mon amant? Ernestine, tout peut se réparer, dit le comte.... Je le sais, dit Ernestine, et tout se réparera sans doute; mais puis-je sortir enfin, ta rage est-elle assouvie? Sénateur, s'écrie la Scholtz, ne laissons pas échapper cette fille.... elle nous perdra; que nous importe la vie de cette créature?... qu'elle la perde, et que sa mort mette nos jours en sûreté. Non, dit le comte, Ernestine sent qu'avec nous les plaintes ne serviraient à

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rien; elle a perdu son amant, mais elle peut tout pour la fortune de son père; qu'elle se taise, et le bonheur encore peut luire pour elle. — Des plaintes, sénateur, moi des plaintes.... madame peut imaginer que j'en veuille faire ; oh! non, il est une sorte d'outrage dont une femme ne doit jamais se plaindre.... elle ne le pourrait sans s'avilir elle-même, et des aveux dont elle serait forcé de rougir, alarmeraient bien plus sa pudeur, que les réparations qu'elle en recevrait ne satisferaient sa vengeance. Ouvrez-moi, sénateur, ouvrez-moi, et comptez sur ma discrétion. — Ernestine, vous allez être libre.... je vous le répète, votre sort est entre vos mains. Je le sais, reprit fièrement Ernestine, ce sont elles qui vont me l'assurer. Quelle imprudence, s'écria la Scholtz; oh! comte, je n'aurais jamais consenti de partager un crime avec vous, si je vous avais cru tant de faiblesse. Ernestine ne nous trahira point, dit le comte, elle sait que je l'aime encore.... elle sait que l'hymen peut être le prix de son silence. Ah! ne

craignez rien, ne craignez rien, dit Ernestine, en montant dans la voiture qui l'attendait, j'ai trop d'envie de réparer mon honneur, pour m'avilir par des moyens si bas.... vous serez content de ceux que j'employerai, comte, ils nous honoreront l'un et l'autre. Adieu.

Ernestine se rend chez elle.... elle s'y rend au milieu de cette place où son amant vient de périr, elle y traverse la foule qui vient de repaître ses yeux de cet effrayant spectacle; son courage la soutient, ses résolutions lui donnent des forces, elle arrive; son pére rentrait au même instant; le perfide Oxtiern avait eu soin de le faire retenir tout le temps utile à son crime.... Il voit sa fille échevelée.... pâle, le désespoir dans l'âme, mais l'œil sec néanmoins, la contenance fière et la parole ferme. — Enfermons-nous, mon pére, j'ai à vous parler. — Ma fille, tu me fais frémir.... qu'est-il arrivé? tu es sortie pendant mon absence... on parle de l'exécution d'un jeune homme de Nordkoping.... je suis rentré dans un trouble.... dans une agitation, explique-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

toi.... la mort est dans mon sein. — Ecoutez-moi, mon père.... retenez vos larmes.... (et se jetant dans les bras du colonel): nous n'étions pas nés pour être heureux, mon père; il est de certains êtres que la nature ne crée que pour les laisser flotter de malheurs en malheurs, le peu d'instans qu'ils doivent exister sur la terre; tous les individus ne doivent pas prétendre à la même portion de félicité, il faut se soumettre aux volontés du ciel; votre fille vous reste au moins, elle consolera votre vieillesse, elle en sera l'appui.... Le malheureux jeune homme de Nordkoping dont vous venez d'entendre parler, est Herman, il vient de périr sur un échafaud, sous mes yeux.... oui, mon père, sous mes yeux.... on a voulu que je le visse.... je l'ai vu... il est mort victime de la jalousie de la Scholtz et de la frénésie d'Oxtiern.... Ce n'est pas tout mon père, je voudrais n'avoir à vous apprendre que la perte de mon amant, j'en ai fait une plus cruelle encore.... votre fille ne vous est rendue que déshonorée.... Oxtiern.... pendant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qu'on immolait une de ses victimes.... le scélérat flétrissait l'autre. Sanders se levant ici avec fureur, c'en est assez, dit-il, je sais mon devoir; le fils du brave ami de Charles XII n'a pas besoin qu'on lui apprenne comment il faut se venger d'un traître; dans une heure, je serai mort, ma fille, où tu seras satisfaite. Non, mon père, non, dit Ernestine, en empêchant le colonel de sortir, j'exige, au nom de tout ce qui peut vous être le plus cher, que vous n'embrassiez pas vous-même cette vengeance; si j'avais le malheur de vous perdre, pensez-vous à l'horreur de mon sort? restée seule sans appui.... aux mains perfides de ces monstres, croyez-vous qu'ils ne m'auraient pas bientôt immolée?... Vivez donc pour moi, mon père, pour votre chère fille, qui dans l'excès de sa douleur, n'a plus que vous pour secours et pour consolation.... n'a plus que vos mains dans le monde qui puissent essuyer ses larmes.... Ecoutez mon projet; il s'agit ici d'un léger sacrifice, qui peut-être même deviendra superflu, si mon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cousin Sindersen a de l'âme : la crainte que ma tante ne nous préfère dans son testament, est la seule raison qui met un peu de froid entre lui et nous; je vais dissiper sa frayeur, je vais lui signer une entière renonciation à ce legs, je vais l'intéresser à ma cause; il est jeune, il est brave.... il est militaire comme vous, il ira trouver Oxtiern, il lavera mon injure dans le sang de ce traître, et comme il faut que nous soyons satisfaits, s'il succombe, mon père, je ne retiendrai plus votre bras; vous irez à votre tour chercher le sénateur, et vous vengerez à-la-fois l'honneur de votre fille et la mort de son neveu; de cette manière, le scélérat qui m'a trompé, aura deux ennemis au lieu d'un; saurions-nous trop les multiplier contre lui? — Ma fille, Sindersen est bien jeune pour un ennemi tel qu'Oxtiern. — Ne craignez rien, mon père, les traîtres sont toujours des lâches, la victoire n'est pas difficile.... ah! qu'il s'en faut que je la regarde comme telle !... cet arrangement.... je l'exige.... j'ai quelques droits

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sur vous, mon pére, mon malheur me les donne, ne me refusez pas la grâce que j'implore.... c'est à vos pieds que je la demande. Tu le veux, j'y consens, dit le colonel, en relevant sa fille, et ce qui me fait céder à tes desirs, c'est la certitude de multiplier par-là, comme tu le dis, les ennemis de celui qui nous déshonore. Ernestine embrasse son pére, et vole aussi-tôt vers son parent; elle revient peu aprés. Sindersen est tout prêt, mon pére, dit-elle au colonel; mais à cause de sa tante, il vous prie instamment de ne rien dire; cette parente ne se consolerait pas du conseil qu'elle m'a donné d'aller chez le comte, elle était dans la bonne-foi; Sindersen est donc d'avis de cacher tout à la Plorman, lui-même vous évitera jusqu'à la conclusion; vous l'imiterez. Bon, dit le colonel, qu'il vole à la vengeance.... je le suivrai de prés.... Tout se calme.... Ernestine se couche tranquille en apparence, et le lendemain, de bonne heure, le comte Oxtiern reçoit une lettre d'une

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

main étrangère, où se trouvaient seulement ces mots.

Un crime atroce ne se commet pas sans punition, une injustice odieuse ne se consomme pas sans vengeance, une fille honnête ne se déshonore pas qu'il n'en coûte la vie au séducteur ou à celui qui doit la venger. A dix heures, ce soir, un officier vêtu de rouge, se promènera près du port, l'épée sous le bras, il espère vous y rencontrer; si vous n'y venez pas, ce même officier demain ira vous brûler la cervelle chez vous.

Un valet sans livrée porte la lettre, et comme il avait ordre de rapporter une réponse, il rend le même billet, avec simplement au bas ces trois mots: *on y sera.*

Mais le perfide Oxtiern avait trop d'intérêt de savoir ce qui s'était passé chez la Plorman depuis le retour d'Ernestine, pour n'avoir pas employé à prix d'or tous les moyens qui devaient l'en instruire; il apprend quel doit être l'of-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ficier vêtu de rouge ; il sait de même que le colonel a dit à son valet de confiance, de lui préparer un uniforme anglais, parce qu'il veut se déguiser, pour suivre celui qui doit venger sa fille, afin de n'être point reconnu de ce vengeur et de prendre sur-le-champ sa défense si par hasard il est vaincu; en voilà plus qu'il n'en faut à Oxtiern pour construire un nouvel édifice d'horreur.

La nuit vient, elle était extrêmement sombre, Ernestine avertit son père que Sindersen sortira dans une heure, et que dans l'accablement où elle est, elle lui demande la permission de se retirer ; le colonel bien aise d'être seul, donne le bon soir à sa fille, et se prépare à suivre celui qui doit se battre pour elle ; il sort... il ignore comme sera vêtu Sindersen, Ernestine n'a pas montré le cartel ; pour ne pas manquer au mystère exigé par ce jeune homme, et ne donner aucun soupçon à sa fille, il n'a voulu faire aucunes demandes, que lui importe, il avance toujours, il sait le lieu du combat, il est bien sûr d'y

Bibliothèque nationale de France

d'y reconnaître son neveu. Il arrive à l'endroit indiqué, personne ne paraît encore, il se promène; en ce moment un inconnu l'aborde, sans armes, et le chapeau bas; monsieur, lui dit cet homme, n'êtes-vous pas le colonel Sanders? — Je le suis. — Préparez-vous donc, Sindersen vous a trahi, il ne se battra point contre le comte; mais ce dernier me suit, et c'est contre vous seul qu'il aura affaire. Dieu soit loué, dit le colonel avec un cri de joie, c'est tout ce que je desirais dans le monde. Vous ne direz mot, monsieur, s'il vous plaît, reprend l'inconnu, cet endroit-ci n'est pas très-sûr, le sénateur a beaucoup d'amis, peut-être accourrait-on pour vous séparer... il ne veut pas l'être, il veut vous faire une pleine satisfaction... attaquez-donc vivement et sans dire un mot l'officier vêtu de rouge qui s'avancera vers vous de ce côté. Bon, dit le colonel, éloignez-vous promptement, je brûle d'être aux mains... L'inconnu se retire, Sanders fait encore deux tours, il distingue enfin au milieu des ténèbres

l'officier vêtu de rouge s'avançant fièrement vers lui, il ne doute point que ce ne soit Oxtiern, il fond sur lui l'épée à la main, sans dire un mot, de peur d'être séparé; le militaire se défend de même sans prononcer une parole, et avec une incroyable bravoure; sa valeur cède enfin aux vigoureuses attaques du colonel, et le malheureux tombe expirant sur la poussière; un cri de femme échappe en cet instant, ce funeste cri perce l'âme de Sanders... il approche... il distingue des traits bien différens de l'homme qu'il croit combattre... Juste ciel!... il reconnaît sa fille... c'est elle, c'est la courageuse Ernestine qui a voulu périr ou se venger elle-même, et qui déjà noyée dans son sang, expire de la main de son père. Jour affreux pour moi, s'écrie le colonel... Ernestine, c'est toi que j'immole! quelle méprise!... quel en est l'auteur?... Mon père, dit Ernestine d'une voix faible, en pressant le colonel dans ses bras, je ne vous ai pas connu, excusez-moi, mon père, j'ai osé m'armer contre vous... daignerez-vous me par-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

donner? — Grand dieu! quand c'est ma main qui te plonge au tombeau! ô chère âme par combien de traits envenimés le ciel veut-il donc nous écraser à la fois. — Tout ceci est encore l'ouvrage du perfide Oxtiern ... Un inconnu m'a abordé, il m'a dit de la part de ce monstre, d'observer le plus grand silence, de crainte d'être séparé, et d'attaquer celui qui serait vêtu comme vous l'êtes, que celui-là seul serait le comte... Je l'ai cru, ô comble affreux de perfidie!.... j'expire.... mais je meurs au moins dans vos bras, cette mort est la plus douce que je pûs recevoir après tous les maux qui viennent de m'accabler; embrassez-moi mon père, et recevez les adieux de votre malheureuse Ernestine.

L'infortunée expire après ces mots; Sanders la baigne de ses larmes..... mais la vengeance appaise la douleur. Il quitte ce cadavre sanglant pour implorer les loix.... mourir.... ou perdre Oxtiern..... ce n'est qu'aux juges qu'il veut avoir recours;.... il ne doit plus.... il ne peut plus se compromettre avec un scélérat,

qui le ferait assassiner, sans doute, plutôt que de se mesurer à lui; encore couvert du sang de sa fille, le colonel tombe aux pieds des magistrats, il leur expose l'affreux enchaînement de ses malheurs, il leur dévoile les infamies du comte.... il les émeut, il les intéresse, il ne néglige pas, sur-tout, de leur faire voir combien les stratagêmes du traître dont il se plaint, les ont abusé dans le jugement d'Herman.... On lui promet qu'il sera vengé.

Malgré tout le crédit dont s'était flatté le sénateur, il est arrêté dès la même nuit. Se croyant sûr de l'effet de ses crimes, ou mal instruit sans doute par ses espions, il reposait avec tranquillité; on le trouve dans les bras de la Scholtz, les deux monstres se félicitaient ensemble de la manière affreuse dont ils croyaient s'être vengés; ils sont conduits l'un et l'autre dans les prisons de la justice. Le procès s'instruit avec la plus grande rigueur.... l'intégrité la plus entière y préside, les deux coupables se coupent dans leur interrogatoire.... ils

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

se condamnent mutuellement l'un et l'autre...... la mémoire d'Herman est réhabilitée, la Scholtz va payer l'horreur de ses forfaits, sur le même échafaut où elle avait fait mourir l'innocent.

Le sénateur fut condamné à la même peine; mais le roi en adoucit l'horreur par un bannissement perpétuel au fond des mines.

Gustave offrit sur le bien des coupables dix mille ducats de pension au colonel, et le grade de général à son service; mais Sanders n'accepta rien. Sire, dit-il au monarque, vous êtes trop bon; si c'est en raison de mes services que vous daignez m'offrir ces faveurs, elles sont trop grandes, je ne les mérite point;.... si c'est pour acquitter les pertes que j'ai faites, elles ne suffiraient pas, Sire; les blessures de l'âme ne se guérissent ni avec de l'or, ni avec des honneurs.... Je prie votre majesté de me laisser quelque temps à mon désespoir; dans peu, je solliciterai près d'elle, la seule grâce qui puisse me convenir.

Voilà, monsieur, interrompit Falke-

neim, le détail que vous m'avez demandé; je suis fâché de l'obligation où nous allons être, de revoir encore une fois cet Oxtiern, il va vous faire horreur. Personne n'est plus indulgent que moi, monsieur, répondis-je, pour toutes les fautes où notre organisation nous entraîne; je regarde les malfaiteurs au milieu des honnêtes gens, comme ces irrégularités dont la nature mélange les beautés qui décorent l'Univers; mais votre Oxtiern, et particulièrement la Scholtz, abusent du droit que les faiblesses de l'homme doivent obtenir des philosophes. Il est impossible de porter le crime plus loin; il y a dans la conduite de l'un et de l'autre des circonstances qui font frissonner. Abuser de cette malheureuse, pendant qu'il fait immoler son amant... la faire assassiner ensuite par son père, sont des raffinemens d'horreur, qui font repentir d'être homme, quand on est assez malheureux, pour partager ce titre avec d'aussi grands scélérats.

A peine avais-je dit ces mots, qu'Ox-

Bibliothèque nationale de France

tiern parut, en apportant sa lettre; il avait le cœup-d'œil trop fin pour ne pas démêler sur mon visage que je venais d'être instruit de ses aventures.... il me regarde. Monsieur, me dit-il en francais, plaignez-moi; des richesses immenses.... un beau nom.... du crédit, voilà les sirènes qui m'ont égaré; instruit par le malheur, j'ai pourtant connu les remords, et je puis vivre maintenant avec les hommes, sans leur nuire ou les effrayer. L'infortuné comte accompagna ces mots de quelques larmes, qu'il me fût impossible de partager; mon guide prit sa lettre, lui promit ses services, et nous nous préparions à partir, lorsque nous vîmes la rue embarrassée par une foule qui approchait du lieu où nous étions.... nous nous arrêtames; Oxtiern était encore avec nous; peu-à-peu nous démêlons deux hommes qui parlent avec chaleur, et qui nous appercevant, se dirigent aussi-tôt de notre côté; Oxtiern reconnaît ces deux personnages; oh ciel! s'écria-t-il, qu'est ceci?.... le colonel Sanders amené par le ministre de la

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mine.... oui, c'est notre pasteur qui s'avance, en nous conduisant le colonel.... ceci me regarde, messieurs.... Eh quoi! cet irréconciliable ennemi vient-il donc me chercher jusques dans les entrailles de la terre!... mes cruelles peines ne suffisent-elles donc pas à le satisfaire encore!... Oxtiern n'avait pas fini, que le colonel l'aborde. Vous êtes libre, monsieur, lui dit-il, dès qu'il est près de lui, et c'est à l'homme de l'Univers le plus grièvement offensé par vous, que votre grace est due... la voilà, sénateur, je l'apporte; le roi m'a offert des grades, des honneurs, j'ai tout refusé, je n'ai voulu que votre liberté.... je l'ai obtenue, vous pouvez me suivre. O! généreux mortel, s'écria Oxtiern, se peut-il... moi libre.... et libre par vous?.... par vous qui, m'arrachant la vie, ne me puniriez pas encore comme je mérite de l'être? J'ai bien cru que vous le sentiriez, dit le colonel, voilà pourquoi j'ai imaginé qu'il n'y avait plus de risques à vous rendre un bien dont il devient impossible que vous abusiez davantage.... vos

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

maux, d'ailleurs, réparent-ils les miens? puis-je être heureux de vos douleurs? votre détention acquitte-t-elle le sang que vos barbaries ont fait répandre? je serais aussi cruel que vous.... aussi injuste si je le pensais; la prison d'un homme dédommage-t-elle la société des maux qu'il lui a fait?... il faut le rendre libre cet homme, si l'on veut qu'il répare, et dans ce cas, il n'en est aucun qui ne le fasse, il n'en est pas un seul qui ne préfère le bien, à l'obligation de vivre dans les fers; ce que peut inventer sur cela le despotisme, chez quelques nations, ou la rigueur des loix chez d'autres, le cœur de l'honnête homme le désavoue.... Partez, comte, partez, je vous le répète, vous êtes libre.... Oxtiern veut se jetêr dans les bras de son bienfaiteur. Monsieur, lui dit froidement Sanders, en résistant au mouvement.... votre reconnaissance est inutile, et je ne veux pas que vous me sachiez tant de gré d'une chose où je n'ai eu que moi pour objet.... Quittons aussi-tôt ces lieux, j'ai plus d'empresse-

ment que vous, de vous en voir dehors, afin de vous expliquer tout.

Sanders nous voyant avec Oxtiern, et ayant appris qui nous étions, nous pria de remonter avec le comte et lui; nous acceptâmes; Oxtiern fut remplir avec le colonel quelques formalités nécessaires à sa délivrance; on nous rendit nos armes à tous, et nous remontâmes.

Messieurs, nous dit Sanders, dès que nous fûmes dehors, ayez la bonté de me servir de témoins dans ce qui me reste à apprendre au comte Oxtiern; vous avez vu que je ne lui avais pas tout dit dans la mine, il y avait là trop de spectateurs.... et comme nous avançions toujours, nous nous trouvâmes bientôt aux environs d'une haie qui nous dérobait à tous les yeux; alors le colonel saisissant le comte au colet, sénateur, lui dit-il.... il s'agit maintenant de me faire raison, j'espère que vous êtes assez brave pour ne pas me refuser, et que vous avez assez d'esprit pour être convaincu, que le plus puissant motif qui m'ait fait agir dans ce que je viens de faire, était l'es-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

poir de me couper la gorge avec vous. Falkeneim voulut servir de médiateur et séparer ces deux adversaires. Monsieur, lui dit sèchement le colonel, vous savez les outrages que j'ai reçus de cet homme; les mânes de ma fille exigent du sang, il faut qu'un de nous deux reste sur la place; Gustave est instruit, il sait mon projet; en m'accordant la liberté de ce malheureux, il ne l'a point désapprouvé; laissez nous donc faire, monsieur, et le colonel jetant son habit bas, met aussi-tôt l'épée à la main.... Oxtiern la met aussi, mais à peine est-il en garde, que prenant son épée par le bout, en saisissant de la main gauche la pointe de celle du colonel, il lui présente la poignée de son arme, et fléchissant un genou en terre, messieurs, dit-il, en nous regardant, je vous prends à témoins tous deux de mon action, je veux que vous sachiez l'un et l'autre que je n'ai pas mérité l'honneur de me battre contre cet honnête homme, mais que je le laisse libre de ma vie, et que je le supplie de me l'arracher.... « Prenez

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» mon épée, colonel, prenez-là, je vous
» la rends, voilà mon cœur, plongez-y
» la vôtre, je vais moi-même en diriger
» les coups; ne balancez pas, je l'exige,
» délivrez à l'instant la terre d'un monstre
» qui l'a trop long-temps souillé ». — Sanders étonné du mouvement d'Oxtiern, lui crie de se défendre. Je ne le ferai pas, et si vous ne vous servez du fer que je tiens, répond fermement Oxtiern en dirigeant sur sa poitrine nue, la pointe de l'arme de Sanders; si vous ne vous en servez pour me ravir le jour, je vous le déclare, colonel, je vais m'en percer à vos yeux. — Comte, il faut du sang... il en faut, il en faut, vous dis je. Je le sais, dit Oxtiern, et c'est pourquoi je vous tends ma poitrine, pressez-vous de l'entr'ouvrir... il ne doit couler que de-là. Ce n'est point ainsi qu'il faut que je me comporte, reprend Sanders en cherchant toujours à dégager sa lame, c'est par les loix de l'honneur que je veux vous punir de vos scélératesses. Je ne suis pas digne de les accepter, respectable homme, réplique Oxtiern, et puisque vous ne voulez

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

voulez pas vous satisfaire, comme vous le devez, je vais donc vous en épargner le soin... il dit : et s'élançant sur l'épée du colonel qu'il n'a cessé de tenir à sa main, il fait j'aillir le sang de ses entrailles ; mais le colonel retirant aussitôt son épée... c'en est assez, comte, s'écria-t-il... votre sang coule, je suis satisfait... que le ciel achève votre correction, je ne veux pas vous servir de bourreau. Embrassons-nous donc monsieur, dit Oxtiern qui perdait beaucoup de sang. Non, dit Sanders, je peux pardonner vos crimes, mais je ne puis être votre ami ; nous nous hâtâmes de bander la blessure du comte, le généreux Sanders nous aida ; allez, dit-il alors au sénateur, ellez jouir de la liberté que je vous rends ; tâchez, s'il vous est possible, de réparer par quelques belles actions, tous les crimes où vous vous êtes livré ; ou sinon je répondrai à toute la Suéde du forfait que j'aurai moi-même commis, en lui rendant un monstre dont elle s'était déjà délivré. Messieurs, continua Sanders, en regardant Falkeneim

et moi, j'ai pourvu à tout, la voiture qui est dans l'auberge où nous nous dirigions, n'est destinée que pour Oxtiern, mais il peut vous y ramener l'un et l'autre, mes chevaux m'attendent d'un autre côté, je vous salue; j'exige votre parole, d'honneur, que vous rendrez compte au roi de ce que vous venez de voir. Oxtiern veut se jeter encore une fois dans les bras de son libérateur, il le conjure de lui rendre son amitié, de venir habiter sa maison et de partager sa fortune. Monsieur, dit le colonel en le repoussant, je vous l'ai dit, je ne puis accepter de vous, ni bienfaits, ni amitié, mais j'en exige de la vertu, ne me faites pas repentir de ce que j'ai fait... Vous voulez, dites vous, me consoler de mes chagrins; la plus sûre façon est de changer de conduite; chaque beau trait que j'apprendrai de vous dans ma retraite, effacera peut-être de mon âme les profondes impressions de douleurs que vos forfaits y ont gravé; si vous continuez d'être un scélérat, vous ne commettrez pas un seul crime qui ne replace aussitôt sous mes yeux l'image de celle que

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vous avez fait mourir de ma main, et vous me plongerez au désespoir ; adieu, quittons-nous, Oxtiern, et surtout ne nous voyons jamais... A ces mots le colonel s'éloigne... Oxtiern en larmes veut le suivre, il se traîne vers lui... nous l'arrêtons, nous l'emportons presqu'évanoui dans la voiture qui nous rend bientôt à Stockholm ; le malheureux fut un mois entre la vie et la mort; au bout de ce tems, il nous pria de l'accompagner chez le roi, qui nous fit rendre compte de tout ce qui s'était passé Oxtiern, dit Gustave au sénateur, vous voyez comme le crime humilie l'homme, et comme il le rabaisse, votre rang... votre fortune.... votre naissance, tout vous plaçait au-dessus de Sanders, et ses vertus l'élèvent où vous n'atteindrez jamais. Jouissez des faveurs qu'il vous a fait rendre, Oxtiern, j'y ai consenti... Certain après une telle leçon, ou que vous vous punirez vous-même avant que je ne sache vos nouveaux crimes, ou que vous ne vous rendrez plus assez vil pour en

commettre encore ; le comte se jette aux pieds de son souverain, et lui fait le serment d'une conduite irréprochable.

Il a tenu parole : mille actions plus généreuses et plus belles les unes que les autres ont réparé ses erreurs, aux yeux de toute la Suède ; et son exemple a prouvé à cette sage nation, que ce n'est pas toujours par les voies tyranniques, et par d'affreuses vengeances que l'on peut ramener et contenir les hommes.

Sanders était retourné à Nordkoping, il y acheva sa carrière dans la solitude, donnant chaque jour des larmes à la malheureuse fille qu'il avait adorée, et ne se consolant de sa perte, que par les éloges qu'il entendait journellement faire de celui dont il avait brisé les chaînes.

O vertu! s'écriai-t-il quelquefois, peut-être que l'accomplissement, de toutes ces choses était nécessaire pour ramener Oxtiern à ton temple; si cela est, je me console, les crimes de cet homme n'auront affligé que moi, ses bienfaits seront pour les autres.

Fin du tome troisième.

Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


INV.
Y² 3
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



que nationale de France